U of/of OTTAWA
39003010929221

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/mysteresetlumier00guec

mystères

et Lumière

Ouvrages du même auteur :

HACHETTE ET CIE

La formation du raisonnement chez l'enfant. 6e édit.
Partie scolaire : 450e mille. — *Couronnés par l'Académie des Sciences morales et politiques.*
Par l'effort : 125e mille. — *Couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques.*

ARMAND COLIN ET CIE

Passe-Partout et l'Affamé.
Le chevalier Carême.
Contes d'Orient.
Le bon géant Gargantua.
Théâtre de Famille.
Types populaires créés par les grands écrivains.

LAROUSSE ET CIE

Mœurs et Coutumes d'autrefois, études historiques publiées dans la *Revue Encyclopédique* 1899-1902, puis disséminées alphabétiquement dans le NOUVEAU DICTIONNAIRE LAROUSSE.

J. DE GIGORD

Apologétique scolaire de François Lemineur. — ...Et ils n'allaient plus avec Lui...
L'an du Seigneur.
Gens de chez nous.

Mystères de la Nature, lumière de la foi (*édition épuisée, réimprimée chez* TÉQUI, *sans appareil scolaire, sous le titre :* **Mystères et Lumière.**

Nihil obstat
P. LECHIEN,
Can. libr. censor.
Senonis die 3a Aprilis 1922.

Imprimatur
Senonis die 4a Aprilis 1922.
G. BOURGEAU,
Vic. gen Senon.

COLLECTION « JE SÈME »
SERIE POPULAIRE
A. ROSAT, DIRECTEUR

Maurice GUÉCHOT

mystères et Lumière

Excursions pittoresques
à travers le temps et l'espace.

ANNEXE DE LA BIBLIOTH
uOttawa
LIBRARY ANNEX

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

P. TÉQUI, Éditeur
82, RUE BONAPARTE
PARIS-VI^e^

BX
2350
.G824
1922

PRÉFACE

UN HIATUS

Saint Jean a écrit l'Evangile des maîtres qui enseignent, si j'ose dire, et nous avons tous le devoir de le méditer.

« *En vérité, en vérité, je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous.*

« *Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour ; car ma chair est véritablement une nourriture et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et je demeure en lui. C'est ici le pain qui est descendu du Ciel : celui qui mange de ce pain vivra éternellement,*

Plusieurs de ses disciples, l'ayant entendu dirent : « Ces paroles sont bien dures et qui peut les écouter ? » Dès lors, ils se retirèrent et ils n'allaient plus avec Lui. »

Ce qui s'est produit à Capharnaüm, c'est le heurt entre le surnaturel et l'esprit rationaliste. Le heurt se produit avec plus de force aujourd'hui, après qu'une vulgarisation habile s'est donné pour tâche de lier les découvertes scientifiques aux théories matérialistes, et que la foi recule dans un coin de notre cerveau, au lieu de présider comme jadis à toute pensée et à toute action.

Regardons autour de nous.

La profession y développe un rationalisme latent, par cela même qu'elle prend le meilleur de la réflexion. Paysans en lutte contre la nature, artisans aux prises avec la matière, bourgeois que travaille l'âpre désir de s'élever, tous se rendent compte de leurs réussites ou de leurs déboires par le simple jeu des causes immédiates. Et, même à leur insu, ils condamnent le surnaurel au nom du bon sens, de ce bon sens du moins qui n'est qu'une limitation de l'intelligence en étendue, et du sentiment en profondeur.

Et l'homme est incliné vers ce rationalisme dès son enfance, par le premier enseignement qu'il reçoit. A l'école, l'observation des choses concrètes est de tous les instants. Dans l'enseignement de la langue, on fait d'abord constater les faits de langage pour acheminer ensuite l'enfant à indiquer de lui-même la conclusion abstraite qu'est la règle. En calcul, on part d'actes circonstanciés que l'enfant a vus se réaliser et qu'il doit se représenter pour

se diriger vers la solution. En géographie, les cartes en relief, l'abondante imagerie scolaire, remplacent la vue directe de la nature et fournissent le support des idées générales. Au cours des leçons de choses surtout, *les sens sont à la base des acquisitions intellectuelles.*

L'enseignement tend ainsi à n'être qu'une *perpétuelle induction, fondée sur l'observation.* Et l'on songe au mot de Renan : « Si Marc-Aurèle, au lieu d'employer les lions et la chaise rougie, eût employé l'école primaire et un enseignement d'Etat rationaliste, il eût bien mieux prévenu la séduction du monde par le surnaturel chrétien. »

— Alors, ne plus raisonner à l'école ?

— Qu'on ne me prête pas une telle absurdité. Je sais que le catéchisme définit l'homme un être raisonnable créé pour connaître, aimer et servir la Raison suprême. Et ce que je crains, c'est exactement qu'on ne **raisonne** pas assez avec les jeunes.

Le raisonnement à court terme : voilà le danger. « *Cherchez profondément les puissances de la terre,* a dit Joseph de Maistre, *mais pour les mettre en contact avec les puissances du ciel.* »

Nous n'établissons pas un contact suffisant : entre la formation intellectuelle de l'enfant et sa formation religieuse existe un hiatus.

*
* *

CRÉER LA CONVICTION

Pour prémunir l'esprit contre le rationalisme, il faut édifier dans l'intelligence une conviction *réflé-*

chie de l'existence de Dieu. Les temps ne sont plus où l'on était porté par le torrent de la vie chrétienne.

Au cours de l'enquête qu'il avait ouverte sur *l'ignorance religieuse*, le journal *La Croix* a publié la réponse suivante de M. l'abbé Merle, directeur de *la Croix du Nivernais :*

« Vous me faites l'honneur de me demander mon avis sur la crise d'ignorance religieuse qui sévit en ce moment. C'est me demander publiquement mon *mea culpa.* Je m'y résigne. Je rencontrais ces jours derniers un franc-maçon âgé d'une cinquantaine d'années, à qui j'avais fait autrefois le catéchisme. Je lui manifestai mon étonnement de son entrée dans la Loge. « C'est vrai, dit-il, j'ai été pendant deux ans au catéchisme, mais il ne m'en est rien resté. Vous le faisiez si mal ! Nous récitions nos leçons comme en classe, et puis vous nous donniez quelques petites explications, oh ! bien insuffisantes pour *créer en nous des convictions, car il fallait créer en nous des convictions qui n'existaient pas, qui n'existaient plus dans nos familles.* J'ai tout laissé et suis entré dans la maçonnerie sans aucun préjugé religieux. Je ne vous dis pas que je m'en trouve bien, mais c'est comme cela. » Dieu veuille que cet exemple serve de leçon à mes jeunes confrères. »

Il aurait été plus juste de dire : Dieu veuille que cet exemple serve de leçon *aux maîtres de notre jeunesse.* Car S. E. le cardinal Dubillard, répondait, lui, avec grande justesse : « Nos pères n'avaient pas une connaissance des vérités religieuses plus étendue, plus approfondie que celle des chrétiens d'aujourd'hui, et cependant ils furent des hommes de

foi robuste et de vaillants défenseurs de notre sainte religion. C'est qu'ils avaient la foi, la foi qui fait disparaître tout doute et toute hésitation. *Oui, ce qui nous manque aujourd'hui, c'est moins la connaissance des vérités religieuses, c'est moins la notion de nos mystères que la croyance en la véracité de Dieu qui révèle et de l'Eglise qui enseigne.* »

La croyance en la véracité de Dieu, — en l'existence même de Dieu : c'est bien cela qui vient d'abord à faiblir. Puis les fondations s'étant effritées, l'édifice se lézarde et s'écroule ; le terrain est libre pour les herbes folles. Au contraire, une forte conviction que Dieu est là, partout présent et que nous nous mouvons en lui, rendra plus facile la soumission aux devoirs de la vie chrétienne.

***

RECOURIR A LA FINALITÉ

Le moyen de la créer, cette conviction ? La discussion des erreurs matérialistes et l'exposé d'une saine philosophie sont bien impossibles avec nos jeunes.

Oui, certes ; mais, dit Fénelon, « il y a une autre voie qui est proportionnée aux hommes les plus médiocres. Les moins exercés au raisonnement et les plus attachés aux préjugés sensibles peuvent, d'un seul regard, découvrir Celui qui se peint dans tous ses ouvrages. La sagesse et la puissance qu'Il a marquées dans tout ce qu'Il a fait, le font voir,

comme dans un miroir, à ceux qui ne peuvent le contempler dans sa propre idée (1) ».

C'est la bonne route, et la profession de foi de Pie X impose le devoir de la prendre : « Je professe que Dieu, principe et fin de toutes choses peut être connu, et donc aussi démontré d'une manière certaine par la lumière naturelle de la raison, par le moyen des choses qui ont été faites, c'est-à-dire par les ouvrages visibles de la création, comme la cause par son effet. »

Professons-le donc avec nos Jeunes.

A la première page du Catéchisme, nous lisons : « S'il n'y avait pas de Dieu, le ciel et la terre n'existeraient pas, parce que s'il faut un ouvrier pour bâtir une maison, à plus forte raison il a fallu un Créateur pour faire de rien le ciel et la terre. » Seulement, qu'éveillent ces paroles dans la réflexion d'un Jeune ? Cette certitude intime que Dieu existe, cette notion fondamentale du Créateur, sur laquelle le prêtre appuie l'édifice religieux, elle a besoin d'être développée dans l'esprit de l'enfant. N'avons-nous pas trop oublié la part de vérité contenue dans le mot de Rousseau : « Quand un enfant dit qu'il croit en Dieu, ce n'est pas à Dieu qu'il croit, c'est à Pierre ou à Jacques qui lui disent qu'il y a quelque chose qu'on appelle Dieu ? »

Et pour trouver le moyen de mettre les puissances de la terre en contact avec les puissances du ciel, pour faire comprendre aux Jeunes la suprématie de l'immatériel sur le matériel, pour leur faire sentir la réalité du spirituel, il suffit de réfléchir à l'erreur

(1) *Traité de l'existence de Dieu.*

initiale du matérialisme, de méditer le mot de Claude Bernard : « Il y a comme un dessin préétabli de chaque être et de chaque organe, en sorte que, si, considéré isolément chaque phénomène est tributaire de forces physico-chimiques, pris dans ses rapports avec les autres, il révèle un lien spécial, il semble dirigé par **quelque guide invisible** dans la route qu'il suit et amené dans la place qu'il occupe. »

Et c'est ce que Bossuet avait déjà dit, au chapitre IV de son *Traité de l'existence de Dieu* : « Si nous considérons une plante qui porte en elle-même la graine d'où il se forme une autre plante, nous serons forcés d'avouer qu'il y a dans cette graine, un **principe secret d'ordre et d'arrangement**, puisqu'on voit les branches, les feuilles, les fleurs et les fruits se développer de là, avec une telle régularité. »

Oui, des *lois* saisissables partout, des *ordres* qui organisent la nature, des « *consignes* » selon l'expression de Claude Bernard, rigoureusement observées ; voilà ce qu'il faut mettre en pleine lumière. Et par là conclure à l'existence d'une Puissance et d'une Intelligence infinies. Fénelon a bien raîson de nous assurer de l'efficacité du procédé.

« Il est facile de voir que l'Univers découvre dans toutes ses petites parties l'art de l'Ouvrier suprême quî l'a formé... Si quelque homme d'esprit conteste cette vérité, je ne disputerai point avec lui : je le prierai seulement de souffrir que je suppose qu'il se trouve jeté par un naufrage dans une île déserte ; il y aperçoit une maîson d'une excellente architecture, magnifiquement meublée ; il y voit des tableaux merveilleux ; il entre dans un cabinet où un grand

nombre de très bons livres de tout genre sont rangés avec ordre ; il ne découvre néanmoins aucun homme dans toute cette île ; il ne reste qu'à lui demander s'il peut croire que c'est le hasard, sans aucune industrie, qui a fait tout ce qu'il voit. J'ose le défier de parvenir jamais par ses efforts à se faire accroire que l'assemblage de ces pierres fait avec tant d'ordre et de symétrie ; que les meubles qui montrent tant d'art, de proportion et d'arrangement ; que les tableaux qui imitent si bien la nature ; que les livres qui traitent si exactement des plus hautes sciences, sont des combinaisons purement fortuites. Cet homme d'esprit pourra trouver des subtilités pour soutenir dans la spéculation un paradoxe si absurde, mais dans la pratique, il lui sera impossible d'entrer dans aucun doute sérieux sur l'industrie qui éclate dans cette maison. S'il se vantait d'en douter, il ne ferait que démentir sa propre conscience. *Cette impuissance de douter est ce qu'on nomme pleine conviction. Voilà pour ainsi dire le bout de la raison humaine : elle ne peut aller plus loin.* Cette comparaison démontre quelle doit être notre conviction sur la Divinité, à la vue de l'univers. Peut-on douter que ce grand ouvrage ne montre infiniment plus d'art que la maison que je viens de représenter ? » Fénelon. — *Lettres sur la Religion.*

Il s'agit simplement d'ailleurs de reprendre l'enseignement du moyen âge. « Des hommes qu'on nommait alors, et peut-être à bon droit, savants, étudiaient la nature avec le soin scrupuleux que des chrétiens doivent mettre à l'étude des œuvres de Dieu ; mais ils ne pouvaient se résoudre à en faire

un corps sans vie supérieure... De pédantes nomenclatures n'avaient pas encore envahi et profané le monde reconquis au vrai Dieu par le christianisme. Quand, dans la nuit, le pauvre levait les yeux au ciel, il voyait, au lieu de la voie lactée de Junon, le chemin qui guidait ses frères au pèlerinage de Compostelle, ou celui que suivaient les Bienheureux pour aller au ciel. Les fleurs surtout offraient un monde peuplé des plus charmantes images, un langage muet qui exprimait les sentiments les plus tendres et les plus vifs... La terre, aujourd'hui si dépeuplée, si stérilisée pour l'âme, était alors imprégnée d'une beauté immortelle. Qui pourrait calculer combien la vie s'est appauvrie depuis lors ? Qui songe aujourd'hui à l'imagination des pauvres, au cœur des ignorants ? Mais s'il est vrai que l'Eglise ne meurt pas, rien aussi de ce qu'elle a une fois touché de sa main, inspiré de son souffle, ne saurait mourir pour toujours. Il suffit qu'elle y ait déposé un germe de son propre principe, un rayon de l'invariable et immuable beauté qu'elle a reçue avec la vie. Puisqu'elle a une fois instruit le peuple ainsi, c'est en vain que les temps s'obscurcissent, que la neige des hivers s'amoncelle : *il est toujours temps de déterrer la racine, de secouer quelques poussières modernes, de briser quelques liens factices, de la replanter dans quelque bonne terre, pour rendre à la fleur le parfum et la fraîcheur des anciens jours.* » — MONTALEMBERT.

*
* *

RENOUER LA TRADITION

Secouons donc les poussières.

Le présent essai n'a pas d'autre but. Sa première partie tente de mettre en évidence la **Puissance infinie** du Créateur : *cœli enarrant gloriam Dei.*

Notre Univers planétaire tournant autour du Soleil, notre Soleil tournant autour d'un centre inconnu, les millions d'Etoiles-soleils groupées en constellations dans l'Espace sans borne, obéissant toutes à la loi de la gravitation universelle : quel spectacle grandiose ! Et cette loi de la gravitation universelle qui règle le mouvement des sphères célestes, — des bien jeunes mêmes peuvent en acquérir une idée suffisante. Il faut leur dire :

« Voyez : je laisse échapper une pierre de ma main, elle tombe. Elle tombe parce que la Terre est une masse énorme et qu'une masse énorme attire les corps moins lourds, en vertu de la Loi de la Pesanteur qui a été imposée aux choses matérielles. Or la Terre, n'est qu'une petite pierre par comparaison avec le Soleil, elle est attirée par lui avec force, elle devrait tomber sur lui. Pourquoi ne tombe-t-elle pas ?

Voyez : si au lieu de laisser échapper la pierre de ma main, je la lance de toutes mes forces, je lui donne ainsi la force de résister un moment à l'appel de la Terre. De même notre globe et toutes les planètes solaires ont été lancées dans le ciel en ligne droite. Elles ont été lancées avec une force si bien calculée qu'elles peuvent résister au puis-

sant appel du Soleil. Attirées par lui, mais obstinées à fuir, elles sont obligées de tourner inlassablement, de recommencer sans fin leur trajet annuel.

Même lutte entre la petite Lune et la grosse Terre. Même lutte dans tout l'Univers. Mécanisme sublime d'une harmonie suprême !

De cet Univers éblouissant, si nous reportons nos regards sur la petite Terre perdue au milieu de la Voie lactée, d'autres merveilles plus à notre portée nous révèlent l'**Intelligence infinie** de la Puissance créatrice.

Cette Puissance Créatrice enracine la Vie dans la Matière et l'élève, par une ascension grandiose, du Végétal engourdi dans l'insensibilité, à l'Animal esclave de l'instinct, et au Corps humain, siège d'une âme libre et raisonnable. Un mécanisme d'une merveilleuse simplicité — la loi de la division cellulaire — coule la Matière en des formes plus ravissantes les unes que les autres. Voyez ce haricot : quand il s'est formé au milieu de la fleur, il ne se composait que d'une cellule unique, cellule microscopique de quelques millièmes de millimètre. Elle était pareille à une alvéole d'un rayon de miel et pleine d'une gelée à demi liquide. C'est dans cette cellule que dormait l'ordre de pousser une racine, une tige, des feuilles, des fleurs. Et tout de suite la cellule s'était mise à l'œuvre ; elle avait construit une plante en miniature, la *plantule*, et l'avait entourée de sa nourriture, la farine blanche.

Comment cela ? Simplement en se divisant et en se redivisant. La petite cellule s'était d'abord fendue en deux, les deux nouvelles cellules avaient fait de même : total, quatre. Ces quatre avaient imité

leurs parents : total huit. Ces huit en avaient donné seize autres, et toujours ainsi jusqu'à ce que la plante en miniature eût été construite, entourée de sa farine et mise à l'abri sous une solide écorce. Après quoi, la Vie s'était endormie dans le haricot devenu rondelet, luisant. Mettons-le sur de la mousse humide, au chaud, elle va se réveiller, les cellules de la plantule vont reprendre leur travail de division jusqu'à ce qu'elles soient des milliers, jusqu'à ce que la plante soit achevée. Car chacune des nouvelles cellules sait la place qu'elle doit occuper, le rôle qu'elle doit jouer.

On l'a dit : « Ces cellules microscopiques agissent comme si elles possédaient une claîrvoyance bien supérieure à notre raison. L'œuvre qu'elles accomplissent à chaque instant de leur existence plane très au-dessus de ce que peut faire la science la plus avancée. Le savant capable de résoudre avec son intelligence les problèmes résolus à toute heure par les humbles cellules d'une plante infime, serait tellement supérieur aux autres hommes qu'on pourrait le considérer comme un dieu. »

Puis, quand s'est déroulé le perfectionnement de la Vie dans le corps animal, son ascension à la sensibilité, à l'instinct, et à la Raison, on peut en conclusion, demander hardiment : Que faut-il croire ? que cette ascension, ces prodiges de beauté ordonnée sous la direction des « idées directrices », des « consignes immatérielles » finissent brusquement dans le néant et que la dissolution du corps humain dans le cercueil soit la fin de tout ? Ou bien que la Vie doit s'épanouir dans une dernière ascension, qui est la béatitude éternelle ?

.....

Et je voudrais que plus tard quelqu'un de nos Jeunes fût rappelé à l'admiration des consignes invisibles, mais partout présentes, — en hiver dans sa mansarde par la floraison d'un oignon de jacinthe posé dans le col d'un vase ou par celle de quelques oignons de crocus dans une assiette contenant un peu d'eau ; — au printemps par l'éblouissement d'une promenade aux champs ; — en été par la splendeur d'une nuit de juin. Peut-être qu'alors, il murmurerait à mi-voix le *Cantique des Créatures* qu'il chantait jadis au patronage :

« Loué soit Dieu, mon Seigneur, à cause de toutes les créatures, singulièrement pour notre Frère, Messire le Soleil, qui nous donne le jour, la lumière (1)...

.....

Et enfin, ce Dieu qui est toute Puissance et toute Intelligence est aussi tout Amour. Il nous a envoyé le Rédempteur qui nous a donné l'Eglise. Et l'Eglise tout de suite s'est attachée à réparer le mal qui était à son comble dans le monde de la force brutale et de l'esclavage.

Comment elle a procédé, comment elle procédera toujours, pour faire triompher la *loi d'Amour et de Justice :* ce sera le sujet de notre troisième et dernière Partie.

M. G.

(1) *Texte et musique aux* Publications franciscaines, 4, rue Cassette.

I

UNE PUISSANCE INFINIE

— L'Harmonie des Cieux —

Que les hommes accoutumés à méditer les vérités abstraites connaissent la Divinité par son idée : c'est un chemin sûr pour arriver à la source de toute vérité. Mais plus ce chemin est droit et court, plus il est rude et inaccessible au commun des hommes qui dépendent de leur imagination.

Mais il y a une autre voie moins parfaite et qui est proportionnée aux hommes les plus médiocres. Les moins exercés au raisonnement et les plus attachés aux préjugés sensibles peuvent, d'un seul regard, découvrir Celui qui se peint dans tous ses ouvrages. La sagesse et la puissance qu'il a marquées dans tout ce qu'Il a fait, le font voir, comme dans un miroir, à ceux qui ne peuvent le contempler dans sa propre idée.

Fénelon. — Traité de l'existence de Dieu.

1. LE MONDE DU SOLEIL

DROIT AU SOLEIL

A 75.000 lieues par seconde. — Levez les yeux au ciel.

Sa voûte immense s'étend tout autour de nous. Comme elle est bleue aujourd'hui ! La lumière en a chassé tous les nuages. Qui veut s'envoler jusqu'au Soleil d'or ?

Pour faire le chemin, nous prendrons un aéroplane, — un aéroplane comme on n'en a jamais vu. Ceux des hommes vont plus vite que l'express qui passe dans un tourbillon, qui fait quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure et cinq cents lieues par jour.

Qu'ils s'envolent !

S'ils pouvaient aller sans jamais s'arrêter, ils mettraient près de deux cents ans pour arriver.

Il nous faut un aéroplane fait de rayons de lumière. Un rayon de lumière parcourt 300.000 kilomètres en une seconde. Le temps de lever le doigt, il a fait sept fois le tour de la Terre. Et cependant il lui faudra encore huit minutes pour nous mener au Soleil !

Montons dans l'aéroplane lumineux et envolons-nous.

En plein ciel. — Sous nos pieds, la Terre est une grande plaine verte, avec des routes blanches, des rivières argentées, des villages et des villes. Nous montons et subitement tout se brouille, puis tout s'efface. Il n'y a plus, sous nous, qu'une brume argentée. Au-dessus de nous, autour de nous, la lumière est éblouissante.

Nous montons toujours.

Et nous sortons du bleu.

Le voilà sous nos pieds, très loin, en forme de boule. C'est dans cette immense boule bleue que se trouve la Terre ; elle est invisible comme le noyau dans le fruit. Ce bleu qui l'entoure, c'est l'air, c'est l'atmosphère.

La Terre avec son atmosphère tourne sur elle-même. Elle dévore l'espace, plus rapide que le boulet de canon. Voilà qu'elle s'enfuit ; déjà elle est loin, toujours plus petite.

Nous sommes restés dans un vide sans bornes. De tous côtés, les étoiles brillent comme des pierres précieuses ; leurs rayons lumineux se croisent autour de nous.

Devant le Soleil. — Au milieu de cette parure de diamants, le Soleil étincelle.

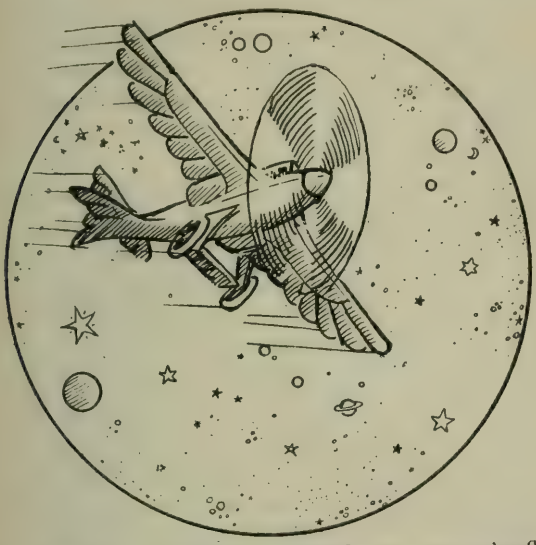
Que la Terre qui roule là-bas est petite en comparaison !

Elle fait penser à une bille bleue. Qui sait ce que c'est que mille billes ? Et mille fois mille billes, peut-on l'imaginer ? Eh bien le Soleil c'est plus de mille fois mille Terres, c'est treize cent mille Terres.

Seulement cette Terre géante n'a ni champs, ni forêts ; c'est une mer toute de feu où les gouttes de

lumière roulent les unes sur les autres. De place en place, on voit de grandes taches sombres qui sont des gouffres où notre Terre, si elle y tombait, disparaîtrait comme une pierre dans un puits.

Une atmosphère entoure le Soleil. Au lieu d'être bleue comme la nôtre, elle est rosée. Au lieu d'air, elle est formée de roches et de métaux volatilisés



par l'ardente fournaise. Quand ces gaz s'enflamment, c'est un feu d'artifice incomparable dont chaque fusée est plus grosse que la Terre. Le 7 septembre 1871, disent les astronomes, une tempête de feu lançait des flammes dont on a pu calculer la hauteur : soixante-quinze mille lieues !

Les hommes sont habitués aux petites choses de la Terre : ils ne peuvent pas se gurer de tels spectacles.

SUR LE CHEMIN DU RETOUR
LES PLANÈTES

Mercure. — Eloignons-nous ; fuyons le Soleil et sa fournaise. En arrière ! en arrière !

Notre aéro repart dans la direction de la Terre lointaine, de la Terre invisible. Il franchit quatorze millions de lieues et, soudain, nous voyons accourir un globe étincelant de lumière ; il bondit autour du Soleil en roulant sur lui-même.

Ce n'est pas encore la Terre.

C'est la planète Mercure ; regardez-la passer. Il y fait six fois plus clair que chez nous, mais il y fait aussi six fois plus chaud. Dans notre Sénégal, la chaleur monte jusqu'à soixante-dix degrés ; sur Mercure, elle peut monter à deux cents et trois cents degrés. Si nous y mettions le pied, nous serions immédiatement rôtis, desséchés ! Pas une goutte d'eau ne s'y trouve ; de ses hautes montagnes ne peuvent descendre que des fleuves de plomb fondu, des rivières de métaux en fusion. Fuyons !

Vénus. — En arrière ! en arrière ! Encore douze millions de lieues et un autre globe accourt, bondissant, lui aussi, autour du Soleil, en roulant sur lui-même.

Ce n'est pas encore la Terre.

C'est Vénus que nous appelons aussi l'Etoile du soir, quoique ce ne soit pas une étoile.

Chaque étoile est un Soleil qui brille par lui-même ; Vénus, comme Mercure et comme la Terre, est une planète, c'est-à-dire un globe obscur par

lui-même qui ne fait que renvoyer la lumière du Soleil.

Vénus étincelle. Voyez-la passer. Elle est à peu près aussi grosse que la Terre ; et, comme la Terre, elle est enveloppée d'une atmosphère bleue où se joue la lumière du Soleil et où passent des nuages.

Est-ce qu'il y a des hommes pour respirer cet air ?

C'est peu probable. Vénus est encore trop près du Soleil ; la température y est de 80°. Ses habitants seraient obligés de vivre dans des villes souterraines avec des rues semblables aux galeries des mines.

La Terre. — Mais Vénus fuit ; continuons à reculer ; faisons onze millions de lieues ; et nous voyons accourir un nouveau globe qui bondit autour du Soleil, et roule sur lui-même à la vitesse de cent mille kilomètres par heure. Le reconnaissez-vous ? C'est notre Terre, c'est de là que nous sommes partis ; laissons-la passer ; continuons notre beau voyage. Saluons seulement nos amis qui sont là, comme d'invisibles grains de poussière. Ils ne se doutent pas, les camarades qui sont en train de lire dans les écoles, qu'ils bondissent autour du Soleil en roulant sur eux-mêmes et qu'en cinq minutes ils auront fait neuf mille kilomètres sur les routes du Ciel ! au revoir !

La Lune. — Pendant que la Terre s'enfuit, voyez la Lune qui la suit en tournant autour d'elle. Elle est toute petite par comparaison. Elle est bien différente aussi, c'est le royaume de la mort. On n'y voit que des ravins, des rochers entassés pêle-mêle dans des cirques gigantesques, au pied de montagnes aux sommets pointus.

A l'époque de la nouvelle Lune, quand la partie visible est réduite à un mince croissant, les astronomes de la Terre peuvent voir tous les détails de ce sol bouleversé. La pente intérieure de chaque gouffre en face du Soleil est éclatante de lumière, la pente opposée est dans une obscurité profonde ; les pics du rempart circulaire semblent flamboyer et la montagne en bloc projette dans les plaines une ombre d'un noir intense. Cela se répète partout.

Pas d'air, pas d'atmosphère bleue sous les rayons d'or. Si la Lune a été habitée jadis, il y a longtemps que la vie en a disparu.

DE LA TERRE A JUPITER

Mars. — Allons plus loin, toujours plus loin.

Nous franchissons dix-neuf millions de lieues et voici qu'accourt, toujours bondissant autour du Soleil, la planète Mars.

Comme elle est curieuse dans l'étincellement de sa lumière rouge ! Elle est semblable à un énorme rubis. Pourquoi cela ? Parce que la terre y est rouge. Quant aux grandes taches vertes qui entourent les continents, ce sont des océans. Les longues lignes sombres qui les réunissent paraissent être des canaux larges de cent kilomètres. Cette Terre du ciel a, comme la nôtre, ses deux pôles recouverts d'une coupole de glace d'un blanc éblouissant. Ces glaces fondent en partie au printemps et se reforment en automne. Dans l'atmosphère, d'une pureté admirable, les nuages sont rares.

Mars ressemble étrangement à notre Terre, mais

c'est une terre plus vieille qui s'en va lentement vers la mort.

A-t-elle été habitée ? L'est-elle encore ?

C'est le secret du Créateur.

Jupiter. — Et maitenant devant nous il n'y a plus qu'un vide immense. Loin, très loin, là-bas, cependant bondit une petite planète. Allons-y ; volons pendant des lieues : *cent cinquante millions !*

A mesure que nous approchons nous voyons la petite planète devenir gigantesque. C'est Jupiter. Un train lancé à toute vapeur mettrait dix-sept jours pour faire le tour de la Terre ; il lui faudrait cent quatre-vingt-six jours pour faire le tour de Jupiter. Et tout en bondîssant autour du Soleil, Jupiter tourne sur lui-même avec une telle vitesse que ses jours ne sont que de dix heures.

Une pareille masse ne pouvait se refroidir aussi vite que la Terre ; Jupiter est donc très en retard sur notre planète : c'est encore un océan de feu entouré de vapeurs de fer, de plomb, de métaux divers.

Maîs quand il sera suffisamment refroidi, la vie pourra-t-elle y paraître ?

C'est toujours le secret du Créateur.

Saturne. — Volons toujours, franchissons encore un désert immense, des centaines de millions de lieues, et voici qu'accourt la planète Saturne. Enorme, elle est sept cent trente-trois fois plus grosse que la Terre et, comme Jupiter, elle est en fusion. Qu'elle est étrange ! Un immense arc-en-ciel formé de poussières lumineuses l'entoure comme une écharpe multicolore, et huit Lunes tournent autour d'elle pendant qu'elle bondit autour du Soleil. Imaginez-vous le féerique éclairage des nuits

quand ces huit Lunes mêlent leurs clartés aux rayons de l'anneau qui est comme une arche immense jetée d'un bord à l'autre du Ciel !

Inutile d'aller plus loin !

Rentrons chez nous. — Là-bas, là-bas, à des millions de lieues se trouvent encore deux planètes : Uranus, puis Neptune.

Et devant nous, nous n'aurions plus que l'immensité déserte.

Avec notre aéroplane en rayons de lumière qui fait soixante-quinze mille lieues à la seconde, il nous a fallu quatre heures pour venir du Soleil jusqu'à Jupiter. Pour atteindre la première Etoile, le premier Soleil semblable au nôtre, il nous faudrait voler pendant quatre ans.

Rentrons chez nous. Un virage, et en avant !

RETOUR A LA TERRE

La valse sans fin. — En avant ! Nous la rattraperons notre Terre, car nous allons plus vite qu'elle. Déjà nous l'apercevons dans le lointain.

Depuis le jour de sa création, elle tourne sans arrêt autour du Soleil. Jamais elle ne s'écarte du chemin qui lui a été tracé : au bout d'un an, elle repasse là où elle est déjà passée.

Et, en même temps, elle tourne sur elle-même, afin de présenter tous les points de son immense surface aux rayons du Soleil qui y entretiennent la Vie.

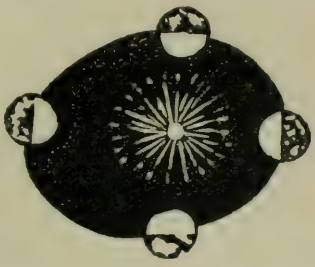
Et ainsi, en son double mouvement circulaire, elle exécute une valse sans fin : valse d'une harmonie parfaite dont l'élan est tel, — vingt-sept mille lieues

à l'heure, — que nous avons le vertige à la pensée de cette vitesse folle ; et, cependant, valse d'une douceur telle que pas un de nos mouvements n'est contrarié.

Qui donc a tracé sa route immuable à la prodigieuse masse, et l'a lancée en plein Ciel ?

Découvrons-nous : **c'est la toute-puissance du Créateur.**

Au centre de l'atmosphère. — La Terre est entourée d'une mer aérienne. Au fond de cette mer bleue se pressent des montagnes, s'étendent des océans et des plaines, avec des villes et des villages où s'agitent deux milliards de grains de poussière qui sont des hommes, des femmes et des enfants.



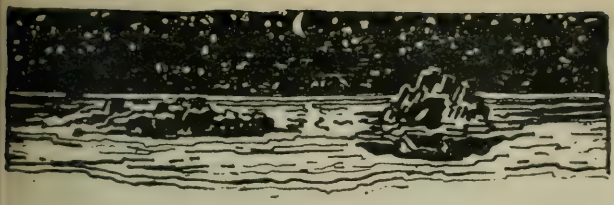
Différentes positions de la terre suivant les saisons.

Et c'est tout cela : montagnes, océans, plaines, villes, villages et gens, qui court et tourne avec un prodigieux élan.

Rapprochons-nous, planons au-dessus de notre Terre. Sous nos pieds, passe une vaste mer aux flots verts que fendent de grands navires : c'est l'Atlantique. Voici l'île de Terre-Neuve avec les bateaux des pêcheurs de morue ; voici les vastes champs de blé, les prairies sans fin et les grands lacs du Canada. A leur suite accourt un autre Océan : l'immense Pacifique qui met six heures à s'enfuir. Et voilà l'éblouissement des champs de neige sibé-

riens, les hautes cimes de l'Oural, les plaines interminables de la Russie ; voilà les Alpes d'Autriche et de Suisse ; voilà la France, enfin !

Avant que la Terre aît recommencé un autre tour sur elle-même, plongeons vite dans la mer bleue du Ciel : hardi ! rentrons chez nous !



2. DANS L'ESPACE INFINI

LES MILLIONS DE SOLEILS

A des distances effrayantes. — Sortons !

La nuit est venue, une belle nuit d'été au ciel pur. Levez les yeux.

Dans les profondeurs brillent des points lumineux sans nombre : c'est l'armée des étoiles, c'est l'armée des soleils ; car toute étoile est un soleil semblable au nôtre. Pourquoi donc ces soleils piqués sur le fond noir du Ciel n'en chassent-ils pas la nuit comme fera le nôtre demain quand il se lèvera ? Parce que ces étoiles sont à des distances effrayantes. Le rayon de lumière qui fait sept fois le tour de la Terre le temps de lever le doigt, qui fait 75.000 lieues par seconde, met déjà huit minutes pour venir du Soleil ; il met plus de quatre ans pour venir de l'étoile la plus rapprochée de nous, celle qu'on nomme *Alpha du Centaure*.

Il met huit ans à venir de *Sirius*, quarante-six ans à venir de l'*Etoile polaire*, cent quarante ans à venir de la dernière étoile visible à l'œil nu et trois mille ans des dernières étoiles découvertes par le télescope.

Impossible à l'homme de se figurer de semblables distances.

La Voie lactée. — Avec un aéro fait de rayons de lumière, quand même on voyagerait pendant toute une vie, on n'irait pas loin dans l'immensité des cieux. Ecoutez les merveilles découvertes par les astronomes.

Voyez d'abord cette bande lumineuse, semblable à un nuage de lait, qui est jetée dans le ciel à la façon d'une écharpe immense. C'est la Voie lactée, et toutes ces gouttes de lait sont des millions de soleils.

Cinq mille sont visibles à l'œil nu ; vingt millions sont visibles au télescope ; et là où le télescope n'aperçoit plus rien, la photographie nous révèle des entassements d'étoiles que l'œil humain ne verra jamais.

En se bornant aux étoiles de dix-huitième grandeur, les Observatoires qui se sont partagé la photographie du Ciel en ont découvert une centaine de millions.

Combien sont-elles en tout ?

Dieu seul, qui les a semées dans les plaines du Ciel, **le sait.**

L'ESPACE INFINI

D'autres voies lactées. — Et au delà de la Voie lactée et de ses millions de soleils, qu'y a-t-il ? De

puissants télescopes nous l'ont appris : d'abord des vides qu'on ne peut pas mesurer, puis de nouveaux nuages d'une pâle et douce lueur, qui sont formés de points lumineux et qui sont de nouvelles fourmilières de Soleils.

« Imaginez que nous volions avec la vitesse du « rayon de lumière, que nous fassions trois cent « mille kilomètres par seconde, que nous voguions « ainsi pendant un million d'années ou même un « million de siècles... Sommes-nous aux confins de « l'univers visible ?

« Voici des immensités noires qu'il faut franchir.

« Mais là-bas, d'autres étoiles s'allument, élan- « çons-nous vers elles ; atteignons-les. Nouveau « million d'années ; nouvelles révélations, nou- « velles splendeurs étoilées, nouveaux univers !

« Eh quoi ! jamais de fin ? jamais d'horizon « fermé ? jamais de voûte ? jamais de barrière qui « nous arrête ? Toujours le vide ? où sommes-nous « donc ?

« Nous sommes arrivés... où ? au vestibule de « l'infini !...

« En réalité, nous n'avons pas avancé d'un seul « pas ! Le centre est partout, la circonférence nulle « part... oui, voilà ouvert devant nous l'INFINI.

« Nous pouvons tomber, tomber en ligne droite, « tomber toujours ; jamais, jamais nous n'attein- « drons le fond, pas plus que nous n'avons atteint « aucune limite à l'horizon toujours ouvert. Ni « haut, ni bas ; ni gauche, ni droite. En quelque « direction que nous considérions l'abîme, il est « infini dans tous les sens. » (Flammarion.)

Oui, des immensités sans bornes ; une étendue que

rien ne peut limiter, qui n'a pas de fin jamais ; et là-dedans des îles de lumière, un Océan sans fond, sans limites, où les archipels sont des entassements de Soleils : **Voilà la Création, l'œuvre éblouissante du Tout-Puissant.**

LES PRINCIPAUX AMONCELLEMENTS DE SOLEILS

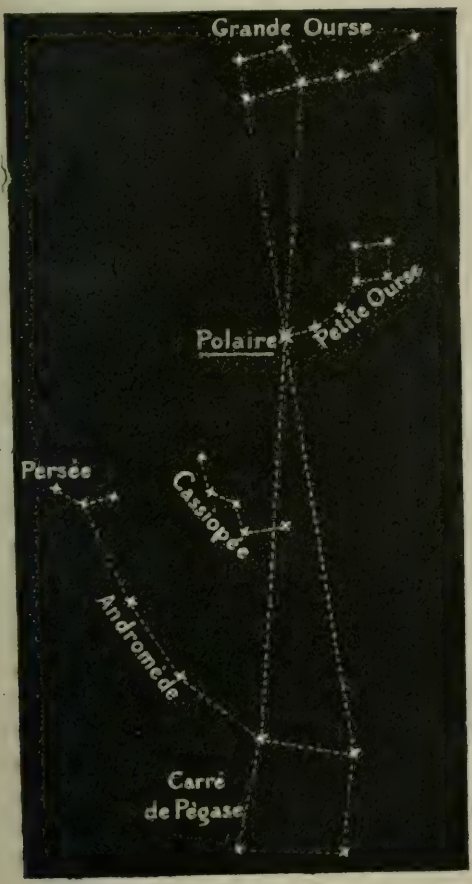
Les Constellations. — Dans cet amoncellement de Soleils qui s'étend au-dessus de nos têtes et que nous appelons la *Voie lactée*, il en est qui sont groupés de manière à former des figures variées. A ces groupes d'étoiles, on donne le nom de *Constellations.*

Dans un petit coin du ciel. — La nuit est venue et les étoiles brillent ; tournez-vous vers le nord : tout de suite vous remarquerez une constellation formée de sept étoiles dont quatre se superposent en forme de chariot, les trois autres représentant l'attelage : c'est la constellation de la *Grande-Ourse* ou du *Chariot de David.* L'avant-dernier cheval se nomme Mizar ; si on le regarde au télescope, on voit que *Mizar* est formé en réalité de deux soleils : c'est une *étoile double.* Avec de bons yeux, on peut distinguer au-dessus de Mizar une autre étoile moins grosse : on la nomme le *Cocher du chariot.*

Réunissez par une ligne les deux roues de derrière de ce chariot, et prolongez cette ligne à travers les plaines du Ciel : elle ira heurter le cheval d'avant d'un nouveau *Chariot* tourné en sens contraire du premier : c'est la *Petite-Ourse.* Et le che-

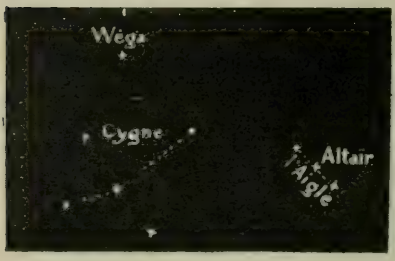
vol d'avant est l'*Etoile Polaire*, importante à con-
naître, car elle indique le nord.

Prolongez encore la même ligne et vous arriverez à un autre chariot beaucoup plus grand qu'on



nomme le *Carré de Pégase*. Pour chevaux, celui-ci a toute une file d'étoiles appartenant, les premières à la constellation d'*Andromède*, et les autres à la constellation de *Persée*. Dans le voisinage de *Persée*, la *Chèvre* scintille.

Avant de nous éloigner, remarquons à mi-chemin de la Polaire et du Carré de Pégase : d'un côté, un groupe d'étoiles qui a vaguement la forme d'une chaise — la constellation de *Cassiopée* — : et de l'autre côté, la constellation du *Cygne*.



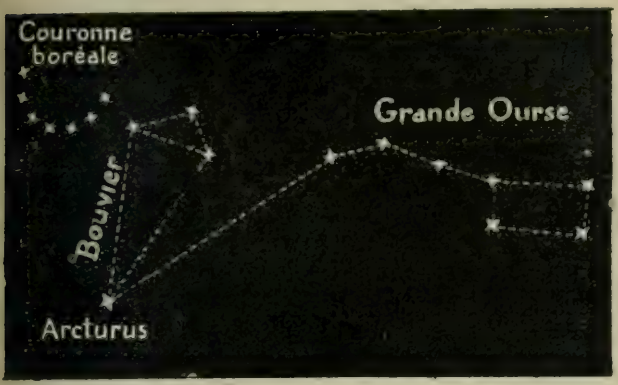
Revenons à la Polaire. A mi-chemin de la Polaire et de la Grande-Ourse se détache la ligne sinueuse du *Dragon*, continuée par la *Lyre* et l'*Aigle*.

Dans la *Lyre* brille *Wega*. Et *Wega* marque la direction où nous entraîne notre Soleil à la vitesse de vingt kilomètres par seconde.

Revenons à la *Grande-Ourse* et prolongeons la ligne imaginaire qui réunirait les deux derniers chevaux : elle nous mène à la constellation du *Bouvier* où brille *Arcturus*, étoile qui est animée du mouvement le plus rapide qu'on ait constaté dans le ciel : elle vole à raison de 413 kilomètres à la seconde, trente-cinq millions par jour ! Et c'est cependant un soleil énorme, 5.800 fois plus gros que le nôtre ! Dans son voisinage étincelle la splendide

Couronne boréale où les étoiles rangées en demi-cercle forment un diadème.

Revenons encore à la Grande-Ourse et prolon-



geons cette fois la diagonale du chariot : elle nous mènera, dans le voisinage d'Arcturus, à la constellation de la *Vierge* où l'*Epi* lance ses feux.

Ne quittons pas la Grande-Ourse : la ligne qui, partie de la Polaire, passerait par ses deux premières roues, nous conduirait à la constellation du *Lion*, où brille *Régulus*.

Mais arrêtons-nous : mieux vaudrait compter les grains de sable au bord de la mer...

...Astre souverain, centre de tous ces mondes,
Par delà ton empire aux limites profondes,
Des milliers de soleils, si nombreux, si touffus
Qu'on ne peut les compter dans leurs groupes confus,
Prolongent, comme toi, leurs immenses cratères,
Font mouvoir, comme toi, des mondes planétaires,

Qui tournent autour d'eux, qui composent leur cour,
Et tiennent de leur roi la chaleur et le jour.
Oh ! oui, vous êtes mieux que des lampes nocturnes,
Qu'allumeraient pour nous des veilleurs taciturnes.
Innombrables lueurs, étoiles qui poudrez
De votre sable d'or les chemins azurés ;
Chez vous palpite aussi la vie universelle,
Grands foyers où notre œil ne voit qu'une étincelle !
Montons, montons encor ! D'autres cieux fécondés
Sont, par delà nos cieux, d'étoiles inondés.
Oui, dans ces gouffres bleus, dans ces profondeurs [sombres
Dont la distance échappe au langage des nombres,
Il est, — je les ai vus, — des nuages laiteux,
Des gouttes de lumière aux rayons si douteux,
Qu'un ver luisant, caché dans l'herbe de nos routes,
Jette assez de lueurs pour les éclipser toutes.

PONSARD.

A TRAVERS LES SOLEILS VISIBLES

Différences. — Ces millions de Soleils sont-ils tout à fait semblables au nôtre ? Ils semblent n'en différer qu'en grosseur et en couleur.

En grosseur. — Les uns dépassent le nôtre, d'autres l'égalent, d'autres lui sont inférieurs. « D'après les mesures d'Herschel, la *Chèvre* formerait un Soleil que ne pourrait entourer, en manière de ceinture, le cercle annuel décrit par la Terre : un Soleil, enfin, égal à plus de vingt millions de fois le nôtre ! Le célèbre astronome s'est-il mépris ? Ses instruments l'ont-ils trompé ? Mais qui pourrait affirmer

que dans les trésors du Ciel ne se trouvent pas des diamants de cette grosseur ?

D'après la vivacité de son éclat, on présume que Sirius, la plus brillante étoile de notre ciel, équivaut à un millier de fois le Soleil. D'autre part, comme un éclat plus faible résulte d'un plus grand éloignement, il peut très bien se faire que le plus petit point lumineux que nous puissions apercevoir, soit cependant un géant entre les géants. » (Guillemin. — *Les merveilles célestes.*

En couleur. — Mais ce qui nous frappe le plus, c'est la différence de couleur; car les feux lancés par les millions de diamants qui étincellent dans la Voie lactée sont d'une variété merveilleuse.

Supposez que notre Soleil devienne bleu, quel changement sur la Terre, quel jour nouveau ! Et si un Soleil rouge se levait à l'horizon quand le Soleil bleu commencerait à descendre, quels jeux de couleur ! Plus de nuit, mais une transformation perpétuelle du vert des prairies, de l'or des blés, de la blancheur du lis, des nuances variées des choses !

Eh bien ! regardez la constellation de Persée : là se trouvent deux étoiles, l'une d'un beau rouge et l'autre d'un bleu sombre ; les planètes qu'elles éclairent tournent dans un jeu de lumières.

Même association d'un Soleil bleu et d'un Soleil rouge dans la constellation d'*Ophiucus*, dans celle du *Dragon*, dans celle du *Taureau*.

La merveille est différente dans la constellation d'*Andromède* : là, un petit Soleil vert émeraude tourne autour d'un grand Soleil orangé. Dans *Hercule*, un Soleil vert tourne autour d'un Soleil rouge...

Et que d'autres combinaisons !

Nuits claires, argentées par notre Lune solitaire ; jours lumineux de nos étés, vous êtes bien beaux ; mais qu'êtes-vous auprès des feux d'artifice de ces constellations !

La grandeur de cette œuvre du Tout-Puissant a été chantée par un poète américain :

Lorsque le matin radieux de la Création se leva, et que le monde s'éveilla dans le sourire de Dieu ; lorsque les royaumes déserts de l'obscurité et de la mort sentirent le souffle de sa Puissance émouvoir leurs profondeurs, lorsque les étoiles en feu s'élevaient par myriades de l'abîme du vide, pour s'élancer dans l'étendue grandissante, voici le chant que chantait l'une des plus brillantes :

« En avant ! en avant ! parmi les vastes, vastes cieux, parmi les beaux champs d'azur qui s'étendent devant vous, voguez, Soleils, accompagnés des mondes qui roulent autour de vous. Et vous, planètes, tournez avec vos îles de verdure, vos nuages et vos ondes !

« Glissez dans votre beauté, ô sphères pleines de jeunesse ! Réglez la danse qui mesure les années, belles étoiles, reflets divins d'une Lumière incréée devant laquelle pâlissent vos flambeaux. »

LE CIEL PASSE

La mort des étoiles. — Notre-Seigneur Jésus a dit un jour : « *Le Ciel et la Terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.* »

Et la Science nous apprend aujourd'hui que le Ciel passe, en effet, que les étoiles et les planètes

meurent, que toute la Création marche lentement vers la vieillesse, prélude de la mort.

Dans le monde du Soleil. — Dans notre petit monde solaire, la mort a déjà fait de grands progrès. Mercure et la Lune sont mortes, Mars est à l'agonie, la Terre et Vénus vieillissent...

Toutes ces planètes ont perdu très vite la chaleur intérieure qu'elles avaient au jour de leur création : le froid de l'espace en a eu rapidement raison. Jupiter et Saturne l'ont mieux gardée, en raison de leur énorme volume ; elles sont encore dans la première jeunesse, mais elles vieilliront.

Dans l'immensité de l'Univers. — Notre Soleil lui-même se refroidit et vieillit. Il mourra. Tous ses pareils, toutes les Etoiles de la Voie lactée, toutes les Etoiles de l'Univers sans bornes, nées ou à naître, se refroidiront et mourront. Et déjà nous pouvons désigner celles qui se sont le plus avancées vers leur dernier jour.

Une étoile, c'est d'abord une *nébuleuse*, une masse gazeuse, phosphorescente ; puis elle se condense, elle épaissit : elle est devenue un Soleil violet, une épouvantable fournaise qui lance des rayons d'un blanc bleuâtre. Sirius, Wéga, Altaïr sont de ces Soleils nouvellement nés.

Après des millions d'années, le temps fait son œuvre, le refroidissement augmente, l'étoile se resserre et les rayons passent du violet au jaune. Ce sera le cas de notre Soleil. C'est le cas de Pollux, d'Aldébaran, d'Arcturus. Puis, notre Soleil jaune se refroidissant et se contractant toujours, passera de l'orangé au rouge... Ainsi ont fait Bételgeuse d'Orion, Alphta et Hercule d'Antarès...

Et enfin, ce sera la mort dans la nuit grandissante.

Les planètes qui tournaient autour de l'Etoile ne verront pas cette agonie : elles auront devancé dans la mort l'astre qui les éclairait et les réchauffait.

.....

Ainsi donc, il y a, dans l'Univers infini, un nombre incalculable de groupes semblables à celui de notre Soleil.

Chacun de ces groupes compte-t-il une Terre parmi les planètes qui tournent autour de l'Etoile centrale ?

Y a-t-il, là-bas, dans les profondeurs du Ciel, des vivants : hommes, femmes, enfants (1) ?

Nous ne savons pas : c'est le secret du Créateur.

CŒLI ENARRANT GLORIAM DEI

La gravitation universelle. — Quand, dans la nuit étoilée, nos yeux ont contemplé les feux qui rayonnent de toutes parts au ciel, une question se pose à notre esprit : comment ces innombrables étoiles res-

(1) Rien ne nous empêche de le croire.

« Vous prétendez, astronomes, qu'il y a des habitants dans les planètes? L'Ecriture sainte qui n'a été faite que pour les hommes et leur salut n'en parle pas, et vous êtes parfaitement libres de supposer que des myriades de créatures libres et intelligentes vivent dans les milliers de mondes que le télescope a découverts. Dieu est tout-puissant.

Il vous plaît de penser que ces astres seront un jour visités par l'homme dans une autre existence. C'est là, en effet, une pensée favorite de beaucoup de Pères de l'Eglise. « Après la résurrection, dit S. Augustin, nous aurons des corps tels que nous serons partout où nous voudrons et quand nous le voudrons ; et partout nous aurons notre Dieu avec nous. »

tent-elles suspendues dans le vide ? pourquoi ne tombent-elles pas ?

Voyez : je laisse échapper une pierre de ma main, elle tombe. Elle tombe parce que la Terre est une masse énorme et qu'une masse énorme attire les corps moins lourds, en vertu de la Loi de la Pesanteur qui a été imposée aux choses matérielles.

Or, dans le Monde solaire, il y a un globe colossal, le Soleil, dont le poids ne peut s'exprimer que par un 2 suivi de trente zéros. La Terre, Mercure, Mars, Vénus, Jupiter, ne sont que de petites pierres par comparaison : donc tous ces astres sont attirés avec une force énorme ; ils devraient tomber tous sur le Soleil, comme la pierre tombe sur la terre.

Pourquoi ne tombent-ils pas ?

Voyez : si, au lieu de laisser échapper la pierre de ma main, je la lance de toutes mes forces, je lui donne ainsi la force de résister un moment à l'appel de la Terre. De même, les Planètes ont été lancées dans le ciel en ligne droite. Elles ont été lancées avec une force si bien calculée qu'elles peuvent résister au puissant appel du Soleil. Attirées par lui, mais obtinées à fuir, elles sont obligées de tourner inlassablement, de recommencer sans fin leur trajet annuel.

Même lutte dans tout l'Univers.

Car le Soleil lui-même est attiré par une Etoile inconnue ; lui aussi, il résiste et tourne. Oui, le Soleil vogue dans l'Espace, entraînant avec lui, Terre, Lune, Planètes. Et le centre inconnu qui guide le mouvement de cette flotte tourne, lui aussi.

L'esprit humain s'arrête confondu devant le mécanisme sublime que la Science nomme la *gravitation*

universelle. Grâce à ce mécanisme, des milliards de masses colossales demeurent suspendues dans l'espace sans que l'Univers s'écroule. Elles se font équilibre, par un mouvement d'une harmonie suprême et d'une telle justesse que les astronomes peuvent annoncer, à une seconde près et deux cents ans d'avance, le moment où un astre quelconque sera vu de la Terre, dans telle ou telle position.

Qui donc a combiné leurs mouvements avec une si merveilleuse précision ?

Avant de répondre à cette question, allons nous placer devant le chef-d'œuvre de la mécanique humaine, devant l'horloge de Strasbourg.

L'HORLOGE DE STRASBOURG

Une merveille. — Il existe des montres perfectionnées qui ne marquent pas seulement les vingt-quatre heures du jour, mais encore les soixante minutes de l'heure et les soixante secondes de la minute. L'horloge de Strasbourg indique bien d'autres choses encore !

Elle indique les jours du mois en cours, sans se tromper sur les 31, 27 ou 30 qui en marquent la fin ; elle indique les jours de l'année sans faire d'erreur sur les années qui sont bissextiles.

Et, chaque 31 décembre, à minuit, un chiffre nouveau apparaît au cadran pour annoncer la venue du nouvel an.

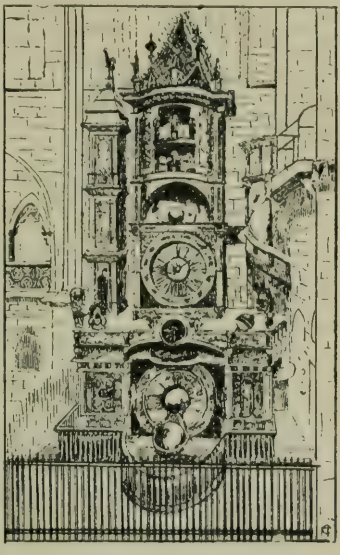
L'horloge de Strasbourg surveille le Ciel : elle surveille la course de la Terre autour du Soleil et elle indique leur position réciproque. Elle surveille la course de la Lune autour de la Terre et elle in-

dique les *phases*. Elle surveille le Soleil dont elle annonce les éclipses...

Et elle est réglée pour mille ans !

Quel chef-d'œuvre de mécanique !

Attendez ! ce n'est pas tout : l'horloge de Strasbourg dépeint la vie humaine.



Une merveille d'horlogerie.

Elle la compare à la courte durée d'une heure : c'est pourquoi, au bout de quinze minutes, on voit s'avancer un petit enfant qui, un jouet à la main, sonne le quart; quinze minutes après, l'enfant est remplacé par un jeune homme armé d'une flèche, ardent au plaisir, qui sonne la demie ; les trois quarts sont réservés à un homme dans la force de l'âge, qui est vêtu d'habits de guerre pour rappeler les luttes dont la vie est pleine ; quant aux quatre quarts, un vieillard vient les sonner avec sa béquille.

Il ne reste plus qu'à tinter l'heure finie : qui donc fera retentir le glas funèbre ? Ce sera la Mort, c'est-à-dire le squelette armé d'une faux mena-

çante devant lequel ont passé successivement l'enfant, l'adolescent, l'homme et le vieillard. Elle rompt son immobilité et sonne l'heure.

Quand la nuit est venue, l'enfant, l'adolescent, l'homme, ni le vieillard ne se montrent plus ; ils se reposent des fatigues du jour. Mais la Mort, elle, ne cesse de sonner les heures ; elle ne connaît pas d'arrêt !

Alors, devant cette Mort infatigable dans son œuvre de destruction, l'horloge de Strasbourg nous rappelle Celui qui l'a vaincue et qui nous offre le salut.

En effet, au coup de midi, heure de la grande lumière, douze personnages apparaissent à la suite les uns des autres dans une petite galerie où se tient le Christ ; ils passent en s'inclinant devant le Maître qui étend les mains sur eux et les bénit.

Alors, dressé sur la colonnette voisine, un coq, l'oiseau du réveil, bat des ailes, allonge le cou, et par trois fois lance son cri retentissant.

Oui, quelle merveille que cette horloge de Strasbourg !

Mais, quelle merveille surtout que l'intelligence de celui qui l'a construite ! Il savait l'astronomie, les mathématiques ; il possédait la mécanique à fond ; il a tout calculé, tout mesuré, tout pesé, pour que rien ne vînt déranger les rouages compliqués de son chef-d'œuvre...

Et Celui quî a réglé, non pas l'horloge perdue dans un petit coin de la petite Terre, mais l'Infini des mondes dans l'Espaces sans bornes, quelle est son Intelligence et quelle est sa Puissance ?

Elles sont infinies.

Et toute chose redit son nom depuis les grands jours de la Création :

Et les étoiles d'or, légions infinies,
A voix haute, à voix basse, avec mille harmonies,
Disaient en inclinant leurs couronnes de feu ;
Et les flots bleus, que rien ne gouverne et n'arrête,
Disaient en recourbant l'écume de leur crête :
C'est le Seigneur, le Seigneur Dieu !

V. Hugo.

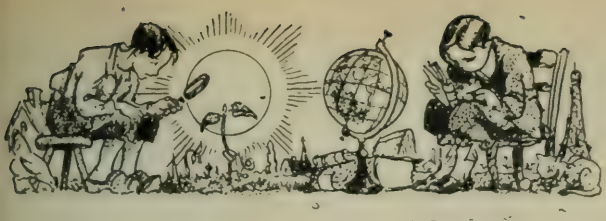
II

UNE INTELLIGENCE INFINIE

— La Vie et son ascension de la Terre aux Cieux —

« Tout ce qui montre de l'ordre, des proportions bien prises et des moyens propres à faire de certains effets, montre aussi une fin expresse, par conséquent un dessein formé, une inteligence réglée et un art parfait. C'est ce qui se remarque dans toute la nature. Nous voyons tant de justesse dans ses mouvements et tant de convenance entre ses parties que nous ne pouvons nier qu'il y ait de l'art. Ainsi, sous le nom de nature, nous entendons une Sagesse profonde qui développe avec ordre et selon de justes règles tous les mouvements que nous voyons. »

Bossuet. — Traité de la connaissance de Dieu. — Ch. IV.



1. LA VIE VÉGÉTATIVE

LE SUPPORT DE LA VIE
LA MATIÈRE

La matière. — Les savants sont parvenus à découvrir de quoi sont composées les Etoiles-Soleils et leurs Planètes.

Elles sont, comme la Terre, composées de gaz, de liquides, de roches.

En se refroidissant, elles passent, comme a fait la Terre, de l'état gazeux à l'état liquide, puis à l'état solide.

Les Etoiles-Soleils et les Planètes, l'Univers infini tout entier n'est, comme la Terre, que *matière*.

La *matière*, c'est tout ce qui ne vit pas, tout ce qui reste *inerte*, c'est-à-dire toujours pareil à soi-même.

Cette pierre qui est là, au bout de mille ans n'aura ni allongé, ni grossi ; jamais elle ne fera comme l'herbe des champs qui grandit, se développe, porte des graines, et meurt.

Les minéraux comme le fer et le plomb, les liquides comme l'eau, les gaz comme l'air, l'acide sulfureux, pas plus que la pierre, ne changent d'eux-mêmes, ne vivent pas plus que la pierre.

Pour qu'ils changent, il faut qu'ils soient attaqués, décomposés par une force plus puissante que la leur.

Le morceau de soufre que voici resterait éternellement tel qu'il est, si rien ne venait l'attaquer. Mais je le jette sur des charbons ardents : la chaleur le pénètre, il bouillonne, il fond ; le voilà liquide, puis le voilà gazeux sous forme d'acide sulfureux qui me prend à la gorge et me fait tousser.

Voici de l'eau : la chaleur du soleil la change en vapeur, le froid la change en glace.

Je mets ce vin à l'air : des microbes l'attaquent et le change en vinaigre.

Les atomes. — Qu'y a-t-il au fond de cette matière qui est tantôt de la pierre, tantôt du fer, tantôt du plomb, de l'eau, de l'acide sulfureux ? Les recherches d'illustres savants ont montré que cette pierre, ce fer, cette eau, se composent de parties d'une petitesse inouïe qu'on nomme les *atomes*.

Petitesse telle que nous ne pouvons pas nous la figurer. S'il nous était possible de détacher d'une tête d'épingle un million d'atomes par seconde, notre travail ne prendrait fin qu'au bout de 253 millions d'années !

Et dans une simple goutte d'eau, savez-vous combien il y a d'atomes ? Environ cinq mille milliards de milliards. Pour écrire ce nombre, il faut mettre vingt et un zéros après le 5.

« On a calculé qu'il faut environ huit ans à tous

les fleuves de la Terre pour déverser dans les Océans autant de gouttes d'eau qu'il y a d'atomes dans une seule de ces gouttes d'eau. »

Les découvertes de Nils Bohr ont encore augmenté notre étonnement : le savant Danois a prouvé que chacun de ces atomes infiniment petits est lui-même semblable au monde d'une Etoile-Soleil. Au centre se trouve un noyau, qu'on nomme *ion*, et autour de ce soleil central tournent avec une vitesse folle des planètes nommés *électrons*.

Ainsi les merveilles de l'Infiniment grand se retrouvent dans l'Infiniment petit.

Un grain de sable, un grain de poussière sont peuplés d'astres innombrables.

Une admirable harmonie se laisse entrevoir dans le prodigieux Univers.

LES LOIS DE LA MATIÈRE

Les Consignes du Créateur. — La Matière est le royaume de l'inertie : d'elle-même elle ne change pas. Elle se laisse attaquer, décomposer et recomposer, mais non pas n'importe comment, non pas n'importe par quoi.

Le Créateur à donné aux *ions* et aux *électrons*, et à tous les corps qu'ils forment : *atomes*, *gaz*, *liquides*, *roches*, des ordres précis que les savants nomment *les Lois de la nature*. Et la matière obéit fidèlement à ces ordres qu'elle porte en elle. Un anneau de fer dans un petit verre d'eau s'y changera en rouille ; un anneau d'or au fond d'une rivière n'aura pas changé en mille ans.

Trempé dans l'eau, un morceau de fer chauffé à

blanc deviendra de l'acier ; du plomb fondu jeté dans l'eau restera du plomb.

Non, rien au monde ne peut amener les petits atomes de la Matière à désobéir aux lois invisibles, toujours présentes, qui les groupent, les retiennent, les guident. Dans ces humbles cailloux, par exemple, il y a quelque chose d'invisible : il y a une force mystérieuse que l'œil humain ne verra jamais ; cette force nous empêchera de le scier, tandis que dans ce morceau de marbre, il y a une force différente qui nous permettra de le tailler, de le sculpter. Cette force cachée dans toutes les parties du caillou fera que des étincelles jailliront sous le marteau, tandis que la force cachée dans le marbre n'en laissera sortir aucune lueur.

Les invisibles Lois qui ont fait de l'un du silex, et de l'autre du calcaire, se laissent seulement deviner par leurs effets : ce qu'elles sont en réalité, personne ne le sait, ni ne le saura jamais.

Pour entretenir la vie. — Cette matière mystérieuse, à quoi sert-elle dans les Etoiles et les Planètes semées à profusion dans l'Univers sans bornes ? Nous ne le savons pas.

Mais nous savons à quoi sert la Matière de la Terre : elle sert à entretenir cette autre chose mystérieuse qu'est la *Vie* : la vie de la plante, la vie de l'animal, la vie de l'homme.

QU'EST-CE QUE LA VIE ?

La vie. — La vie apparaît dans le végétal, grandit dans l'animal, atteint son plus haut degré dans l'homme.

Qu'est-ce que la *vie ?*

« *La vie,* a dit Claude Bernard, *est le développement d'une idée créatrice qui, cachée dans un germe, se manifeste par l'organisation. Tout dérive de l'idée qui, seule, crée et dirige.* »

Expliquons ces mots de l'illustre créateur de la *biologie* ou science de la Vie.

Dans la graine. — Voici l'hiver : la végétation meurt : plus de fleurs ; le vent balaye les feuilles mortes. Que reste-t-il de tant de plantes qui faisaient un riche manteau à la terre ? Rien que de petites graines sèches perdues çà et là.

Mais voici le printemps : la masse en feu du Soleil se rapproche de la Terre et lui envoie plus directement sa chaleur et sa lumière. Voici la tiédeur et le bleu tendre ; de grands souffles apportent les vapeurs des mers et les dispersent en pluies douces. Et un miracle s'accomplit : la vie s'éveille dans le germe au sein des graines.

Qu'est-ce qu'une graine ? Un peu de matière

Ouvre ce grain de blé : que vois-tu d'abord, sous l'enveloppe jaune qui, à la mouture, donnera du son ?

— Je vois une petite masse blanche qui, à la mouture, donnera de la farine.

— Ne vois-tu pas autre chose ?

— Non, il n'y a rien.

— Si, il y a encore autre chose, une chose merveilleuse, mais elle restera toujours invisible : il y a **une idée** qui emploiera cette farine à construire un bel épi de blé !

Vois, dans ma main ce gland vert : il y a dans ce gland une idée qui emploiera la matière verte

à construire un chêne majestueux, un chêne qui lui-même se couvrira plus tard de glands, d'où sortiront d'autres chênes. Toute une forêt dans le creux de ma main !

LA CONSIGNE

La germination du haricot. — S'il n'est pas permis à nos sens de voir l'idée immatérielle qui va mettre la matière en mouvement, qui va l'employer

à bâtir une plante, nous pouvons du moins assister à son travail.

Voici un haricot ; il dort. Comme nous-mêmes, il respire, doucement, très doucement.

Réveillons-le.

Dans un endroit chaud, nous le coucherons sur de la mousse humide, arrosée de temps en temps, et la vie engourdie ne tardera pas à s'éveiller et à se mettre au travail.

Elle fait craquer l'enveloppe dure qui la protégeait, elle envoie vers le sol une petite pointe verte qui descend, descend ; puis elle dresse une autre petite pointe verte qui monte, monte...

Si on taquinait un peu ce haricot ? Retournons-le de manière à diriger vers le ciel la pointe qui voulait descendre, et à diriger vers la terre, celle qui voulait monter. Puis, attendons quelques jours...

Ah ! l'entêté ! Vois ses deux pousses se recourber, faire un crochet, et reprendre, l'une sa descente et l'autre sa montée.

Fidèle à la consigne qu'il a reçue de pousser ses racines dans la terre humide, et sa tige dans l'air lumineux, le haricot mourra si on le violente, mais il ne cédera pas aux caprices de l'homme.

Laissons-le faire et suivons le travail de la vie en lui.

Ce travail est d'une admirable simplicité !

L'arrangement des cellules. — Quand le haricot s'est formé au milieu de sa fleur, il ne se composait que d'une cellule unique, cellule microscopique de quelques millièmes de millimètre. Elle était pareille à une alvéole d'un rayon de miel et pleine d'une gelée à demi liquide.

C'est dans cette cellule que dormait l'ordre de pousser une racine, une tige, des feuilles, des fleurs.

Et tout de suite la cellule s'était mise à l'œuvre : elle avait construit une plante en miniature, la *plantule*, et l'avait entourée de sa nourriture, la farine blanche.

Comment cela ?

Simplement en se divisant et en se redivisant.

La petite cellule s'était d'abord fendue en deux ;

les deux nouvelles cellules avaient fait de même ; total : quatre.

Ces quatre avaient imité leurs parents : total huit.

Ces huit en avaient donnée seize autres ; et toujours ainsi jusqu'à ce que la plante en miniature eût été construite, entourée de sa farine et mise à l'abri sous une solide écorce.

Après quoi, la Vie s'était endormie dans le haricot devenu rondelet, luisant.

Quand la chaleur et l'humidité l'ont tirée de son engourdissement, les cellules de la plantule reprennent leur travail de division jusqu'à ce qu'elles soient des milliers, jusqu'à ce que la plante soit achevée.

Car chacune des nouvelles cellules sait la place qu'elle doit occuper, le rôle qu'elle doit jouer.

Mettons notre haricot en terre : les cellules qui s'allongeaient vers le bas vont se multiplier et former les racines, celles qui montaient vont s'épaissir, verdir, pour former la tige et les feuilles.

LA RACINE ET LA SÈVE

La Racine. — A quoi sert une racine ? A puiser dans le sol la nourriture de la plante. Les cellules qui la construisent prennent donc, à l'extrémité, la forme de fils très fins. Ce sont des *poils absorbants*, c'est-à-dire des poils qui boivent les minéraux, — les minéraux que la pluie a dissous à leur intention. Mais il y a d'autres minéraux que l'eau de pluie ne peut dissoudre et cependant la plante a besoin de ces minéraux insolubles. Alors les cellules terminent la racine par une *coiffe*. Une coiffe est un

petit capuchon sous lequel se trouve une fine pointe. Cette fine pointe fabrique un liquide acide qui dissout les minéraux insolubles et la plante les boit.

La sève. — Tout ce que la plante a bu par ses racines forme *la sève brute*. Cette sève brute n'est pas encore bonne à nourrir la plante ; pour qu'elle soit nourricière, il faut qu'elle soit transformée par la lumière du soleil, il faut donc qu'elle sorte de terre et monte dans les petits canaux étroits construits par les cellules de la tige.

Comment va-t-elle monter dans des canaux plus fins qu'un trou d'aiguille ?

Elle va y monter grâce à une loi physique : *la loi de capillarité*, qui veut qu'un liquide monte quand il est dans un tube extrêmement fin.

La sève brute parvient ainsi à l'intérieur des feuilles : les cellules vertes l'y attendent ; excitées par la lumière, elles arrachent à l'air un peu de l'acide carbonique dont il est chargé et elles pétrissent la sève brute comme de bons ouvriers.

Rendue nourricière, la sève redescend dans toutes les parties de la plante pour y développer la vie. A chaque genre de cellules, elle porte le genre de nourriture dont elles ont besoin pour construire une branche, un rameau, une fleur veloutée, un fruit exquis.

Œuvre étonnante, dont nous ne pourrons jamais sonder l'infinie complication. Œuvre admirable, dont nous entrevoyons seulement la beauté parfaite. On l'a dit : « Ces cellules microscopiques agissent comme si elles possédaient une clairvoyance bien supérieure à notre raison. L'œuvre qu'elles accomplissent à chaque instant de leur existence plane

très au-dessus de ce que peut faire la science la plus avancée. Le savant capable de résoudre avec son intelligence les problèmes résolus à toute heure par les humbles cellules d'une plante infime, serait tellement supérieur aux autres hommes qu'on pourrait le considérer comme un dieu. » (Dr Gustave Le Bon.)

Pourquoi donc tout ce travail des plantes ?

Parce que la vie attend le résultat de ce travail pour s'élancer vers les hauteurs. Parce que ni le corps de l'animal, ni le corps de l'homme ne peuvent changer les minéraux en huiles, en graisses, en sucre, en fécule ; parce que les plantes peuvent, seules, le faire.

La Vie sensible de l'animal, la Vie raisonnable de l'homme attendent que la Vie végétative leur ait fourni leur support.

TRANSMISSION DE LA VIE A LA GRAINE

La f'eur. — Cet épi de blé, ce chêne, cette tige de haricot doivent mourir. N'y aura-t-il plus jamais d'autres épis, d'autres chênes, d'autres haricots ? Ceux que nous avons sous les yeux sont-ils les derniers ?

Pas du tout ?

Avant de mourir, chaque plante cache une partie de la vie qu'elle contient dans une graine semblable à celle dont elle est sortie.

Œuvre étonnante dont on peut suivre le détail sur une tige de haricot. Elle pousse des feuilles : certaines de ces feuilles se transforment en étami-

nes, en pistil, en corolle, pour donner une fleur complète.

L'étamine. — Les cellules de la feuille qui doit devenir *étamine* se divîsent et se redivisent ; elles se resserrent en bas et s'élargissent en haut ; et voilà un sac ! On le nomme *anthère* Dans ce sac chaque cellule continue à se diviser en deux : et voilà quatre grains de poussière jaune, quatre grains de pollen.

Le pistil de la fleur. — Au centre des étamines, les cellules d'une autre feuille se divisent et se redivisent en deux ; les bords de la feuille se soudent l'un à l'autre : voilà un autre petit sac, l'*ovaire*. A l'intérieur de ce sac, les cellules continuent à se diviser et voilà des petites boules vertes qui sont comme des œufs.

Chacun de ces œufs doit devenir une graine quand il aura été touché par un grain de pollen.

Le sac-ovaire sait cela et s'y prépare ; il s'allonge comme un fil et se renfle à l'extrémité pour former le stigmate. Le *stigmate* s'imbibe d'un liquide visqueux prêt à coller les grains de pollen quand ils tomberont.

La fécondation. — Tout est prêt : les étamines avec leurs sacs de pollen se dressent autour de l'ovaire dont le stigmate humide pointe. Les sacs de pollen s'ouvrent, les grains tombent ; le liquide visqueux les colle ; et chaque grain commence le travail de la fécondation ; ses cellules se divisent, se redivîsent et voilà un long fil qui descend dans le sac aux œufs. Quand il en a rencontré un, il entre dedans, il se confond avec lui en une mysté-

rieuse union dont nul microscope ne pourra jamais nous faire connaître la nature.

Dans cette fusion, l'œuf reçoit le pouvoir de reproduire toute la plante, **la consigne** d'accomplir dans leur succession réglée, les millions de divisions qui referont de semblables racines, de semblables tiges, de semblables feuilles, et de semblables fleurs.

L'œuf est devenu une graine qui s'endort en respirant doucement, très doucement.

MERVEILLES DE LA VIE VÉGÉTATIVE
LA VARIÉTÉ DANS LA FÉCONDATION

Disposition des étamines et du pistil. — Une graine est donc une force invisible qui a assemblé un peu de charbon, un peu d'oxygène, un peu d'hydrogène, un peu de soufre, un peu de phosphore, un peu de fer...

Une graine c'est donc une force invisible qui a dompté un peu de matière et qui l'obligera, le moment venu, à prendre des formes ravissantes : à devenir un rosier aux fleurs veloutées ou un épi de blé, ou un chêne.

Cette force se cache dans la graine quand le pollen de l'étamine entre dans l'œuf du pistil.

Pour que cette union se fasse, Celui qui a donné à chaque plante sa consigne, a imaginé en se jouant les moyens les plus variés.

Tulipe, fuchsia, rue. — Voyez cette fleur de tulipe : elle se dresse ; alors les étamines sont plus longues que le pistil, elles le dominent et n'ont qu'à laisser tomber leur pollen sur lui. Voyez cette fleur de fuchsia : elle est tombante ; alors les étamines sont plus courtes que le pistil ; elles le dominent encore et n'ont encore qu'à laisser tomber leur pollen.

Voici une plante assez commune : la *rue*. Si vous avez la patience de passer de longues heures à regarder sa fleur au moment de la fécondation, vous pourrez être témoin d'une scène admirablement réglée.

Le stigmate du pistil pointe ; il est devenu hu-

mide. Tout autour, les étamines forment le cercle ; elles se tiennent droites, immobiles. Mais l'heure est venue où la grande construction élevée par les cellules doit s'achever dans la formation de la graine : et, soudain, une étamine s'incline, se penche tout à fait, et ouvrant son sac de pollen, en laisse tomber le contenu sur le stigmate où il se colle ; puis elle se redresse. L'étamine voisine la remplace, s'inclinant et ouvrant son trésor. Et toutes font de même. On dirait des serviteurs qui se sont rangés en cercle pour offrir à tour de rôle leurs présents au jeune maître.

Puis, devenues inutiles, les étamines sèchent, meurent. Il ne reste plus de toute la fleur que l'ovaire du pistil où les graines fécondées vont mûrir pour le printemps suivant.

Fleurs à nectaires. — Voulez-vous assister à une scène réglée avec un art plus grand encore ? Voyez cette fleur d'*iris* : les étamines placées en haut d'un entonnoir incliné ne peuvent envoyer leur pollen sur le pistil caché au fond : la fécondation est donc impossible. Elle ne pourrait se faire que si quelque insecte bienveillant consentait à s'enfariner de pollen à l'entrée de la fleur et à le porter au fond de l'entonnoir, sur le pistil. Mais pourquoi le bourdon, les abeilles et les papillons rendraient-ils ce service à la fleur ? Ils ont bien autre chose à faire : ils ont à chercher les liqueurs sucrées dont ils se nourrissent.

Les fleurs d'iris, de narcisse, de chèvrefeuille savent cela : elles savent qu'elles n'auront pas de postérité, qu'aucune graine ne les fera revivre si les abeilles ne leur viennent en aide. Et pour que

l'abeille ou le bourdon vienne au fond de la corolle et y apporte le pollen des étamines, les cellules de la fleur ont fabriqué, avec l'art du confiseur le plus habile, une goutte de nectar. Déchirez cette corolle de chèvrefeuille, passez le bout de la langue

I. Fleur de sauge. — II. Le bourdon fait basculer les étamines (*s*) beaucoup plus courtes que le pistil (*g*).

au fond et vous recueillerez quelque chose de sucré qui est délicieusement parfumé. Ce nectar, les insectes savent qu'il existe ; ils accourent à la fleur et ils aident à sa fécondation.

Avec les fleurs complètement closes, la scène devient extraordinaire. Voyez cette gueule-de-loup : ses deux lèvres se rejoignent ; la fermeture est hermétique. Derrière, sont les étamines et au fond, en haut, le pistil : il est en dehors par conséquent de la pluie de pollen.

Les cellules ont bien fabriqué une goutte de nectar pour attirer les insectes, mais où passeraient-ils puisque la fleur est close ?

Elle est close sans doute, mais il y a un écriteau qui dit : *Par ici, on peut tout de même entrer.* Cette gueule-de-loup est, en effet, tout entière d'un

rouge vineux, sauf en un point qui est d'un jaune vif. Où se trouve ce point jaune dont la couleur éclatante attire le regard ? Au beau milieu de la lèvre inférieure. Appuyez dessus. Clac ! les deux lèvres se séparent comme une double porte qui s'ouvre. Ce point jaune, c'était la marque de la serrure à secret.

Le bourdon le sait fort bien : c'est toujours sur le point jaune qu'il s'abattra pour faire jouer la serrure sous son poids et aller boire la goutte de nectar, barbouillant en même temps de pollen le pistil.

Dans le tissu de toute fleur close, les cellules colorient ainsi un *point voyant* qui est l'appel lancé aux bourdons. Est-ce que cette entente de la fleur et de l'insecte se serait établie toute seule et par hasard ?

.....

Le poème de la nature. — Voilà l'œuvre de quelques cellules formées d'un peu de charbon, d'un peu d'oxygène, d'un peu d'hydrogène, d'un peu d'azote, avec des traces de soufre, de phosphore, de fer... .et qui opèrent par de simples mouvements de division dans la cellule première.

C'est avec cela seulement que le Créateur a composé le poème de la nature, qu'il a tiré du sol inerte plus de cent mille espèces de plantes vivantes, variées comme **les consignes** qu'il leur a données !

DIEU CRÉATEUR

Les idées directrices. — Oui, l'œuvre de Dieu, dans la simple création des plantes, est admirable !

Quand le globe terrestre était une masse en feu, où donc était la vie ?

Il n'y avait pas de vie : il n'y avait ni plantes, ni animaux, ni hommes.

La vie ne s'est montrée que lorsque la Terre se fut refroidie et solidifiée. On n'en trouve des traces que dans les derniers terrains qui se sont formés. Et il y a des gens qui croient bonnement qu'à ce moment-là, la Matière s'est mise à vivre, comme ça, tout d'un coup, à propos de rien.

Un beau jour, le charbon, l'oxygène, l'hydrogène, l'azote, le phosphore, le soufre, le fer se seraient mélangés par hasard.

Sans y rien comprendre, ils se seraient trouvés arrangés en cellules. Et ces cellules muettes, aveugles, sourdes, insensibles, se seraient cependant entendues pour construire le merveilleux édifice d'une plante ! Elles se seraient forcées à fabriquer dans la perfection ces huiles, ces graisses, cette fécule nutritives que nos grands chimistes ne peuvent pas reproduire, — et sans lesquelles, cependant, les hommes, ni les animaux ne peuvent vivre.

Niaiseries !

Nous redirons, nous, avec Claude Bernard : « La vie est le développement d'**une idée créatrice** qui, cachée dans un germe, se manifeste par l'organisation. Tout dérive de l'idée qui, seule, crée et dirige. » — (*Leçons sur les phénomènes de la vie*, tome I...)

Et Celui qui a caché une idée dans chaque germe, Celui qui lui a donné la force de dompter la matière, Celui qui lui a appris à en faire une rose ou un chêne, une violette ou un épi de blé, c'est Celui qui, aux jours de la Création, a dit, dans son Intelligence infinie :

.

« Que la Terre produise de l'herbe verte qui porte de la graine, et des arbres fruitiers qui portent du fruit, chacun selon son espèce. »

Depuis ce jour, chaque germe récite la leçon que le Créateur lui a apprise, comme le petit enfant récite le chef-d'œuvre d'un poète, sans en comprendre la signification profonde.

« O mon Dieu, si tant d'hommes ne vous découvrent point dans ce beau spectacle que vous leur donnez de la Nature entière, ce n'est pas que vous soyez loin de chacun de nous.

« Chacun de nous vous touche comme avec la main ; mais les passions emportent toute l'application de notre esprit. Toute la nature parle de vous et retentit de votre saint nom ; mais elle parle à des sourds dont la surdité vient de ce qu'ils s'étourdissent toujours eux-mêmes. Vous êtes auprès d'eux et au dedans d'eux, mais ils sont fugitifs et errants hors d'eux-mêmes. » — (Fénelon. *De l'existence de Dieu.*)

UN EXTRAORDINAIRE PERFECTIONNEMENT DE LA VIE :

2. A LA VIE VÉGÉTATIVE, LA VIE ANIMALE AJOUTE LA SENSIBILITÉ ET L'INSTINCT

LA VIE ANIMALE

De la vie végétative à la vie animale. — Dans chaque pierre, dans tout minéral, dans tout liquide ou gaz, une force immobile dort.

Dans chaque plante une force plus puissante agit : c'est la *vie végétative*. Elle va chercher les forces des minéraux, des liquides, des gaz ; elle les dompte, elle les déplace, elle les décompose et les recompose : elle en fait les tubercules de la pomme de terre, les feuilles de la salade, la farine du blé, les fruits du pommier ; elle les rend bonnes à nourrir les animaux.

La **vie** ainsi apparue dans les plantes, va bondir plus haut, à l'appel du Créateur. Semblable à l'aéro qui court à la surface du sol avant de prendre son vol, la **vie** enracinée dans la terre va se libérer d'une partie de ses attaches.

Dans chaque corps d'animal, en effet, agit une force plus puissante que la vie végétative : c'est la *vie animale*. Elle prend la matière travaillée par la vie végétative, elle la décompose et la recompose, elle la digère, elle en fait du sang, de la chair, des os...

L'œuf. — Cette vie animale est d'abord, tout comme la vie végétative, enfermée dans une cellule unique.

Voici, dans cette assiette, un jaune d'œuf, et à la surface du jaune, une toute petite tache rougeâtre. Cette tache est la cellule où dort la vie et ce jaune est la nourriture qui lui a été préparée. Oui, dans ce petit point rouge, il y a une chose mystérieuse qui saura, le moment venu, se construire tous les mécanismes nécessaires pour voler, chanter, becqueter ; — bien plus, qui saura prendre les images des objets : *voir*, les garder en mémoire : *se souvenir*, et faire toutes les actions de la race.

Voici deux œufs, à peu près semblables, tous deux légèrement tachés en un point du jaune.

Une poule va les couver.

Le premier point rougeâtre devient un caneton, le second un poussin.

Les deux cellules n'ont pas fait d'erreur, quoique recevant toutes deux la même chaleur de la même poule. Et, devenues, l'une caneton, l'autre poussin, elles n'en feront pas davantage dans la suite de leurs actes.

Quand Mère Poule conduira ses deux petits dans le voisinage de la mare, Caneton y courra de toutes ses forces, en étendant ses ailerons jaunes, sans

souci des cris de sa couveuse, tandis que son frère Poussin s'en éloignera avec effroi.

Tout cela, tout l'avenir d'un coq ou d'un canard dans une petite tache !

De quoi est-elle donc faite ? Elle diffère peu de la cellule végétale.

Elle est composée, comme elle, d'un peu de charbon, d'un peu de cet hydrogène et de cet oxygène

qui font l'eau, d'un peu de cet azote qui se trouve dans l'air, avec des traces de soufre, de phosphore, de fer... Mais la force mystérieuse qui commande à toute cette matière, jamais nous ne saurons ce qu'elle est : elle ne peut être ni vue, ni pesée, ni comptée. D'ailleurs, dès que le savant dérange un peu les parties matérielles qui la supportent, afin de l'étudier, elle s'en va, la mort arrive.

Tout ce que nous pouvons constater, c'est l'obéissance de la matière, quand la vie commande.

L'œuvre de la vie. — Voilà que, sous l'influence de la chaleur, cette vie animale s'est éveillée. Elle agit comme la vie végétative : elle oblige la cellule à se partager en deux ; les deux nouvelles cellules se partagent à leur tour, et voilà quatre cellules, puis huit, puis seize...

Ces cellules restent-elles en un tas grossissant ?

Pas du tout !

Sous la poussée de la vie, elles construisent un cœur, des poumons ; puis, voici des nerfs, des os, de la chaîr, des plumes ; elles construisent, sans hésiter, sans tâtonner, un merveilleux édifice infiniment compliqué dans son harmonie savante.

Quand un artiste sculpte un bloc d'argile, c'est toujours à l'aide de semblables mouvements de la main : la main creuse une bouche ici ; à côté, elle étire un nez, aplatit un front, détache une oreille. Eh bien, de même que la main obéit à la pensée de l'artiste, de même, a dit Claude Bernard, les mouvements de division de la cellule obéissent « **à une série de consignes réglées d'avance** ».

DEUX GRANDS PERFECTIONNEMENTS

La circulation. — Ces consignes réglées d'avance par le Créateur appellent la vie animale plus haut que la vie végétative. Et c'est pourquoi deux grands perfectionnements apparaissent d'abord :

1° dans l'appareil de la circulation ;

2° dans celui de la respiration.

Comment la sève circule-t-elle dans la plante pour la nourrir ? Grâce à l'extrême petitesse des canaux qui fait monter le liquide et grâce à la finesse des tissus qui se laissent traverser par lui.

Le sang circule dans le corps de l'animal par un mécanisme autrement perfectionné ! Le cœur est animé de mouvements rythmés : il se contracte 90 fois par minute chez le chien, 40 fois chez le cheval, 600 fois chez la souris.

Alors le sang rouge est chassé dans les artères, d'où il ne peut rentrer dans le cœur parce qu'une petite valvule vient fermer l'entrée derrière lui.

Chaque artère est élastique : elle se dilate pour recevoir le sang et se resserre pour le chasser dans des vaisseaux très fins qui le mènent partout, dans tous les coins et recoins, où il fournit leur nourriture aux cellules.

Dans ces coins et recoins, des veines le reprennent : il est noir, parce qu'il s'est chargé de toutes les cellules usées ; il lui faut le contact de l'air pour se purifier.

La respiration. — Comment la plante respire-t-elle ? C'est par toutes les parties dont elle se compose qu'elle utilise l'oxygène et l'acide carbonique de l'atmosphère.

Grand perfectionnement chez l'animal, où un appareil spécial est chargé de l'œuvre de la respiration.

Les deux poumons en sont la partie essentielle. Le sang veineux y est étalé par l'artère pulmonaire qui se ramifie en un fin réseau pour mieux amener le contact de chaque gouttelette avec l'oxygène de l'air.

Quand l'œuvre de purification est achevée, le sang redevenu rouge est ramené au cœur, dont l'incessante contraction le chasse à nouveau vers les cellules affamées.

Le merveilleux mécanisme ! Les médecins ont écrit de gros volumes pour en noter tous les détails ; et ils en ignorent encore les merveilles profondes, que le microscope est impuissant à révéler.

LA VIE S'ÉLÈVE A LA SENSIBILITÉ
LE SYSTÈME NERVEUX

Le grand ajusteur de tous les organes. — La vie animale est visiblement appelée à monter plus haut que la vie végétative

Qu'est-ce qu'un végétal ? Une armée de cellules qui ont été groupées pour le nourrir et le reproduire Elles manœuvrent avec une précision merveilleuse, mais elles ne le savent pas ; elles réussissent une série d'actions compliquées, mais elles ignorent même qu'elles travaillent et elles n'y ont ni joie, ni douleur. Elles sont comme plongées dans la nuit et comme somnambules. Rien ne peut dissiper leur insensibilité.

Mais dans la vie animale, au-dessus des cellules chargées de la nourrir et de la reproduire, s'élèvent d'autres cellules qui lui permettent de sentir joie et douleur et qui lui permettent aussi de connaître.

En effet, dès que l'idée enfermée dans la cellule rougeâtre est entrée en travail, elle ordonne la construction du système nerveux qui est l'instrument de la sensibilité.

Tout se passe comme dans une fabrique de fusils, par exemple : les divers ouvriers ont fait chacun leur pièce sans s'occuper du voisin ; celui-ci a fait le canon ; cet autre a fait le mécanisme intérieur ; un troisième a sculpté la crosse. Alors vient l'ajusteur qui met toutes les pièces d'accord.

Dans la vie animale, l'ajusteur c'est le système nerveux : il se répand dans toutes les parties du corps pour en faire un tout qui sente la joie et la

douleur, qui connaisse les objets et en garde le souvenir.

On peut voir les cellules construire le système nerveux, si on fait couver des œufs et qu'on en casse un chaque jour. La cellule se divise et se redivise de manière à former une ligne. Cette ligne se creuse en son milieu et devient une gouttière dont les bords se soudent en canal. Ce canal s'étend tout le long du dos : ce sera la moelle épinière ; il se renfle à son extrémité : ce sera le cerveau.

La sensibilité. — De la masse nerveuse qu'on nomme moelle épinière partiront ensuite trente et une paires de petits cordons blancs qui sont des nerfs. Ils se divisent et se subdivisent, tant et tant, qu'on ne peut pas piquer un animal, même avec la pointe d'une aiguille, sans qu'un nerf ne le sente et n'en prévienne immédiatement le cerveau.

Ces millions de petits nerfs forment en effet une armée de serviteurs aux ordres du cerveau.

Comment servent-ils le cerveau ?

De deux façons.

Chacun des soixante-deux cordons blancs plonge dans la moelle épinière par deux racines. L'une de ces deux racines emporte les ordres donnés par le cerveau aux millions de petits nerfs ; l'autre racine rapporte au cerveau les renseignements recueillis par les millions de petits nerfs.

Le cerveau a-t-il donné l'ordre de courir ou de voler : la première racine transmet l'ordre aux pattes ou aux ailes et celles-ci se mettent en mouvement. Le cerveau a-t-il donné l'ordre de manger : cet ordre est transmis aux mâchoires, qui entrent en jeu.

Puis, une patte a-t-elle été blessée par une épine, les petits nerfs en transmettent l'avis au cerveau par la seconde racine et le cerveau envoie par la première l'ordre convenable : de replier la patte pour qu'elle ne pose plus sur le sol, — ou de la lécher, — ou de fuir.

Et c'est pourquoi, si on coupe la première racine de l'un des 62 cordons nerveux, le membre qu'il commandait est paralysé ; les ordres ne lui arrivent plus, il ne sait plus que faire, il reste immobile. Un lapin opéré ainsi à la hauteur de la dixième vertèbre ne marche plus que sur trois pattes : la quatrième n'obéit plus.

Maîs piquez-la avec une aiguille, le cerveau en est aussitôt averti, car la douleur passe par la seconde racine.

Coupez cette seconde racine : la patte, déjà paralysée, devient, de plus, insensible : on peut la pincer, la brûler sans que l'animal le sente.

LE CERVEAU

La Connaissance. — Qu'est-ce donc que ce cerveau qui donne des ordres aux membres et à qui tous les nerfs rendent compte de ce qu'ils ont senti ?

C'est une masse de cellules nerveuses formant sous le crâne des plis et des replis ; des cellules blanches sont recouvertes par des cellules grises.

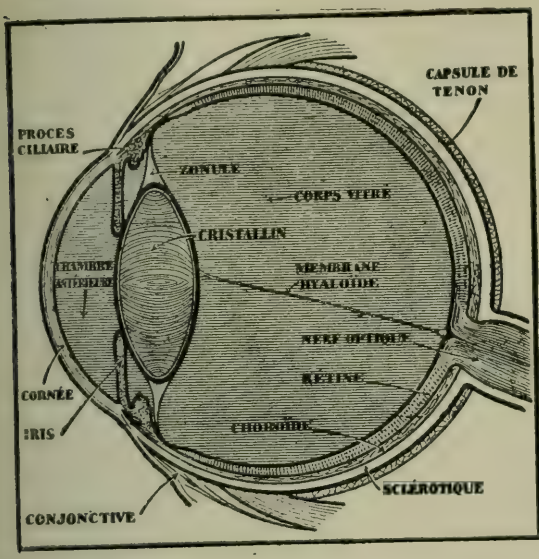
Nous avons beau écarquiller les yeux nous ne pouvons ni voir ni toucher avec nos mains, ni compter, ni peser cette chose immatérielle qui s'y trouve, qui voit, qui entend, qui goûte, qui sent, qui touche.

Nous ne pouvons voir que les cellules du cerveau

et les douze paires de nerfs qui les relient aux yeux, aux oreilles, aux fosses nasales et à la langue. Par ces nerfs, les excitations venues du dehors sont apportées au cerveau qui les transforme en couleurs, en sons, en odeurs, en saveurs.

Travail mystérieux dont nous ne savons rien.

Par la vue. — Voici l'œil. La lumière donne aux objets des couleurs particulières ; ces couleurs frap-



pent au fond de l'œil sur une petite peau très mince : la *rétine*, et y laissent une image colorée.

Tout comme dans un appareil photographique.

Mais dans un appareil photographique, les images restent mortes : l'appareil ne voit pas. Tandis qu'au

fond de l'œil, un nerf, — le nerf *optique*, — fait connaître les images de la rétine au cerveau, et le cerveau *voit ;* il voit les couleurs et les formes qu'elles dessinent, il voit l'azur du ciel, les oiseaux et les nuances de leur plumage, il voit les animaux et les nuances de leur pelage ; il voit les fleurs et leur velouté, les arbres et leurs différentes verdures.

Devant cette grille, je lève un bâton : un appareil photographique enregistrerait mon geste et l'image ainsi obtenue resterait morte. Mais ce n'est pas un appareil photographique qui l'a reçue : c'est l'œil de ce chien de garde. Et son cerveau l'a comprise ; et il s'élance, il aboie, il montre ses crocs.

Par l'ouïe. — Voici l'oreille maintenant.

Dans la rue, l'air fuit sous le choc de l'automobile qui passe, la vitre tremble, le son emplit la chambre vide ; et c'est tout, car la vitre et la chambre sont des choses sans vie : elles *n'entendent* pas.

Mais dans cette chambre, Tom s'est dressé : le son a empli le pavillon de son oreille ; un conduit a mené ce son jusqu'à la peau très mince tendue au fond. Cette peau, — le *tympan* — s'est mise à vibrer comme la vitre ; tous ses mouvements ont été recueillis par le nerf auditif qui les a fait connaître au cerveau. Et le cerveau a *entendu*. Et Tom s'est mis à aboyer furieusement, il s'est élancé pour donner la chasse à ces passants sans gêne qui troublent le repos des honnêtes gens.

« *Tom, couche-toi !* » lui ai-je dit.

Et les vibrations de l'air mis en mouvement par mes lèvres, ma langue et mes dents, sont arrivées au cerveau de Tom qui a retrouvé des sons connus, des mots chargés de sens, des mots qui peuvent être

suivis d'une claque. Et Tom s'est recouché, non sans gronder encore tout bas.

Par l'odorat. — Voici le nez maintenant.

Dans l'herbe des champs et dans l'air de la plaine traînent mille odeurs. Elles proviennent de petites parties des choses, qui se sont dissoutes dans l'humidité. Tom flaire et l'air qu'il aspire dépose ces menues particules sur la peau jaunâtre qui tapisse le fond de son nez.

Là, le nerf *olfactif* les fait connaître au cerveau, qui *sent* : il sent l'odeur du mouton qui s'est arrêté pour brouter, l'odeur du lièvre qui a passé à fond de train.

Par le goût. — Que Tom arrive à planter ses crocs dans le corps de ce lièvre en fuite, et bientôt les sucs de la chair, répandus sur la langue, y produiront une impression que le cerveau trouvera délicieuse, quand les nerfs du goût lui auront apporté leurs renseignements.

.....

N'est-il pas merveilleux, ce travail du cerveau ?

LE CERVEAU. — LA MÉMOIRE

La conservation des images. — Eh bien, voici une autre merveille, non moins extraordinaire que la *connaissance*, non moins inexplicable :

Toutes ces images dues à la *vue*, tous ces sons dus à l'*ouïe*, toutes ces odeurs dues à l'*odorat*, toutes ces saveurs dues au *goût*, toutes les *sensations* qu'il reçoit, le cerveau les conserve ; il s'en fait une collection. Elles s'en vont, puis reviennent

quand il les rappelle, pour s'en aller encore et revenir de nouveau.

L'association des images. — Tom dormait, le nez entre ses pattes. Tout à coup ses yeux s'ouvrent et ses oreilles se dressent, puis il bondit en aboyant furieusement. Il est allé abriter son corps sous la table pendant que ses yeux affolés suivent les évolutions d'un insecte bourdonnant.

Ce bourdonnement a éveillé, dans le cerveau de Tom, l'image, c'est-à-dire le *souvenir* d'un bourdonnement semblable. Cette image en a appelé une autre, apportée jadis par l'œil : le souvenir d'une guêpe ; et cette seconde image en a entraîné une troisième, apportée jadis par les nerfs du dos : le souvenir d'une piqûre cuisante.

Et, devant toutes ces images se tirant l'une l'autre, réapparaissant brusquement dans son cerveau, Tom hurle déjà de douleur, il crie avant d'être piqué.

Ce pouvoir du cerveau d'emmagasiner les images, de les mettre en réserve, c'est la *mémoire*.

Le cerveau animal. — Oui, c'est vraiment une chose incompréhensible que cette masse de petites cellules où *quelque chose* voit, entend, sent, goûte, éprouve de la joie et de la douleur, agit en conséquence et se souvient de tout !

Et cependant, le cerveau de l'animal n'est encore qu'une chose grossière. Il est si peu élevé sur l'échelle de la vie qu'on peut le séparer du corps sans que la mort s'ensuive, — ce qui arriverait infailliblement chez l'homme.

« Un pigeon à qui on a enlevé son cerveau demeure immobile, somnolent. Cependant, si on le

jette en l'air, il vole ; si on le pousse, il marche, mais si on le laisse tranquille, il se laissera mourir de faim devant un tas de grains de blé. Pour le nourrir, il faut lui placer les grains dans le gosier. Tout besoin a disparu ; ce pigeon a perdu tout instinct.

« De même la grenouille opérée reste accroupie : si on la pousse, elle saute ; si on la jette dans l'eau, elle nage. Elle aussi se laisse mourir de faim au milieu de l'abondance. Il ne reste plus que la machine-grenouille, comme il ne restait plus que la machine-pigeon. On a réussi aussi à conserver des chiens privés de cerveau : leur figure restait sans expression et ils étaient inattentifs à tout ce qui se passait autour d'eux. »

En perdant le cerveau, la vie animale a perdu son guide.

LE GUIDE DE LA VIE ANIMALE
L'INSTINCT

L'instinct. — Ainsi les sens apportent, dans le cerveau, des renseignements variés sur les couleurs et les formes des objets, sur leur distance et leur position, sur leurs mouvements ; ils apportent les sons, les odeurs, les saveurs...

Puis, au cerveau de commander les actions convenables !

Mais qu'est-ce qui dira au cerveau ce qu'il est convenable de commander ?

L'animal n'a pas eu le temps d'apprendre comme fait le jeune enfant à qui parents, maîtres, amis enseignent ; il faut qu'il agisse tout de suite pour

échapper aux dangers de la vie. Qu'est-ce donc qui lui dira ce qu'il faut faire ?

Il sera guidé par une série d'images qui apparaîtront en lui à point nommé. Le cerveau de l'animal est soumis à une série de films cinématographiques qui se déroulent et qui sont les mêmes pour tous les animaux de même espèce.

L'excitation qui fait paraître les images et qui pousse l'animal à les réaliser, c'est l'instinct. Voici, par exemple, que le besoin de nourriture est senti par le cerveau : chez l'araignée s'éveillera l'image d'une toile et, docilement, elle se mettra à tisser ; chez l'oiseau s'éveillera l'image de telle ou telle graine, de tel ou tel insecte, et il se mettra à chasser ; chez la taupe s'éveillera l'image de galeries conduisant à la proie, et elle se mettra à fouiller le sol ; chez l'écureuil s'éveillera l'image de l'hiver, des arbres sans fruits, et il fera sa provision de noisettes.

Voici que, dans le cerveau, la sensation de maternité a remplacé la sensation de la faim ; aussitôt s'éveillent : chez l'oiseau, l'image du nid à construire ; chez l'abeille, l'image de l'alvéole à remplir de miel...

Et docilement le cerveau commande aux membres.

Et les actes suivent. Ils sont d'une habileté qui stupéfie notre raison.

La cabane du castor, le réseau géométrique de la toile d'araignée, le gâteau de miel si savamment construit, le cocon de la chenille, les galeries de la fourmi, tout cela montre un art prodigieux.

LE GUIDE DE LA VIE ANIMALE
L'INSTINCT

Les merveilles de l'instinct. — Le grand naturaliste J.-H. Fabre, qui a passé sa vie penché sur les insectes, nous a révélé des merveilles stupéfiantes.

Voici, entre mille exemples, une guêpe maçonne : l'Eumène. Dans chaque cellule en mortier qu'elle a construite, elle pond un œuf et y enferme une dizaine de chenilles. Il faut que ces chenilles continuent à vivre pour que le nouveau-né trouve de la chair fraîche quand il sortira de l'œuf : la guêpe les paralyse à moitié d'un coup d'aiguillon. Mais la cellule est petite et elle est bourrée d'un gibier qui continue de s'agiter : où déposer l'œuf pour qu'il ne soit pas broyé par les trente mandibules et les cent quatre-vingts paires de pattes en mouvement ?

« Avec des pinces, dit Fabre, je pratique une fe-
« nêtre sur le côté de la cellule de pierre et je vois
« que l'œuf n'est pas disposé sur les vivres : il est
« suspendu au sommet du dôme par un filament
« qui rivalise de finesse avec celui d'une toile d'arai-
« gnée. Au moindre souffle, le délicat cylindre trans-
« parent tremblotte, oscille.

« Second acte de ce spectacle merveilleux.

« J'ouvre une fenêtre à une cellule où la larve est
« éclose, et déjà grandelette. Comme l'œuf, elle est
« suspendue au plafond du logis ; mais le fil de
« suspension a notablement gagné en longueur et
« se compose du filament primitif auquel fait suite
« une sorte de ruban. La larve est attablée... La
« tête en bas, elle fouille le ventre flasque de l'une

« des chenilles. Avec un fétu de paille je touche « un peu le gibier encore intact. Les chenilles s'agi- « tent. Aussitôt la larve se retire de la mêlée. Et « comment ! Merveille s'ajoutant à d'autres mer- « veilles : ce que je prenais pour un ruban ajouté « au filament, est un fourreau, une sorte de couloir « d'ascension sur lequel la larve rampe à reculons « et remonte. La dépouille de l'œuf a formé ce ca- « nal de refuge ! Au moindre signe de péril dans le « tas de chenilles, la larve fait retraite dans sa « gaine et remonte au plafond où la cohue grouil- « lante ne peut l'atteindre. Le calme revenu, elle « se laisse couler dans son étui et se remet à table, « la tête en bas, l'arrière en haut, et prête pour le « recul. »

On ne peut même pas dire que l'insecte a acquis tout ce savoir en voyant faire ses parents puisque ses parents sont morts, qu'il ne les a pas connus — et qu'à peine sorti de sa cellule il va faire preuve d'autant de science qu'eux.

IMPUISSANCE DE L'INSTINCT DEVANT L'ACCIDENTEL

L'animal ne raisonne pas. — Devant les merveilles de savoir et de prévision qu'on remarque chez l'animal, certains ont dit : Il y a là une pensée, du raisonnement. Non : l'animal ne raisonne pas plus que la plante qui, elle aussi, trouve sans effort la solution de problèmes d'une difficulté inouïe.

Raisonner, c'est se demander d'abord *pourquoi* une chose a lieu ; c'est répondre ensuite : *à cause de*

ceci, de cela ; et c'est conclure enfin : il faut faire de telle manière.

La Guêpe de Darwin. — Erasme Darwin crut avoir prouvé que la bête raisonnait en rapportant le cas d'une guêpe qui venait de capturer et de tuer une grosse mouche. Le vent soufflait et le chasseur embarrassé dans son essor par la trop grande surface du gibier, mit pied à terre pour amputer le ventre, la tête, et puis les ailes ; il partit emportant le seul thorax, qui donnait moins de prise au vent. A s'en tenir au fait brut, il y a bien là apparence de raison. La Guêpe paraît saisir le rapport de l'effet à la cause. L'effet, c'est la difficulté à fendre l'air ; la cause, c'est l'étendue de la proie à entraîner. Conclusion très logique : il faut diminuer cette étendue, retrancher l'abdomen, la tête, les ailes surtout, et la résistance s'amoindrira.

Mais J.-H. Fabre a prouvé expérimentalement que la Guêpe d'Erasme Darwin ne faisait qu'obéir à son instinct habituel qui est de dépecer le gibier saisi et de ne garder que la partie la plus nutritive le thorax. « Que le temps soit parfaitement calme ou que le vent souffle, dans l'abri d'un épais fourré comme en plein air, je vois l'hyménoptère procéder au triage de l'aride et du succulent ; je le vois rejeter les pattes, les ailes, la tête, le ventre, et ne garder que la poitrine pour la marmelade destinée aux larves.

Que signifie alors, en faveur de la raison, ce dépècement lorsque le vent souffle ? Il ne signifie rien du tout, car il aurait également lieu dans un calme parfait. »

L'Abeille maçonne. — Pour prouver que l'animal ne raisonne pas, Fabre institua la fameuse expérience des Abeilles maçonnes des hangars. Cette Abeille commence par donner à sa cellule la forme d'une cupule de gland : « Voilà le récipient assez avancé pour un commencement d'apport de miel. L'abeille alors laisse le mortier et s'occupe de la récolte. Après quelques voyages d'approvisionnement, le travail de maçonnerie recommence, et de nouvelles assises exhaussent les bords du godet, qui devient apte à recevoir provisions plus abondantes. Puis, nouveau changement de métier ; le maçon se fait récolteur. Un peu plus tard, le récolteur redevient maçon ; et ces alternatives se renouvellent jusqu'à ce que la cellule ait la hauteur réglementaire et possède la quantité de miel nécessaire à la larve. Ainsi reviennent tour à tour, plus ou moins nombreux dans chaque série, les voyages au sentier aride, où le ciment se récolte et se gâche, et les voyages aux fleurs, où le jabot se gonfle de miel et le ventre s'enfarine de pollen.

Vient enfin le moment de la ponte. On voit l'abeille arriver avec une pelote de mortier. Elle donne un coup d'œil à la cellule pour s'enquérir si tout est en ordre ; elle y introduit l'abdomen et la ponte se fait. A l'instant, la pondeuse met les scellés au logis ; avec sa pelote de ciment, elle clôt l'orifice, et ménage si bien la matière, que le couvercle est façonné au complet dans cette première séance ; il ne lui manque que d'être épaissi, consolidé par de nouvelles couches, œuvre qui presse moins et se fera tantôt. Ce qui est pressant, aussitôt opéré le dépôt sacré de l'œuf, c'est de fermer la cellule et

d'éviter ainsi des visites malintentionnées en l'absence de la mère. »

Tant qu'il ne sort pas de la voie à lui tracée, l'insecte peut accomplir les actes les plus judicieux, mais qu'arrivera-t-il dans des circonstances accidentelles ?

L'expérience va nous renseigner.

D'abord l'accident survient dans les choses qui occupent actuellement l'insecte ; dans ce cas l'animal est capable de parer à l'accident :

« Une Abeille maçonne vient de terminer la première couche du couvercle de la cellule. Elle est partie à la recherche d'une autre pelote de mortier pour consolider l'ouvrage. En son absence, je perce l'opercule avec une aiguille et j'y fais large brèche intéressant la moitié de l'ouverture. L'insecte revient et répare parfaitement le dégât. Occupé d'abord du couvercle, il continue son travail en réparant ce couvercle.

Une seconde en est aux premières assises de sa maçonnerie. La cellule n'est encore qu'un godet de peu de profondeur, sans provision aucune. Je perce largement le fond de la tasse et l'insecte s'empresse de boucher le trou. Il bâtissait, et il se détourne un peu pour continuer de bâtir. Sa réparation est une suite du travail qui l'occupait. »

Donc l'insecte sait faire face à l'accidentel, **pourvu que le nouvel acte ne soit pas étranger au courant qui le domine actuellement** ; il sait retoucher ce qu'il considère comme une maladresse de sa part.

IMPUISSANCE DE L'INSTINCT (Suite)

Devant l'accidentel. — Continuons à interroger l'insecte.

« Une cellule à l'état de godet rudimentaire, et sans approvisionnement, est percée, à la base, d'un trou de trois à quatre millimètres d'ampleur. Peu d'instants après, cet orifice est bouché par la maçonne. Déjà nous avons assisté à semblable réparation. Cela fait, l'insecte se met à approvisionner.

Je refais le trou au même point. Par cette ouverture le pollen ruisselle et tombe à terre lorsque l'insecte brosse dans la cellule son premier apport.

Le dégât est certainement reconnu. En plongeant la tête au fond du godet pour s'informer de ce qu'elle vient d'emmagasiner, l'abeille engage les antennes dans l'orifice artificiel, qu'elle explore, qu'elle ne peut manquer de voir.

J'aperçois les deux filets explorateurs qui s'agitent hors du trou. L'insecte reconnaît la brèche, c'est indubitable.

Il part.

De son expédition actuelle rapportera-t-il du mortier pour réparer le pot percé, comme il vient de le faire quelques instants avant ?

Nullement.

Il revient avec des provisions, il dégorge son miel, il brosse son pollen, il mixtionne la matière. La pâtée, visqueuse et peu fluide, obstrue la brèche et suinte difficilement. Avec une mèche de papier roulé, je dégage le trou, qui reste librement ouvert et à travers lequel le jour se voit très bien, dans un sens comme dans l'autre.

Je renouvelle mes coups de balai toutes les fois qu'il en est besoin à mesure que de nouvelles provisions sont apportées ; je nettoie l'ouverture tantôt en l'absence de l'abeille, tantôt en sa présence lorsqu'elle travaille à sa mixtion.

Ce qui se passe d'insolite dans le magasin dévalisé par la base ne peut lui échapper, non plus que la brèche maintenue ouverte au fond de la cellule. Malgré tout, pendant trois heures consécutives j'assiste à cet étrange spectacle : l'insecte très actif pour son actuel travail, néglige de mettre un tampon à ce tonneau des Danaïdes. Il s'obstine à vouloir remplir son récipient percé, d'où les provisions disparaissent aussitôt déposées.

Il alterne à diverses reprises le travail de maçon et le travail de récolteur, il exhausse par de nouvelles assises les bords de la cellule ; il apporte des provisions que je continue à soustraire pour laisser la brèche toujours en évidence.

Il fait sous mes yeux trente-deux voyages, tantôt pour le mortier et tantôt pour le miel, et pas une fois il ne s'avise de remédier à la fuite du fond de son pot.

A cinq heures du soir, les travaux cessent.

Ils sont repris le lendemain.

Cette fois je néglige le nettoyage de l'orifice artificiel et laisse la pâtée suinter d'elle-même peu à peu. Finalement l'œuf est pondu et la porte scellée, sans que l'abeille ait rien fait en vue de la ruineuse brèche.

Un tampon lui serait pourtant chose aisée ; une pelote de son mortier suffirait.

D'ailleurs, quand le godet ne contenait encore

rien, n'a-t-elle pas à l'instant bouché le trou que je venais de faire ?

Cette réparation du début, pourquoi n'est-elle pas renouvelée ?

Ici se montre en pleine lumière l'impossibilité où est l'animal de remonter un peu le cours de ses actes.

Lors de la première brèche, le godet était vide et l'insecte bâtissait les premières assises. L'accident survenu par mon intervention intéressait la partie du travail dont il était occupé à l'instant même ; c'était un vice de construction comme il peut s'en présenter naturellement dans des assises récentes, qui n'ont pas eu le temps de durcir. En corrigeant ce vice, le maçon n'est pas sorti de son travail actuel.

Mais une fois l'approvisionnement commencé, le godet initial est bien fini, et quoi qu'il arrive, l'insecte n'y touchera plus. Le récolteur continuera la récolte, bien que le pollen ruisselle à terre par le pertuis.

Tamponner cette brèche, ce serait changer de métier, et, pour le moment, l'insecte ne le peut. C'est le tour du miel et non pas du mortier.

Là-dessus la règle est immuable. Un moment vient, plus tard, où la récolte est suspendue et la maçonnerie reprise. L'édifice doit s'exhausser d'un étage. Redevenue maçonne, gâchant de nouveau du ciment, l'abeille s'occupera-t-elle de la fuite du fond ?

Pas davantage.

Ce qui l'occupe maintenant, c'est le nouvel étage, dont les assises seraient aussitôt réparées s'il y survenait du dégât ; mais quant à l'étage du fond, il

est trop vieux dans l'ensemble de l'œuvre, il remonte trop loin dans le passé et l'ouvrière n'y fera pas de retouches, même en grand péril.

Du reste, l'étage actuel et ceux qui lui succéderont auront le même sort. Sous la surveillance vigilante de l'insecte tant qu'ils sont en construction, ils sont oubliés et laissés en ruine une fois construits (1). »

Non : **le savoir et la prévision des conséquences** ne sont pas dans l'Animal : **ils sont dans Celui qui, en le créant, a mis en lui l'Instinct**, — l'instinct irréfléchi, dominateur et infaillible dans les circonstances ordinaires.

(1) FABRE — *Souvenirs entomologiques*, tome II. — Librairie Delagrave. (Cette œuvre extraordinaire compte dix volumes, tous du plus haut intérêt.)

L'ANIMAL PEUT-IL RAISONNER ?

L'animal ne peut pas raisonner. — On a dit : « Si l'animal est un prisonnier, si ses instincts le tiennent captif, comment se fait-il qu'il puisse apprendre des choses nouvelles ? »

Erreur, grosse erreur : l'animal n'apprend jamais de choses nouvelles. On peut le **dresser** à les faire, jamais il ne les **apprendra**.

Apprendre une chose, c'est savoir ce qu'elle est, à quoi elle sert et c'est savoir s'en servir à l'occasion.

Apprendre à manier un fusil, c'est savoir à quoi servent le canon, la chambre, la culasse, la gâchette, la crosse, afin de se servir de l'arme à la chasse ou contre l'ennemi. Le plus intelligent des animaux, le chien peut être **dressé** à manier un fusil : jamais il n'**apprendra** à s'en servir, c'est-à-dire que jamais il ne saura vraiment à quoi sert le fusil et que jamais la pensée ne lui viendra de l'utiliser dans le danger. Depuis le commencement du monde, le chien se défend avec ses crocs ; jusqu'à la fin du monde, il ignorera les autres armes.

Le Griffon devant le foyer. — « Grand admirateur de l'intelligence canine, dit M. de Cherville, j'ai voulu savoir ce dont elle est capable, quand un besoin impérieux la sollicite.

J'avais un griffon auquel, comme on dit, il ne manquait que la parole.

Il était enragé pour le chauffage.

A plusieurs reprises, en choisissant toujours les journées froides, je disposai dans l'être une petite lampe à portée d'un joli tas de copeaux. Il suffi-

sait de pousser une brindille vers la flamme pour avoir une de ces joyeuses flambées dont mon animal était si friand.

Je l'observai : il vint, selon son habitude, s'asseoir sur la queue devant le foyer. Il y resta quelques minutes grelottant, contemplant mélancoliquement ce lumignon qui chauffait si peu, puis s'en alla se coucher dans un coin.

Au bout de quelques instants, il reprit son premier poste, en accentuant son attitude douloureuse.

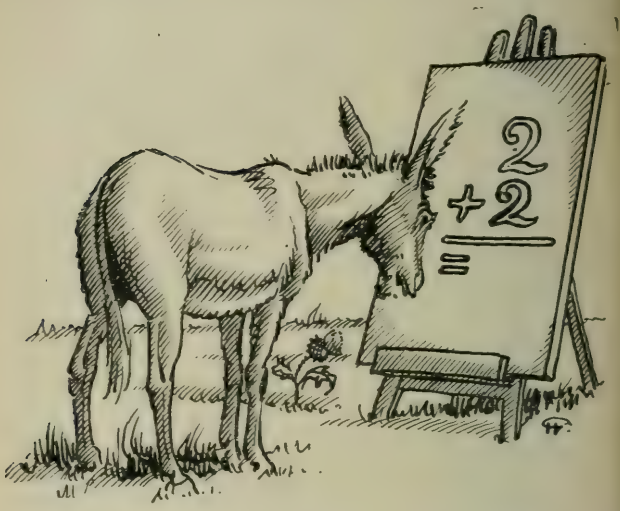
L'idée de pousser des copeaux sur la lampe ne se fit pas jour dans son cerveau, quoique, pour lui en faciliter la conception, lui prenant la patte, je lui eusse démontré plusieurs fois le brillant résultat qu'il pourrait obtenir d'un de ces mouvements. Je ne doute pas, cependant, qu'on ne puisse dresser un chien à allumer mécaniquement le feu, comme on le dresse à toutes sortes d'autres tours de force, *mais il ne saurait pas le faire pour lui.* »

Non, car il est asservi au film cinématographique qui se déroule en lui, et le film des griffons n'a jamais comporté l'allumage du feu.

La réflexion est interdite à l'animal. — Jamais un animal n'aura l'idée, non seulement d'allumer du feu, mais de se fabriquer un outil, ni même de se servir de ceux qu'il nous voit manier chaque jour. Le singe aura beau reproduire près d'un menuisier le mouvement de la scie et du rabot : il ne fera pas œuvre valable.

Depuis l'origine du monde, les animaux n'ont rien ajouté à ce que le Créateur a mis en eux. « Ils vont toujours du même train comme les eaux, les arbres et les fleurs. Ils font toutes choses à propos

et raisonnablement, mais ils ne raisonnent pas plus pour les faire, que la pierre ne raisonne pour s'enfoncer dans l'eau, ou le bois pour surnager, pas plus que la plante ne raisonne pour développer sa racine, sa tige et ses feuilles. » (Bossuet.) — Ceux



qui font les choses les plus savantes, comme le rayon de miel, la toile d'araignée et le cocon du ver à soie, ne sont pas même les plus élevés sur l'échelle de la vie.

A tous, la réflexion est interdite, car une réflexion en attirant une autre, ils s'élèveraient au niveau de l'homme.

Voyez cet homme, au contraire : d'observation en observation, il a remarqué tout ce qui pouvait lui être utile ; de réflexion en réflexion, il a tout com-

ciné pour changer la nature autour de lui. Il s'est fait des outils et des machines ; il a bâti, tracé des routes, dirigé les eaux, amélioré les plantes et les animaux ; il s'est faît roi de la Terre.

Depuis six mille ans d'observation et de réflexion, l'intelligence humaine n'est pas épuisée ; elle cherche et pénètre toujours plus avant dans l'œuvre de l'intelligence divine.

C'est donc pitié d'entendre dire qu'il y a plus de différence entre tel homme et tel homme qu'entre tel homme et telle bête.

Y a-t-il un homme si stupide qui n'invente du moins quelque signe pour se faire entendre ?

Y a-t-il une bête si rusée qui ait jamais rien trouvé ?

De réflexions en réflexions. — L'homme était nu : s'est-il résigné au froid ? non : il a pensé, et la flamme a jaîlli de la pierre pour le chauffer. Il était affamé ; s'est-il résigné à la faim ? non : il a pensé, et l'épi a mûri au soleil pour le nourrir. Il était tenu prisonnier dans l'espace par l'Océan ; s'est-il résigné à l'implacable surveillance du geôlier mugissant, en sentinelle sur le rivage ? non : il a réfléchi, et le navire l'a porté à la rive d'un autre hémisphère. Il était isolé dans le temps ; s'est-il résigné ? non : îl a incliné la tête, et l'écriture a fait de toutes les générations écoulées, une seule génération toujours en conversation avec elle-même d'un bout à l'autre de la durée.

ÉDUCATION DE L'ANIMAL

La lutte des instincts. — On dit : voici le renard ;

il n'a pas été dressé, celui-là ; et, cependant, il trouve, car il n'agit pas toujours de la même façon : il sait varier sa conduite et ses ruses.

— Oui : la **faim** le met en route et le pousserait tout droit sur le poulailler ; mais la **peur** des pièges et des chiens tantôt l'arrête, tantôt lui fait faire un détour, tantôt précipite sa course. Aucune combinaison raisonnée dans cette conduite ; il n'y a qu'une lutte : la lutte de la *peur*, qui pousse à la fuite, contre la *faim*, qui pousse à la marche en avant.

Les principaux changements dans les démarches d'un animal sont produits de même par une lutte des deux principaux instincts : l'instinct de la *nutrition* et l'instinct de la *conservation*.

Education de l'animal. — C'est justement en agissant sur ces deux grands instincts que l'homme réussit à dresser quelques animaux. Par l'appât d'une récompense et par la crainte des coups, il amènera péniblement un chien, un cheval, un éléphant, à faire certains mouvements. Par la répétition, il les habituera à faire ces mouvements, vite et bien. L'on verra le cheval savant danser et le chien savant faire l'exercice. On cite certain chien qui se montrait observateur du principe de l'abstinence : on lui jetait un morceau de viande, et il sautait dessus ; mais, si le maître disait gravement : « *C'est aujourd'hui vendredi* », le chien lâchait la viande et reculait dans l'attitude du respect.

Pourquoi ?

Parce que le maître avait eu soin d'associer, dans le cerveau de l'animal, le mot *vendredi* à une distribution de coups de canne.

Quel que soit l'animal, les actes les plus compliqués en apparence sont toujours des manifestations d'un instinct diversement alléché, diversement effrayé. La lumière intérieure de la Raison que Dieu a mise dans l'homme manquera éternellement à l'animal.

Et c'est pourquoi, dans l'espace sans bornes qui sépare l'homme de tous les êtres, nous n'avons réussi à leur faire faire, à force de patience, que deux ou trois pas illusoires. « Seul, le bon chien familier a reconnu, une fois pour toutes, la supériorité de l'homme et s'est livré à lui ; mais les autres ne nous aiment pas, ne nous connaissent pas, nous remarquent à peine. Ils ignorent notre vie, notre mort, notre départ, notre retour, notre tristesse, notre joie, notre sourire. Depuis des milliers d'années, ils sont à nos côtés, aussi étrangers à nos pensées, à notre affection, à nos mœurs. »

Mon chien. — Mon chien m'accompagne à quelque spectacle public. Certainement, il voit tout ce que je vois ; mais de tout cela, que comprend-il ? Ce qu'il doit comprendre en sa qualité de chien ; il saura me démêler dans la foule et me retrouver si quelque accident l'a séparé de moi ; il s'arrangera de manière à n'être pas estropié par les pieds des spectateurs. Là s'arrêtent ses connaissances et tous les efforts d'instituteurs intelligents ne le porteraient jamais au delà : les idées de morale, de justice, de force publique sont nulles pour lui. Tous les signes de ces idées l'environnent, le touchent, le pressent pour ainsi dire mais inutilement

J. DE MAISTRE.

DIEU CRÉATEUR

Réfléchissons. — Y a-t-il quelque chose de plus beau qu'une machine qui se renouvelle d'elle-même? Or l'animal, borné dans ses forces, s'épuise bientôt par l'effort ; mais les aliments lui rendent chaque jour la force qu'il a perdue.

Il met au dedans de son corps une substance étrangère, qui devient la sienne, par une espèce de métamorphose. D'abord elle est broyée, et se change en une espèce de liqueur ; puis elle se purifie comme si on la passait par un tamis pour en séparer tout ce qui est trop grossier. Ensuite, elle se subtilise et devient du sang. Enfin, elle coule et s'insinue par des rameaux innombrables, pour arroser tous les membres ; elle s'infiltre dans les chairs, elle devient chair elle-même. Et tant d'aliments, si différents de forme et de couleur, ne sont plus qu'une même chair.

L'aliment, qui était un corps inanimé devient l'animal même.

Les parties qui le composaient autrefois se sont exhalées par une insensible et continuelle transpiration.

Ce qui était, il y a quatre ans, un tel cheval, n'est plus que de l'air ou du fumier. Ce qui était alors du foin et de l'avoine, est devenu ce même cheval si fier et si vigoureux. (Fénelon.)

C'est que, pendant que sa substance changeaît insensiblement, la même idée créatrice continuait d'entretenir la vie nerveuse qui recueille les sensations et la vie d'instinct qui exécute les actes propres à l'espèce.

Concluons. — En tout animal, ces actes instinctifs supposent une telle science qu'il faut bien conclure que la sagesse qui pense et qui veille pour la bête n'est que la Sagesse de l'Ouvrier qui l'a créée.

« Le monde, a dit J.-H. Fabre, est régi par une Intelligence infinie. Plus je vais, plus j'observe, et plus je la vois rayonner derrière le mystère des choses. Je saïs qu'on ne manquera pas de m'en railler. Très peu m'en soucie. »

Et le grand naturaliste ajoutait familièrement : « On m'arracherait plutôt la peau que la croyance en Dieu. »

3. UN PRODIGIEUX AGRANDISSEMENT DE LA VIE

LA VIE VÉGÉTATIVE ET SENSIBLE DEVIENT LE SUPPORT DE L'AME HUMAINE

L'ASCENSION DE LA VIE

L'énergie. — Admirons l'Intelligence infinie qui a réglé les progrès de la Vie :

Ainsi donc, la **Vie animale** a la force de se développer, depuis le moment où elle s'éveille dans le germe, jusqu'à ce que l'animal, vieilli, meure. Elle a la force de construire des organes compliqués qui sont des merveilles. Elle a la force de suivre point par point le modèle qu'elle doit reproduire. Elle a la force d'entretenir ce corps qu'elle a construit.

A cette force modelée par la Vie, les savants ont donné le nom d'*énergie*.

Où la **vie animale** prend-elle l'*énergie* qu'il lui faut pour un si long effort ? Elle la prend dans l'énergie rassemblée par la **vie végétative**.

Et où celle-ci prend-elle la sienne ? Elle la prend dans la lumière du Soleil et dans les minéraux du sol.

Admirable progression !

Dans la Matière dorment des forces immobiles : les végétaux vont les chercher par leurs racines. Dans la lumière se trouvent d'autres forces : les feuilles les emmagasinent. Puis, obéissant à des **consignes** infiniment variées, ces végétaux fabriquent des combinaisons variées : la pomme de terre met de l'amidon en réserve dans ses tubercules, la betterave entasse le sucre dans ses racines, le noyer amasse de l'huile dans ses fruits... En bons serviteurs, les végétaux pétrissent la nature sans vie pour en faire le pain de la vie animale.

VARIÉTÉS DES CONSIGNES IMPOSÉES A LA VIE ANIMALE

De l'infusoire à l'homme. — La **vie animale**, à son tour, a reçu des **consignes** infiniment variées pour l'emploi de cette énergie préparée par la **vie végétative.**

Au rang le plus bas sont des animaux composés d'une cellule unique comme les *Infusoires* qui vivent dans l'eau où des plantes ont trempé. Cette cellule porte des cils qui battent l'eau pour attirer les petits débris de plantes dont elle se nourrit.

Puis la Vie va se compliquant par la multiplication et l'arrangement des cellules : de l'*Infusoire*, la Vie s'élève au corps de l'*Invertébré*.

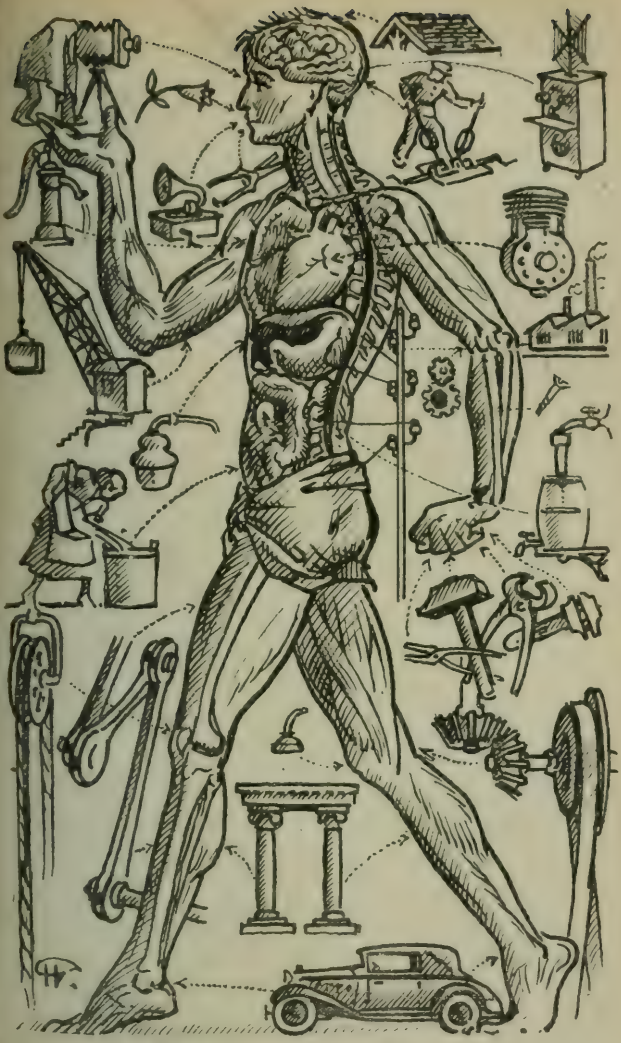
Dans tous les groupes d'invertébrés, les cellules

s'arrangent en une série d'anneaux placés bout à bout. Chez les *vers*, ces anneaux sont tous semblables, si bien qu'un ver est en réalité une colonie d'individus : quand on le coupe en deux, chaque partie continue à vivre. — Chez les *crustacés*, chaque anneau porte des antennes ou des pattes. — Chez les *insectes*, les anneaux du thorax portent des pattes et des ailes.

De l'*Invertébré*, la Vie s'élève au corps du *Vertébré*.

Dans tous les groupes de *vertébrés*, les cellules, au lieu d'anneaux, construisent un squelette, c'est-à-dire un ensemble d'os terminé par des membres. Chez les *poissons*, les membres sont transformés en nageoires et tout le corps prend la forme d'un fuseau allongé, c'est-à-dire la forme qui permet de se mouvoir dans l'eau avec le plus de facilité. — Chez les *batraciens* (*grenouilles* et *crapauds*) se fait le passage de la vie aquatique à la vie aérienne : quand ils sont jeunes, ils respirent dans l'eau avec des branchies ; plus tard, des poumons remplacent les branchies et ils vivent sur terre.

Avec les *Oiseaux*, le corps est adapté au vol : il



Les Merveilles du Corps humain.

se couvre de plumes et les membres antérieurs deviennent des ailes.

Chez les *Mammifères*, le corps acquiert des perfections variées.

Et enfin, au dernier échelon, apparaît cette merveille : le corps humain, où est enfermée la merveille des merveilles, l'**âme**. A *l'instinct* animal qui commande en maître et qui est docilement obéi, succède la **raison** humaine. La raison humaine, c'est-à-dire : d'abord l'**intelligence** qui nous fait découvrir comment les choses arrivent et qui nous fait distinguer le bien du mal.

Ensuite la **liberté** que nous avons de faire une action ou de ne pas la faire : la *liberté*, d'où il suit que nous sommes **responsables** de ce que nous avons voulu.

La vie *végétative* et la vie *sensible* sont devenues, dans l'homme, le support d'une vie plus haute : la **vie raisonnable** ou **vie de l'âme.**

LA VIE VÉGÉTATIVE DE L'AME

La construction du corps. — Comme la Plante et comme l'Animal, l'homme a une *vie végétative*, une vie qui échappe à sa direction.

Une première cellule se divise, se redivise. Elle produit soixante millions d'autres cellules, qui construisent le corps sur le modèle imposé par le Créateur.

« Tout y est ménagé avec un art merveilleux. La délicatesse des parties, quoiqu'elle aille à une finesse

inconcevable, s'accorde avec la force et avec la solidité. Le jeu des ressorts n'est pas moins aisé que ferme. Le sang circule, toutes les parties s'incorporent leur nourriture, sans troubler notre sommeil, sans distraire nos pensées.

« A rechercher de près les parties, on y voit toutes sortes de tissus : rien n'est mieux filé, rien n'est serré plus exactement. Nul ciseau, nul tour, nul pinceau ne peut rendre tant de délicatesse.

« Tout ce que peut faire la séparation et le mélange des liquides, leur précipitation, leur digestion, leur fermentation est pratiqué si habilement dans le corps humain qu'auprès de ces opérations, la chimie la plus fine n'est qu'une ignorance très grossière. » (Bossuet. — *Traité de la connaissance de Dieu.*)

La défense de la vie. — En nous, comme dans l'animal, de merveilleux mécanismes protègent la Vie, à notre insu. Ils témoignent d'une prévoyance étonnante.

La coagulation. — Le sang qui coule dans nos veines est liquide, mais dès qu'il s'est épanché au dehors il cesse d'être liquide ; *il se coagule*, ce qui permet aux hémorragies de s'arrêter.

Chez certains malades qu'on nomme des *hémophiles* le sang ne peut se coaguler : l'ouverture d'une veine détermine la sortie de tout le sang contenu dans le corps et amène la mort. Donc, sans la coagulation, nous serions tous comme des hommes de verre qu'un choc tuerait.

Le mécanisme de la coagulation est très simple : dès que les globules blancs du sang rencontrent un corps étranger, ils *s'irritent* et tirent du sang de nombreux filaments qui s'entassent en formant une

sorte de bouchon : ainsi se trouve arrêté l'écoulement du sang.

Qui donc a prévu la nécessité de la coagulation ?

LA VIE VÉGÉTATIVE DE L'AME (Suite)

La défense de la vie. — *La phagocytose.* — Le mécanisme qui permet au sang de résister aux infections n'est pas moins parfait que le mécanisme de la *coagulation.*

Sans cesse et de toutes parts, nous sommes assiégés par des milliards de parasites : les *microbes.* Qu'ils pénètrent dans le sang et ils auront tôt fait de le décomposer, de le gâter ; mais alors les mêmes globules blancs accourent ; ils franchissent les obstacles, traversent les tissus et se précipitent sur les envahisseurs comme un animal affamé se précipite sur une proie. Ils s'en emparent, les noient dans leur masse et les digèrent. Si quelque microbe est de taille, ils se mettent à deux pour le dévorer.

On l'a dit : « C'est une victoire, à la façon des anthropophages. »

Qui donc a imaginé ce système de défense pour protéger la vie ?

Chose plus étonnante encore : dès qu'ils ont senti la présence des microbes, les globules blancs s'assurent la victoire en fabriquant celui des contrepoisons qui convient dans le moment. Ce contrepoison, répandu dans le *sérum,* partie liquide du sang, va empoisonner les microbes qui allaient empoisonner le sang.

Que fait-on, par exemple, quand on *vaccine* un enfant ?

Par le vaccin, on introduit dans son corps une très petite quantité de microbes de la *variole*.

Va-t-on communiquer cette terrible maladie à l'enfant ?

Non, car aussitôt les globules blancs du sang fabriquent le contrepoison convenable avec une précision déconcertante et une habileté chimique incompréhensible : les microbes sont empoisonnés, puis dévorés.

Et le contrepoison monte la garde dans le sang, si bien que plusieurs années durant, l'enfant vacciné ne peut plus avoir la variole ! les microbes de cette maladie ne peuvent plus vivre chez lui !

Elle est bien juste, la remarque de Claude Bernard : « L'idée d'une *cause qui préside* à l'enchaînement des phénomènes vitaux paraît indéniable lorsque l'on considère l'évolution rigoureusement fixée des phénomènes, si nombreux et si bien concertés, par lesquels un être soutient son existence et parcourt sa carrière.

« En le voyant sortir de l'œuf et acquérir successivement la forme et la constitution de celui qui l'a précédé et de celui qui le suivra ; en le voyant exécuter au même instant un nombre infini d'actes apparents ou cachés qui concourent, comme par un dessein calculé, à sa conservation et à son entretien, on a le sentiment qu'*une cause dirige le concert de ses parties et guide dans leur voie les phénomènes isolés dont il est le théâtre* (1). »

Cette cause a un nom : c'est un ordre du Dieu créateur, une consigne fidèlement exécutée.

(1) *Leçons sur les Phénomènes de la Vie*, tome I.

LA VIE SENSIBLE DE L'AME

La vie végétative de l'âme n'est que le rapport de sa vie sensible. — Pour que la victoire des globules blancs sur les microbes qui nous assiègent de jour et de nuit soit complète, il faut qu'ils aient toute leur force et que le général qui commande en chef à la *vie végétative* ait toute son énergie.

Ce général, c'est le *grand sympathique*, c'est-à-dire le système nerveux qui est disposé de chaque côté de la colonne vertébrale. Ce sont ces nerfs qui surveillent la composition du sang et maintiennent sa température aux environs de 37 degrés. Ce sont eux qui sentent l'arrivée de l'étranger, répandent l'alarme, dirigent les renforts sur les points attaqués, dilatent les vaisseaux, accumulent les globules blancs, ralentissent la circulation du sang pour faciliter la bataille et l'activent pour balayer les cadavres (*Docteur* GRASSET).

Sur ces nerfs, formant le *grand sympathique*, notre volonté n'a aucune prise. Ils savent ce qu'ils ont à faire pour protéger la vie qui nous a été donnée et n'ont pas besoin de notre intervention.

A nous d'utiliser cette vie au mieux.

Et pour cela les cellules nous ont construit un autre système de nerfs, partant de la moelle épinière et du cerveau.

La vie sensible. — Ces nerfs-là sont comme des fils télégraphiques partant d'un bureau central où ils apportent tous les renseignements recueillis et d'où ils emportent tous les ordres utiles.

Quand nous regardons, quand nous écoutons, quand nous goûtons, notre vue, notre ouïe, notre

goût sont frappés par un objet. L'ébranlement ressenti est emporté au cerveau par des nerfs et, dans le cerveau, un mystérieux travail transforme l'ébranlement en couleur, en son, en odeur, en plaisir, en douleur.

Que c'est étrange !

Mais il est encore plus étrange que nous puissions garder le souvenir de ces couleurs, de ces sons, de ces odeurs, de ces plaisirs, de tout ce que nous avons senti.

« Je connais tous les objets qui ont frappé mes sens depuis un grand nombre d'années : j'en ai des images distinctes qui me les représentent, en sorte que je crois les voir, lors même qu'ils ne sont plus. Mon cerveau est comme un cabinet de peinture dont tous les tableaux se remueraient et se rangeraient au gré du maître de la maison. Les peintres n'atteignent jamais qu'à une ressemblance imparfaite : pour les portraits que j'ai dans la tête, ils sont si fidèles que c'est en les consultant que j'aperçois les défauts de ceux des peintres. Ces images plus ressemblantes que les chefs-d'œuvre de l'art se présentent et se retirent comme il me plaît, sans faire aucune confusion : je les appelle, elles viennent ; je les renvoie, elles se renfoncent je ne sais où ; elles s'assemblent et se séparent comme je veux. Je ne sais ni où elles demeurent, ni ce qu'elles sont : cependant, je les trouve toujours prêtes. » (Fénelon.)

Mystère d'autant plus profond que toutes les cellules de mon corps se renouvellent sans cesse, comme le font mes cheveux et mes ongles. Je n'ai plus la même chair, ni le même sang, ni les mêmes os que

dans mon enfance : et cependant je revois ma mère, j'entends la voix de mes petits camarades de ce temps lointain... Où donc sont ces anciennes images?

Elles sont entrées, elles sont conservées dans ce qui ne change pas en nous, dans ce qui maintient la forme de notre corps, dans notre *âme*.

L'AME INTELLIGENTE

L'enfant de la maison. — Pour le guider dans la vie, l'animal a son *instinct* infaillible. Pour se guider dans la vie, l'homme a reçu l'*intelligence.*

Voici des roches, des minéraux, des liquides ; nous ne pouvons nous en passer. Nous en avons besoin pour construire nos maisons, pour fabriquer nos outils et nos armes, nous en avons besoin pour notre nourriture. Mais ils n'obéissent qu'aux lois cachées en eux.

Comment faire ? Comment faire ?

Quand Dieu créa Adam, il le fit à son image : il mit en lui un peu de son Intelligence et lui dit : « *Commande à toute la nature.* » Et Adam se servait des lois de la matière comme un maître use de bons serviteurs. Mais quand Adam eut péché, Dieu lui dit : « Désormais, tu ne tireras de la terre ce qu'il te faut qu'avec beaucoup de travail ; tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. »

Et nous, les fils d'Adam, nous avons perdu avec lui la toute-puissance sur la matière. Nous sommes pour elle des étrangers. Elle nous blesse, elle nous écrase dans les carrières, elle nous brûle dans les mines, elle empoisonne nos corps, elle nous tue par les maladies.

Mais le reflet de l'Intelligence divine n'est pas tout à fait éteint en nous. Quand l'homme a regardé longuement les choses il se met à raisonner et à essayer ; et il découvre un jour une des Lois cachées. Il commande et la matière recommence à

lui obéir, **à obéir à l'enfant de la maison, qui bégaie le langage de son Père.**

La réflexion et la mémoire, outils de notre intelligence. — C'est par la réflexion que l'intelligence humaine découvre les lois de l'Univers.

D'abord, les petits filaments nerveux qui aboutissent à tous les points de notre faible corps, nous mettent en rapport avec ce prodigieux Univers. Ils apportent dans notre cerveau des millions de sensations : lumière des étoiles et du soleil, mouvements, bruits, odeurs, douceur et amertume des choses... Ces renseignements, ils les posent là, dans notre cerveau : à l'intelligence de débrouiller tout cela.

Et elle le débrouille !

D'abord elle garde en mémoire tous les renseignements apportés ; puis elle les fait passer et repasser lentement sous son **attention** ; elle les regarde l'un après l'autre ; et soudain elle voit quelles sont les choses qui sont les **causes** des autres ; elle voit qu'en faisant *ceci*, il se produira *cela :* elle peut commander à la matière.

Il y a deux cents ans, un homme était assis devant l'âtre de sa cuisine où des aliments cuisaient dans un pot bien bouché. L'eau se mit à bouillir ; de la vapeur se forma qui, pour s'échapper, souleva le couvercle à petits coups successifs. Cela s'était déjà produit des millions de fois, sans que personne y eût *réfléchi*. Ce jour-là, l'homme qui observait les mouvements du couvercle, l'illustre Denis Papin, se posa cette question : *Pourquoi cela se passe-t-il ainsi ?* Et il découvrit que la vapeur est une force, qu'elle soulevait le couvercle parce qu'il lui bouchait

le passage, qu'elle devient d'autant plus forte qu'on l'empêche plus longtemps de sortir. Le principe de la machine à vapeur était trouvé : faire bouillir de l'eau, emmagasiner la vapeur, la faire peser sur un piston qui met en mouvement une roue de machine.

Les réflexions s'entassent sur les réflexions. — Quand la réflexion d'un homme a découvert un des secrets du Créateur, d'autres hommes réfléchissent sur cette première découverte et l'agrandissent.

C'est ainsi qu'après les réflexions de Denis Papin, d'autres hommes se sont mis à réfléchir sur la puissance de la vapeur. De découvertes en découvertes, ils ont créé toutes les machines à vapeur d'aujourd'hui, les grandes usines, les trains rapides qui passent en rugissant, les puissants transatlantiques qui fendent l'Océan.

C'est par cet entassement de *réflexions* que se produit le *Progrès matériel* qui a transformé la Terre.

L'INTELLIGENCE HUMAINE REFLET DE L'INTELLIGENCE DIVINE

Par la réflexion. — Par la *réflexion*, l'intelligence humaine devient si pénétrante qu'elle est allée saisir l'action du Créateur jusque dans les cieux étoilés : preuve évidente qu'elle est bien *le reflet de l'Intelligence infinie* qui a tout créé.

Rappelez-vous la valse harmonieuse des planètes

autour du soleil, et leur retour annuel à heure dite, aux mêmes endroits : comment se fait-il que des millions et des millions de soleils entraînant un nombre incalculable de planètes tournent ainsi, dans un ordre suprême, avec une précision merveilleuse, sans jamais se heurter.

Un homme a osé se poser cette question.

Et il l'a résolue.

C'était Newton, l'un des plus grands génies qui aient honoré l'humanité. Il a dit : Chacun de ces astres innombrables obéit à la loi de la *gravitation universelle ;* lancés dans l'espace sans bornes, ils s'attirent « proportionellement à leur masse et en raison inverse du carré de la distance ». Attirés de tous côtés et par suite retenus de tous côtés, ils ne peuvent tomber les uns sur les autres et tournent sans fin.

« Comment avez-vous pu faire une telle découverte ? demandait-on un jour à Newton. Il répondit : « En y *réfléchissant* toujours. » Et ce qu'il avait entrevu de beauté dans la création lui avait inspiré un tel respect de Dieu que, chaque fois qu'il avait à le nommer, il inclinait respectivement la tête et se découvrait.

La loi de Newton est tellement vraie qu'elle a permis à notre grand astronome Le Verrier de découvrir, par le calcul, l'existence d'une planète inconnue en un point du ciel qu'il indiqua.

En effet : au lieu de suivre une marche régulière autour du soleil, comme les autres planètes, la planète Uranus enfle sa courbe, quand elle arrive à un certain point. Elle semble, à ce moment, désireuse

de s'écarter de sa route. Donc, d'après la loi de Newton, il devait y avoir dans le voisinage une autre planète qui attirait fortement Uranus quand elle passait.

Le Verrier calcula qu'étant donnée l'enflure de la courbe décrite par Uranus, la planète inconnue devait être de telle masse, à telle distance. De puissants télescopes fouillèrent les profondeurs du ciel, et à l'endroit indiqué par le calcul, on découvrit la planète annoncée.

L'AME INTELLIGENTE, CONSCIENTE ET LIBRE

La conscience, ou intelligence des lois morales. — En observant les choses autour de lui, l'homme découvre donc les **lois de la nature** : il s'en rend maître et crée le *progrès matériel.*

En regardant en lui-même, en faisant attention à ses sentiments, il découvre d'autres lois qui n'existent pas dans la nature. Ni les pierres, ni les plantes, ni les animaux ne savent ce qui est **juste** et ce qui est **injuste**, ce qui est **bien** et ce qui est **mal.**

Seul, sur la terre, l'homme le sait.

L'idée en est gravée dans son âme, afin de lui servir de phare dans la vie.

Mais **libre à lui de faire le bien ou de faire le mal.**

La Liberté. — Jusqu'ici nous avons rencontré partout des **consignes inflexibles** imposées par le Créateur et une obéissance absolue de la matière, de la plante, de l'animal et du corps humain.

Voici le *Ciel :* le Soleil se lève à l'heure dite, les planètes et les étoiles suivent un chemin invariable. On peut annoncer, à une seconde près, quelle sera leur position demain, dans un an, dans cent ans...

Voici la *Matière :* elle obéit avec une soumission complète aux lois qui ont été mises en elle : tous les corps tombent pour obéir aux lois de la pesanteur ; ils s'étendent avec la chaleur, se resserrent avec le froid ; ils ont en eux des appétits qui les font s'unir à certains et fuir les autres.

Voici les *Végétaux :* ils naissent, se nourrissent, croissent et meurent, guidés par un ressort invisible qu'on nomme les lois de la **vie végétative.**

Voici les *Animaux :* ils naissent, se nourrissent, croissent et meurent selon les lois de la **vie végétative,** ils sentent selon les lois de la **vie sensible,** et agissent avec une soumission parfaite aux lois de la **vie instinctive.**

Mais nous, les hommes, nous ne sommes pas esclaves comme des étoiles, la matière terrestre, les végétaux et les animaux.

Nous sommes bien esclaves par notre corps : nous tournons autour du Soleil à une vitesse folle, sans que nous y puissions rien ; nous sommes plongés au fond d'une mer aérienne comme la perle au fond de l'Océan, sans que nous puissions en échapper. Nous sommes esclaves des lois qui veulent que nos cellules fassent des os, du sang, des nerfs, avec la chair des animaux qui se sont nourris de végétaux, et avec les végétaux qui se sont nourris de minéraux. En nous, le sang court du cœur aux extrémités et revient au cœur, sans que nous puissions rien

modifier à sa direction. Dans ce sang, toutes les cellules puisent de quoi réparer l'usure de notre corps et maçonner les brèches, sans que nous le sachions. Et cela, jusqu'au jour où sans que nous y puissions rien, ces brèches deviendront irréparables, — où, quoi que nous fassions, il nous faudra nous allonger sur un lit et mourir pour que notre corps retourne en poussière.

Oui, nous sommes esclaves des lois de la vie animale, par notre corps. Mais c'est justement cet esclavage de notre corps qui rend notre âme libre.

Voici mon bras : à l'intérieur, les os sont esclaves les uns des autres parce qu'ils sont *articulés* entre eux ; soumis aux lois de la mécanique, ils forment des *leviers.*

Ils sont encore esclaves des muscles qui viennent s'attacher à leur surface pour les faire mouvoir ; les muscles sont esclaves des nerfs qui se glissent en eux.

Et les nerfs sont chez moi comme dans l'animal esclaves de ma volonté.

Mais ma volonté à moi **est libre.**

Je veux que mon bras se lève pour un mouvement longuement délibéré et il se lève de la manière réfléchie que j'ai voulue ; que ma main s'ouvre, se ferme, saisisse, frappe et tout cela est accompli par les nerfs, les muscles, et les os, selon le but que je me suis fixé.

Mon œil est un appareil optique, mon oreille est un appareil acoustique ; ils sont esclaves de lois physiques : c'est justement parce qu'ils sont esclaves des lois physiques qu'ils peuvent me rensei-

gner avec exactitude, me permettre d'agir comme je le décide.

Je sais que l'esclavage de mon corps est nécessaire à la liberté de mon âme. Si je me figure que mes yeux ne voient plus, que mes oreilles n'entendent plus, que tout mon corps cesse de sentir, je serai comme perdu dans une nuit épaisse, mais je serai toujours libre de vouloir telle ou telle action, quoique impuissant à la réaliser.

NOTRE LIBERTÉ MORALE

Notre liberté morale. — A l'âme, intelligente et consciente, de vouloir le bien ou de vouloir le mal ; à elle de s'embellir ou de s'enlaidir.

Une faute a été commise en classe : tu en es l'auteur ignoré. Le maître t'interroge : tu es libre d'avouer ou de mentir.

Si tu avoues, si tu acceptes de bon cœur la punition méritée, tu auras fait ton devoir, tu auras acquis un mérite qui effacera ta faute.

Si tu mens, tu échapperas sans doute à la punition, mais tu auras mal agi, tu auras manqué à ton devoir et tu te seras dégradé.

Tu te seras si bien dégradé que si on découvre ton mensonge, on te méprisera, on te blâmera : « Oh ! celui-là, c'est un menteur, il ne faut jamais le croire. »

Dis-moi : est-ce qu'on méprise, est-ce qu'on blâme un animal qui nous cause un dommage ? Non : si on

donne un coup de bâton à un chat voleur, ce n'est pas pour le rendre meilleur, c'est pour associer, dans son cerveau, l'idée du vol et l'idée des coups afin qu'il ne recommence pas : en effet, à la vue d'un morceau de viande restée à sa portée, se dressera dans son cerveau l'image du bâton et s'éveillera l'image d'une douleur.

S'indigner contre le chat qui vole ou contre la guêpe qui pique, ce serait comme de briser avec colère une branche d'épine ou de piétiner avec fureur les mauvaises herbes d'un champ. **Le corps des animaux est l'outil de l'instinct, il n'est pas l'outil d'une intelligence libre.**

Mais on s'indigne contre le mensonge parce que tu as en toi la connaissance du bien et du mal, que tu es libre de faire l'un ou de faire l'autre, et que tu as préféré le mal.

Notre liberté morale est si grande que l'Ecriture Sainte nous dit : *Dieu veut des choses qui n'arrivent point, parce que l'homme ne veut pas.* »

Qu'est-ce donc que l'homme ? — L'homme est un pauvre petit être sans force, perdu sur un grain de poussière qui tournoie dans les rayons d'une petite Etoile. Une vapeur suffit pour le tuer. Mais Dieu a mis en lui un souffle de son Etre, une intelligence qui l'élève au-dessus de l'univers, une intelligence qui lui permet de connaître Dieu, de l'aimer et de le servir afin de mériter le bonheur dans la Vie à venir.

Quel est son devoir ? — Distinguant le bien du mal, étant libre de faire l'un ou de faire l'autre, son devoir est de fortifier en lui la **volonté droite**.

Rappelle-toi le mot de Turenne : au bruit du canon, son corps s'effrayait, mais la volonté se dressait énergique, et il disait : « *Tu trembles, carcasse ; tu tremblerais bien davantage, si tu savais où je vais te mener.* »

Rappelle-toi ce mécanicien qui, dernièrement, voyant un express accourir au-devant de lui, resta bravement sur sa machine, alors qu'il avait le temps de sauter à terre. Il resta pour renverser la vapeur, amortir le choc, diminuer le nombre des victimes. Lui, il fut broyé. Honneur à cet homme de volonté droite ! Rappelle-toi encore tes frères, les héros de la grande guerre : eux aussi sont morts, tu sais comment et tu sais pourquoi.

Car le devoir est souvent bien dur à remplir. Tu le verras.

Tantôt un jour, tantôt un autre, tu te trouveras aussi faible que quand, petit enfant, tu tendais les bras vers un appui.

Alors rappelle-toi Celui qui a dit : « *Venez à moi, vous qui êtes accablés et je vous soulagerai...* »

Viens à moi, mon enfant, lorsque tu n'es pas bien.
Fais-moi de ton angoisse un secret entretien.

.....

Je suis, dans le combat, sans cesse à tes côtés,
Et je reconnaîtrai ce que ton cœur endure
Par de pleines félicités.
S'il t'arrive de choir par ta fragilité,
Relève-toi plus fort que tu n'avais été ;

Et lorsque ta vigueur se lasse,
Appelle une plus haute grâce
Au secours de ta lâcheté.

P. Corneille. — Traduction de l'*Imitation*.

4. L'ACHÈVEMENT DE LA VIE : LA VIE ÉTERNELLE

LA LOI DU PROGRÈS

Un progrès continu. — Vie *végétative* de la plante, Vie *sensible et instinctive* de l'Animal. Vie *intelligente* et *raisonnable* de l'Homme : le progrès est continu.

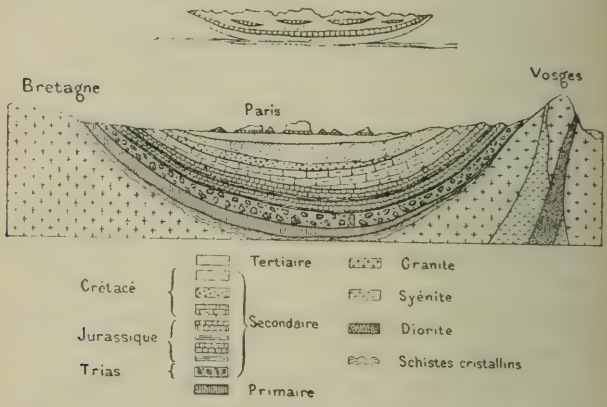
Aujourd'hui la science peut nous montrer les grandes étapes de cette ascension de la Vie.

Au commencement, tout était à l'état gazeux et il n'y avait pas de vie. Un lent refroidissement fit de la Terre vaporisée un Océan bouillant ; des dépôts tombèrent au fond ; peu à peu les premiers terrains émergèrent. Sur ces terrains *primitifs*, il n'y avait pas de vie.

Le refroidissement des eaux augmentant, de nouveaux terrains recouvrirent les terrains primitifs. Et sur ces terrains nouveaux — les *terrains primaires* — la vie apparut : les idées directrices, les *consignes divines*, s'emparèrent de la matière inerte. Elles dirigèrent le mouvement de division des cellules, construisirent les premières plantes. Plantes encore bien simples : fougères et prêles, mais de taille gigantes-

que, puisque nous avons des empreintes fossiles où les fougères ont vingt mètres de haut. Les premiers animaux ne sont pas moins simplifiés ; ils vivent dans les eaux ; ce sont des éponges, des coraux, des étoiles de mer.

Les siècles s'entassent sur les siècles, et voici que les temps primaires touchent à leur fin : dans les



mers apparaissent quelques poissons ; sur les dernières couches émergées rampent des reptiles.

Et les siècles continuent de s'entasser, la Terre de se refroidir ; elle se contracte, elle est bouleversée dans ses continents et ses mers. *Les terrains secondaires* se déposent et la vie commence à pulluler. Devenus monstrueux, les Reptiles ont des formes étranges : les Ichtyosaures, les Iguanodons, les Téléosaures, qui ressemblent à des crocodiles, et les Plésiosaures qui sont de grands lézards ailés, parcourent les eaux. Sur terre, les gigantesques Dinosauriens ouvrent leurs bras en s'appuyant sur leur

énorme train de derrière ; les Ptérodactyles rampent et volent.

Au milieu d'eux, le premier Oiseau, l'Archæoptéryx essaie ses ailes.

Nouveau bouleversement : les terrains *tertiaires* recouvrent les terrains *secondaires*, et alors apparaissent les Mammifères.

Dernier bouleversement : les terrains *quaternaires* ensevelissent le monde tertiaire et alors seulement se rencontrent les ossements des premiers hommes.

« Vraiment, a dit le savant naturaliste Gaudry, l'histoire de la Terre est, dans son ensemble, l'histoir d'un développement progressif. »

Développement progressif de la Matière qui, de gazeuse, devient liquide, solide.

Développement progressif de la Vie végétative qui s'incruste dans la Matière, pour en tirer les infinies combinaisons chimiques nécessaires à la Vie animale.

Développement progressif de la Vie animale, marqué par la complication croissante du cerveau qui va se plissant de plus en plus, des Poissons aux Batraciens et aux Reptiles, des Reptiles aux Oiseaux, des Oiseaux aux Mammifères, jusqu'à ce que le plissement des cellules atteigne son maximum dans l'Homme, où il devient l'instrument d'une Ame libre, intelligente et raisonnable.

Oui, vraiment, **la loi du Progrès a présidé à la** Création (1).

(1) Les terrains se sont déposés en couches horizontales ; les mouvements du sol les ont plissés.

Chaque terrain est formé d'un nombre variable d'étages aussi les terrains *secondaires* sont au nombre de trois :

le *triasique ;*
le *jurassique ;*
le *crétacé.*

Le *triasique* se subdivise en trois autres terrains : les *grès* rouges et blancs ; le *calcaire* à coquilles marines ; les *marnes* rouges et vertes.

Le *jurassique* et le *crétacé* se subdivisent chacun en deux autres terrains. Dans ces terrains, on trouve différentes roches : le *granite* formé de quartz, de feldspath, et de mica ; — la *syénite* où le mica est remplacé par une substance noire — la *diorite* où le quartz manque. Etc., etc.

QUI ?

Dieu. — Qui donc a imposé cette loi du progrès à la création ?

Est-ce le Hasard qui a groupé les atomes de la Matière pour servir à la Vie ? Est-ce le Hasard qui a imposé leur consigne aux particules minérales de la première cellule ? Est-ce le Hasard qui a greffé la Vie sensible et instinctive sur la Vie végétative ? Est-ce le Hasard qui, dans le corps animal de l'homme, a fait fleurir l'intelligence, la conscience et la liberté, ces splendeurs suprêmes de la Création ?

Le Hasard, — s'il existait, — ce serait une cause aveugle qui, sans rien savoir, sans rien choisir, sans rien vouloir, mettrait les choses en ordre, les arrangerait toutes avec intelligence. Pour que ce simple livre que vous lisez fût l'œuvre du hasard, il faudrait que cent mille caractères d'imprimerie se fussent trouvés lancés en l'air, qu'en retombant ces lettres se fussent trouvées arrangées en mots significatifs, les mots groupés en phrases intelligibles et les phrases subordonnées en périodes compréhensibles.

Le croyez-vous possible ?

Et ce grand livre de la nature que la Science épelle avec une admiration croissante, se serait formé ainsi ! Il serait l'œuvre de millions et de millions de hasards heureux !

Le hasard n'existe pas.

Dire qu'une chose arrive par hasard, c'est dire simplement que la science n'en a pas encore trouvé

la cause, c'est avouer la faiblesse de l'intelligence humaine.

Alors qui donc a créé le monde et lui a imposé la loi du Progrès ?

C'est **une Puissance infinie**, douée d'**une Intelligence infinie**, c'est **Dieu**, nous dit la Bible en ce début grandiose où Moïse retrace les grands jours de la Genèse.

A l'époque lointaine des Pharaons d'Egypte, la géologie ou science de la Terre n'existait pas. Personne ne s'était encore avisé de fouiller le sol pour l'étudier. Et cependant Moïse osa retracer l'histoire du Ciel, la naissance des astres, les révolutions du globe terrestre et les transformations des êtres vivants au cours des longues périodes qui précédèrent l'apparition de l'Homme.

LES SIX JOURS DE LA GENÈSE

Au commencement. — Et voici ce que dit Moïse :

« *Au commencement Dieu créa le Ciel et la Terre. Les ténèbres couvraient l'abîme, la matière était informe et vide.* »

C'était la nuit, « *le soir* ».

« *Et l'Esprit de Dieu mouvait les fluides.*

Dieu dit : Que la lumière soit ! Et la lumière fut. Et il y eut un soir et un matin ; et ce fut le premier jour. »

Depuis, des générations de savants ont pâli sur ce texte de la Bible : la lumière avant le Soleil ! Comment Moïse a-t-il pu écrire cela ! A quoi pensait-il donc !

Mais voici que la science d'aujourd'hui soulève un coin du voile :

C'était la nuit, « *le soir* ».

« *Et l'Esprit de Dieu mouvait les fluides* », c'est-à-dire l'Esprit de Dieu mettait en mouvement ce que la Science appelle aujourd'hui les *vibrations de l'éther*. L'*éther* est cette substance inconnue qui remplit l'espace entre les mondes. Elle *vibre*, c'est-à-dire qu'elle est agitée d'une sorte de tremblement qui produit la chaleur et la lumière.

« *Que la lumière soit !* » signifie donc : que les vibrations lumineuses de l'éther commencent ! et, qu'avec elles commence l'œuvre de la Création !

Ces vibrations lumineuses, ce tremblement de l'éther, commencent en effet à façonner les atomes et à répandre, sur les choses naissantes, la clarté du premier *matin* qui a lui sur les mondes.

« *Et Dieu dit : Qu'il y ait une étendue entre les fluides, et Dieu appela cette étendue Ciel.* » Les vibrations de l'éther séparent à cette époque les vastes nébuleuses d'où surgiront plus tard les étoiles du firmament ; c'est l'œuvre du second *jour*, c'est-à-dire de la seconde *époque*.

Puis la Terre paraît : d'abord globe incandescent comme l'est aujourd'hui le soleil, elle se refroidit lentement ; une croûte se forme à sa surface et, ainsi que l'indique la Genèse, « du sein des eaux, les continents (*l'aride*) paraissent ».

« *Et Dieu dit : Que la Terre fasse pousser des végétaux portant semence et des arbres produisant semence selon leur espèce.* »

Et la physiologie moderne ne peut que ratifier

l'affirmation biblique : la vie végétale a précédé la vie animale dont elle est le support.

Mousses, lichens, envahissent la Terre ; d'invraisemblables forêts surgissent des continents encore tièdes : fougères géantes, champignons énormes, prêles gigantesques de trente mètres de hauteur, nénuphars monstrueux : en un mot, toute la flore des temps primaires.

Voilà bien, en effet, l'œuvre du troisième jour.

Puis le voile de l'impénétrable atmosphère se déchire, le soleil paraît. Astre encore en formation à ces époques lointaines, il est né longtemps après les planètes, comme le démontrent les récentes études astronomiques, contrairement à la théorie de Laplace. Ses rayons phosphorescents éclairent le quatrième *jour ;* et pendant les nuits terrestres, à travers les grandes éclaircies, on voit surgir la lumière orangée de la lune et la clarté tremblante des étoiles.

A partir de cette époque, la vie animale *foisonne* dans les eaux.

Dieu crée les grands animaux aquatiques, les reptiles monstrueux et les volatiles du ciel : plésiosaures de vingt mètres de long, ichtyosaures, brontosaures, ptérodactyles ailés, tous animaux étranges, dont la géologie nous retrace les formes.

LES SIX JOURS DE LA GENÈSE (Suite)

Au V^e^ jour. — Cependant la Terre continue de se refroidir, les saisons apparaissent : si bien, qu'au cinquième jour, elle est devenue habitable pour des êtres plus proches des formes qui nous sont fami-

lières ; c'est la période *tertiaire* qui a précédé immédiatement la nôtre. Peu à peu, les types s'accentuent : dans les forêts s'élèvent les chênes, les figuiers, les érables ; dans les prairies de graminées s'ébat le paléothérium au corps de cheval et à la tête de tapir, le xiphodon élancé comme nos gazelles...

Au VI^e^ jour. — L'œuvre va s'achever au sixième *jour :* à toute cette nature il manquait un chef « *pour dominer sur les puissances de la terre et de la mer ; et Dieu dit :* « *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.* »

Afin de bien montrer l'abîme qui nous sépare des animaux, Moïse insiste : « *Et Dieu créa l'homme à son image ; il l'a créé à l'image de Dieu.* »

Comment Moïse a-t-il pu deviner ce qu'il nous enseigne ? Comment a-t-il pu nous donner la suite des œuvres de Dieu ? Comment a-t-il pu savoir que le Soleil n'a été formé qu'au quatrième jour, que la flore a précédé la fanne ; qu'avant de créer les formes animales telles qu'elles nous apparaissent, Dieu avait peuplé les mers de bêtes monstrueuses, qu'il avait façonné les reptiles et les oiseaux avant les mammifères, et cela au cours des millions d'années qui ont précédé l'apparition de l'homme ?

Quand, après avoir étudié toutes les sciences qui relèvent de la géologie, de la physiologie, de l'astronomie, on relit le premier chapitre de la Genèse, on reste dans la stupéfaction de penser qu'un homme, au temps des Pharaons, il y a quatre mille ans, a pu devancer ainsi les conclusions de notre science moderne. Car la science de Moïse constitue bien

une divination incroyable des faits les plus certains révélés par nos découvertes actuelles.

Et Albert de Lapparent, le savant qui a le mieux embrassé toutes les sciences relatives à la Terre, a pu dire : « Si je devais résumer en quarante lignes les acquisitions les plus authentiques de la géologie, je copierais l'histoire de la création du monde, telle que Moïse l'a tracée (1). »

Et si Moïse l'a tracée ainsi, c'est que **l'Esprit de Dieu était en lui et l'inspirait.**

LE SOMBRE PASSAGE

Au bord de la fosse. — Oui, l'histoire du monde est l'histoire d'un *développement progressif* voulu par Dieu.

Et cette expansion grandiose, régie par les invisibles idées qui commandent à la vie végétative et à la vie sensible, — ce prodigieux élan qui dresse au-dessus de la matière, l'Intelligence, la Conscience et la Liberté humaines, — cet élan vers les hauteurs infinies, cesserait brusquement au bord de la fosse où descend le cercueil de l'homme !

Après la mort, il n'y aurait plus rien que l'obscur néant, vide de tout !

La sottise prétentieuse et l'ignorance doctorale peuvent seules l'affirmer.

Pauvres petites négations humaines !

Enracinée dans la matière, puis élevée à la *liberté* et à la *responsabilité*, la Vie est appelée à s'épanouir dans l'Eternité bienheureuse.

(1) D'après un article de l'abbé Moreux.

La mort n'est que le sombre passage qui conduit à la pleine lumière.

La mort. — Qu'est-ce que la vie, dans une plante ? L'action d'une force qui groupe les éléments chimiques en cellules, qui dirige la multiplication de ces cellules, mais qui reste *insensible*.

Qu'est-ce que la vie dans un animal ? L'action d'une force qui groupe les éléments chimiques en cellules, qui dirige la multiplication de ces cellules, mais qui est douée de *sensibilité* et d'*instinct*.

Qu'est-ce que la vie dans l'homme ? L'action d'une force qui groupe les éléments chimiques en cellules, dirige la multiplication de ces cellules, est douée d'une sensibilité qui la met en rapport avec la nature, — est douée d'une *intelligence* qui lui permet de dominer cette nature, — est douée, enfin, de la *liberté* d'agir bien ou mal.

« Ici, comme partout, dit Claude Bernard, tout « dérive de l'idée qui, elle seule, crée et dirige. Les « éléments chimiques sont communs à tous les phé- « nomènes de la nature et *restent confondus comme « les caractères de l'alphabet dans une boîte, où « une force va les chercher pour exprimer les pen- « sées ou les mécanismes les plus divers.* » — *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, p. 147.

Qu'est-ce que la mort ? C'est la séparation de la matière et de l'idée ou force qui l'organisait.

Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris : souviens-toi, homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière...

Un jour, fatalement, tu t'entendras sur un lit dont tu ne te relèveras plus. Ton corps ne sera plus

qu'un cadavre. Pendant quelques jours, il gardera la forme que tu avais ; puis tous les minéraux et tous les liquides domptés, assemblés dans les soixante millions de cellules qui le composaient, et toutes les forces physiques et chimiques contraintes à soutenir l'édifice, tout cela reprendra sa liberté ! De désorganisation en désorganisation, de chute en chute, ton corps souple et fort, si bien modelé, deviendra ce *je ne sais quoi d'affreux qui n'a de nom dans aucune langue*. La puanteur liquide de ce cadavre se résoudra finalement en acide carbonique, en eau, en ammoniaque, que les racines des plantes absorberont.

Car « la nature, dit Bossuet, ne peut nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains et qui doit être éternellement dans le commerce : elle en a besoin pour d'autres formes, elle la redemande pour d'autres ouvrages. »

Et cette force — l'âme — qui animait ton corps ? **Ton âme, elle, est entrée dans la vie supérieure, dans la Vie de l'Intelligence, la Vie éternelle.**

***

Pensons à notre mort. — C'en sera fait de vous bien vite ici-bas : voyez donc en quel état vous êtes. Si aujourd'hui vous n'êtes prêt, comment le serez-vous demain ? Demain est un jour incertain ; et que savez-vous si vous aurez un lendemain ? Si vous avez vu jamais un homme mourir, songez que vous aussi vous passerez par cette voie. Le matin pensez que vous n'atteindrez pas le soir ; le soir, n'osez pas

vous promettre de voir le matin. Plusieurs sont enlevés par une mort soudaine et imprévue : car le Fils de l'homme viendra à l'heure qu'on n'y pense pas. Quand viendra cette dernière heure, vous commencerez à juger tout autrement de votre vie passée, et vous gémirez amèrement d'avoir été si négligent et si lâche... Vous désirerez un seul jour, une seule heure pour purifier votre âme, et je ne sais si vous l'obtiendrez. Faites, faites maintenant tout ce que vous pouvez, car vous ne savez pas quand vous mourrez, ni ce qui suivra pour vous la mort...

Imitation de J.-C.

MEMENTO

C'est le bal. Dans les fleurs ruisselle la lumière.
Ce soir tout est plaisir, jeunesse heureuse et fière, —
Pour l'oreille et pour les yeux...
Qui donc voudrait penser que les hymnes funèbres
Remplaceront pour vous, bientôt dans les ténèbres,
Cet orchestre joyeux ?

Qui donc voudrait troubler les regards de ces reines,
De leurs gais compagnons, dans ces heures sereines,
Troubler ces fronts si beaux...
En évoquant tout haut le lugubre silence,
Et le froid, et le noir, la solitude immense
Et les vers des tombeaux ?

Qui donc oserait dire : Avant un an peut-être,
Peut-être avant un mois, de ce qui fut un être

Tendre, vil et charmant,
Il ne restera plus que des lambeaux livides
De chair qui fourniront à des larves avides
Un festin d'un moment...

Seule la voix du prêtre ose se faire entendre.
Il dira nous marquant chacun d'un peu de cendre :
« *Memento*, souviens-toi !
« Souviens-toi que ton corps, enveloppe grossière,
« Devra fatalement retourner en poussière :
C'est la commune loi.

« Souviens-toi qu'ici-bas, depuis la chute d'Eve,
« Le temps nous est compté, que toute vie est brève ;
Brefs seront donc tes jours.
« Souviens-toi qu'avant tout il faut sauver ton âme
« Et que tu dois choisir : ou l'éternelle flamme,
Ou le bonheur toujours. »

VITA MUTATUR NON TOLLITUR

L'âme dans le corps. — « *Dieu forma l'homme du limon de la terre*, dit la Bible ; *il répandit sur son visage un souffle de vie et l'homme devint vivant et animé.* »

Ce *limon de la terre*, ce sont ces soixante millions de cellules matérielles qui doivent retourner en poussière.

Ce *souffle de vie*, c'est l'**âme**, qui, dans la matière, insinue l'*Intelligence*, la *Conscience* et la *Liberté*.

Par quoi notre âme — c'est-à-dire notre Intelligence, notre Conscience et notre Liberté —, est-elle reliée à la matière de notre corps ?

Par les sens :

par la *vue* qui nous permet de connaître la couleur des objets, leur forme, la distance à laquelle ils se trouvent, leur position et leurs mouvements ;

par l'*ouïe* qui nous permet de distinguer les sons;

par l'*odorat* qui nous permet de distinguer les odeurs ;

par le *goût* qui nous permet de distinguer les saveurs ;

par le *toucher* qui nous permet d'apprécier la température et la résistance.

Les sens ne donnent pas la connaissance. — Ce ne sont pas du tout les sens qui apportent la connaissance dans l'âme. Comme fait la lumière sur la plaque photographique, ils ébranlent simplement les cellules du cerveau de mille façons ; et alors, dans le cerveau ébranlé, *quelque chose* voit, entend, sent. Ce quelque chose, c'est l'**âme**.

A ce qu'elle a vu, entendu, senti, l'âme applique sa réflexion : elle raisonne, elle découvre.

Si une pensée occupe l'âme fortement, les sens sont comme s'ils n'existaient plus : tous les ébranlements qu'ils transmettent au cerveau sont inutilisés, comme s'ils n'arrivaient plus. Cela fait penser à la toile d'araignée qu'une mouche captive ébranlerait sans que l'araignée sentît.

Rappelez-vous ce jour où vous couriez annoncer une bonne nouvelle à vos parents : vous ne pensiez qu'à cela ; des enfants jouaient sur votre passage et vous ne les voyiez pas ; ils parlaient joyeusement et vous n'entendiez pas ce qu'ils disaient ; les giroflées du jardin vous enveloppèrent de leur parfum, sans que vous vous en aperçûtes. Vous ne remarquiez rien parce que votre âme était toute à la bonne nouvelle que vous alliez annoncer.

Les sens sont donc simplement les moyens qui mettent l'âme en contact avec la nature. Ils sont comme supprimés quand l'âme est absorbée ; ils sont supprimés réellement quant le corps meurt.

Mais l'âme n'est pas supprimée par la mort du corps.

L'âme ne meurt pas. — Cette *âme* est tellement différente de la matière qu'on ne peut pas dire qu'elle a une couleur, une forme, une odeur. Elle est tellement une seule et même chose immatérielle que vous vous sentez être toujours le même. Vos cheveux, vos ongles, toutes les cellules qui composent vos organes changent sans un moment d'arrêt. Mais votre âme est la même : c'est toujours celle qui, lorsque vous étiez petit, admirait les belles choses de la nature, aimait les parents et voulait souvent

De la jeunesse à l'âge mûr...

des choses déraisonnables. Elle se souvient de tout cela parce qu'elle n'est pas formée de cellules changeantes, parce qu'elle ne peut pas devenir une autre chose. Elle ne peut que devenir lumineuse ou plus obscure, vouloir plus droitement ou vouloir plus bassement.

Après cette simple séparation de l'âme et du corps qu'on appelle la mort, aucun des atomes du corps ne disparaît : rien dans l'Univers ne s'anéantit. A plus forte raison, **l'âme** qui est infiniment plus parfaite que les atomes, **l'âme** qui les a dominés et organisés, **continue également d'exister.**

L'immortalité. — D'où vient que les hommes sont si indociles sur l'heureuse nouvelle de leur immortalité ? Les impies leur disent qu'ils sont sans espérance, et qu'ils vont être abîmés dans peu de jours à jamais dans le gouffre du néant : ils s'en réjouissent, ils triomphent de leur prochaine extinction, eux qui s'aiment si éperdument : ils sont charmés de cette doctrine pleine d'horreur. Ils ont un goût de désespoir. D'autres leur disent qu'ils ont une ressource de vie éternelle, et ils s'irritent contre cette ressource ; elle les aigrit ; ils craignent d'en être convaincus. Ils tournent toute leur subtilité à chicaner contre ses preuves décisives. Ils aiment mieux périr en se livrant à leur orgueil insensé et à leurs passions brutales, que vivre éternellement en se contraignant pour embrasser la vertu. O homme devenu ennemi de soi, à force de s'aimer sans règle !

FÉNELON.

SEULE DANS LA CRÉATION, L'AME HUMAINE SURVIT A LA MORT

La force végétative cesse d'exister en même temps que la plante. — La force qui anime la cellule végétale y provoque des mouvements de division afin d'augmenter le nombre des cellules. Si elle augmente le nombre de ces cellules, c'est pour en avoir la quantité nécessaire à la formation des racines, de la tige, des feuilles et enfin de la fleur où mûrira la graine qui est le but suprême.

Cette force aveugle n'a pas conscience de ce qu'elle fait, elle ne le sent même pas. Elle n'est qu'une *consigne* à laquelle la matière se soumet. Quand la mort désorganise la matière d'une plante, **elle dissipe toute consigne.** Il n'y a plus rien que des atomes matériels prêts à se soumettre à une autre consigne.

La force animale cesse d'exister en même temps que le corps. — La force qui anime la cellule animale y provoque des mouvements de division afin d'augmenter le nombre des cellules. Si elle augmente le nombre de ces cellules, c'est pour en avoir la quantité nécessaire à la formation du sang, des os, des nerfs, de la peau... Le bon état de ces cellules produit du *bien-être;* leur mauvais état produit de la *douleur.* Bien-être et douleur sont sentis par le cerveau d'où partent les *poussées instinctives* qui guident la vie animale.

Ici encore, il n'y a qu'une force aveugle, inconsciente de ce qu'elle fait. Elle n'est encore qu'une *consigne* imposée à la matiere ; elle n'est qu'un *commandement irrésistible.*

Quand la mort désorganise la matière d'un corps d'animal, la sensibilité, ni l'instinct n'ont plus de raison d'être ; **toute consigne se trouve dissipée.**

Comme la consigne insérée dans une montre. — En résumé, tant que dure la vie, la force insensible du végétal et la force sensible et instinctive de l'animal agissent comme la *consigne* que j'insère dans les rouages de ma montre, à l'aide du remontoir : le ressort se tend, les roues tournent et les aiguilles trottent, marquant l'heure, la minute et la seconde ; cela dure tant que la *consigne* dure.

Une fois la consigne accomplie, tout s'arrête dans la montre, **tout meurt dans le végétal et dans l'animal.**

Et dans le corps humain ? Dans le corps humain, la force qui construit les organes le fait aveuglément. Mais elle ne reste pas indéfiniment aveugle : du fond obscur de la vie, elle s'élève à la **claire intelligence,** à la **libre action.**

SEULE DANS LA CRÉATION, L'AME HUMAINE SURVIT A LA MORT (Suite)

Le Souffle de Dieu. — L'âme, en effet, est d'abord toute liée à la matière par les sens. Voyez ce petit enfant : âgé de quelques jours, il n'est encore que sensibilité corporelle ; il est bien inférieur à ce jeune chien qui reconnaît déjà sa mère et qui roule au-devant sur ses quatre pattes inhabiles ; il est bien inférieur même à ce poussin qui, à peine sorti de sa coquille, sait déjà trouver sa nourriture. L'âme de ce petit enfant semble bien n'être qu'une

consigne inférieure chargée d'organiser un corps d'animal, moins fort que beaucoup d'autres.

Mais, attendez quelques mois, et vous verrez les yeux du petit enfant se fixer curieusement sur les objets et les personnes, vous entendrez sortir de ses lèvres un gazouillis qui s'essaie à exprimer des idées encore confuses.

Quelque chose s'est éveillé en lui qui observe, retient, et raisonne.

Ce n'est pas l'instinct animal : l'instinct est tout de suite parfait, il s'arrête net et ne peut faire nul progrès. Au contraire, la petite lumière qui s'est allumée dans l'âme de l'enfant va grandir en clarté et en hauteur : elle dominera le royaume de la matière, observant les phénomènes, découvrant leur enchaînement, les maîtrisant.

C'est vraiment une chose prodigieuse que cette âme qui apparaît au sommet de la Création !

D'abord, Dieu a créé l'Univers, il a voulu que les atomes s'unissent pour former les gaz, les liquides et les solides, — que dans les cellules matérielles paraisse la vie végétative, — qu'à cette vie végétative s'ajoutent, dans la vie animale, la sensibilité et l'instinct. Et voici que, maintenant, à l'échelon supérieur se trouve une *intelligence* qui dit :

« Mais je devine ces atomes matériels, je comprends comment ils ont dû s'unir, je sais ceux qui entrent dans la composition de telle ou telle cellule, j'en peux suivre la multiplication dans la construction d'un corps végétal ou animal, je peux les modifier de manière à créer des variétés nouvelles... Toute la matière, les cieux étoilés eux-mêmes, sont de mon domaine. J'y reconnais les lois qui les sou-

tiennent, comme si j'avais pris part à leur établissement ! »

Eh bien, puisque l'intelligence *humaine* peut parler ainsi, n'est-ce pas parce qu'elle est de même nature que l'Intelligence *divine* qui a créé la Nature et l'Univers ?

Oui, **l'intelligence humaine sort de Dieu même** : elle est le souffle dont sa bouche rendit l'homme « *vivant et animé* ». Oui, **elle est appelée à une Vie supérieure, à la Vie éternelle.**

Comment, en effet, la destruction du corps matériel qu'elle fait vivre, pourrait-elle l'atteindre ? Est-ce que la destruction de l'Univers pourrait détruire Celui qui le soutient ? La mort la détache seulement de toutes les particules matérielles qui l'alourdissaient, comme la main arrache de terre et nettoie de tous grains, une touffe de fines racines.

Oui, j'espère, Seigneur, en ta magnificence.
Partout à pleines mains prodiguant l'existence,
Tu n'auras pas borné le nombre de mes jours
A ces jours d'ici-bas si troublés et si courts.
Je te vois en tous lieux conserver et produire :
Celui qui peut créer dédaigne de détruire.
Témoin de ta puissance et sûr de ta bonté,
J'attends le jour sans fin de l'immortalité.
La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres,
Ma raison voit le jour à travers ses ténèbres :
C'est le dernier degré qui m'approche de toi,
C'est le voile qui tombe entre ta face et moi.

LAMARTINE.

L'AME HUMAINE ENTRE CIEL ET TERRE

Dieu est esprit. — Pourquoi ce souffle de l'Intelligence divine a-t-il été répandu en notre corps ?

Parce que la Création, dans son prodigieux élan vers les hauteurs de la Vie, ne peut être couronnée que par des êtres qui agissent **librement** : qui *sachent* d'abord, qui *choisissent* ensuite.

Au-dessus de la **plante**, tout entière *esclave* des lois physico-chimiques ; au-dessus de l'**animal**, captif de l'*instinct*, l'**Homme** a été dressé *intelligent* et *libre*.

Intelligent, il comprend et découvre, il distingue le bien du mal.

Libre, il peut agir bien ou agir mal.

N.-S. Jésus-Christ a dit : « *Dieu est esprit et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit.* »

Cela signifie que Dieu est une Intelligence infinie et que les hommes doivent se rendre compte de ses perfections, autant qu'il est en leur pouvoir, et s'attacher à Lui par leur propre intelligence.

La chair lutte contre l'esprit. — L'Apôtre saint Paul ajoute que dans l'homme, le corps, avec sa chair et ses sens, lutte contre l'esprit qu'il emprisonne.

Cela signifie que l'homme est attiré en bas, vers la matière, par les plaisirs de la chair, les plaisirs des sens, et qu'il est attiré en haut par l'intelligence qui s'attache libremen à Dieu.

Alors quel est le devoir de l'homme ?

De résister à l'appel d'en bas, à l'attrait des plai-

sir des sens, — et de fixer son intelligence en Dieu, — d'apprendre à le connaître, à l'aimer, et à le servir.

Suivant l'usage qu'il aura fait de sa liberté, l'homme aura fixé le sort de son âme pour la vie à venir.

Veillez et priez. — La tentation est la vie de l'homme sur la terre : l'une succède à l'autre. D'abord une simple pensée s'offre à l'esprit, puis une vive imagination, ensuite le plaisir et le mouvement déréglé, et le consentement. Ainsi peu à peu, l'ennemi envahit toute l'âme, lorsqu'on ne lui résiste pas dès le commencement. C'est pourquoi il faut veiller, surtout au commencement de la tentation. Et il faut prier pour que Dieu nous aide à la surmonter et nous en fasse tirer avantage.

Imitation.

LE GRAND PÉRIL DE LA VIE HUMAINE : LA RESPONSABILITÉ

La responsabilité. — Dans l'immense Univers, l'homme seul comprend, lui seul est libre d'agir bien ou d'agir mal.

Et voilà bien le grand péril de la vie humaine : celui qui comprend et qui est libre d'agir bien ou mal, celui-là est **responsable** de ce qu'il fait.

Responsable ! mot terrible, car c'est une terrible chose que de mettre sur son âme le poids d'une mauvaise action.

La déformation de l'âme. — Toute action mauvaise déforme l'âme.

Si tu mens, si tu prends ce qui n'est pas à toi, si tu parles mal des autres, si tu t'abandonnes au vice, c'est comme si tu détruisais l'un après l'autre les traits de ton visage, comme si tu tordais les membres de ton corps : ton âme devient hideuse.

Cela se voit quelquefois sur la figure ; ne dit-on pas de celui-ci : *il a des yeux faux ;* de celui-là : *il a une bouche mauvaise ;* de cet autre : *il a une mine impudente...* **Que serait-ce si nous pouvions voir à nu leur âme, l'âme de celui qui est plongé dans le mal !** C'est quelque chose de monstrueusement difforme.

La désertion à l'ennemi. — Oui, terrible est la responsabilité de celui qui déforme son âme. Non seulement il s'est rendu monstrueux, mais encore, dans le grand combat qui se livre sur la terre pour la vie à venir, il a trahi, il est passé du côté de l'ennemi.

Car, tous, jusqu'aux plus pauvres et aux plus

humbles, nous devons aider nos voisins de notre bon exemple. Jusque dans l'atelier le plus modeste, le dernier des ouvriers peut donner l'exemple d'aimer Dieu et de bien faire ; et ainsi il encouragera de plus faibles que lui à l'imiter.

Mais celui qui donne le *mauvais exemple* fait entrer le mal chez les autres : **il les gâte, comme le fruit pourri gâte les fruits qui le touchent.**

Nos actions ne meurent pas. — Et le mal qu'il a fait entrer chez les autres, ceux-ci le feront entrer dans d'autres âmes. Chacune de nos actions ressemble ainsi au cercle que produit la pierre qui tombe dans l'eau : il s'étend de plus en plus. De même notre action touche des gens de plus en plus nombreux.

Longtemps après ta mort, longtemps après que ton corps sera en poussière, tes bonnes actions et tes mauvaises actions aussi, hélas ! continueront de vivre et de réclamer pour ou contre toi, de réclamer récompense ou punition...

« **Malheur à l'homme par qui le scandale arrive.** »

.....

Si faible que l'on soit, d'un exemple parfait,
A tous on doit déjà procurer le bienfait.
Un mot, un geste, un rien, peuvent atteindre une âme:
Etincelle en suspens d'où jaillira la flamme,
Graine jetée au sein d'un champ toujours fécond
Qui rend tout au centuple. Oh ! que jamais ton front
Ne porte, mon enfant, le stigmate suprême !
Dans tes jeux, dans tes ris, dans ton silence même,
Songe au petit ami qui t'écoute et te voit,
Modelant sur ton cœur son cœur naïf et droit.
Six mois vont se passer, deux ans...dix ans peut-être...
Et le germe qu'en lui ton exemple a fait naître,

Sous un souffle inconnu soudain s'éveillera,
Et, ce qu'il t'a vu faire, alors il le fera.
Actes bons ou mauvais deviendront multitude ;
Ou du bien, ou du mal, il prendra l'habitude...
Et selon, mon enfant, qu'un jour, sans rien prévoir,
Tu te seras ou non soumis à ton devoir,
Il pourra dans la vie être un héros sublime.
Ou, d'erreur en erreur, descendre jusqu'au crime,
Celui par qui l'enfant est au vice entraîné,
Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût jamais né.

Tu es responsable. — « Songeons à cette épouvantable communication de crimes qui existe entre les hommes : *complicité*, *conseil*, *exemple*, *approbation*, mots terribles qu'il faudrait méditer sans cesse. Quel homme sensé pourra songer sans frémir à l'action désordonnée qu'il a exercée sur ses semblables, et aux suites possibles de cette funeste influence ? Rarement l'homme se rend coupable seul ; rarement un crime n'en produit pas un autre. Où sont les bornes de la responsabilité ? De là ce trait lumineux qui étincelle entre mille autres dans le livre des psaumes : *Quel homme peut connaître toute l'étendue de ses prévarications ? O Dieu, purifiez-moi de celles que j'ignore et pardonnez-moi celles d'autrui* (XVIII, 14).

J. DE MAISTRE. — *Soirées.*

LA BÉATITUDE SURNATURELLE

La Vie éternelle dans la lumière. — Aujourd'hui le brouillard est épais et froid, les choses sont indistinctes autour de nous : tout respire la tristesse.

Si, depuis ta naissance, ce rideau de brumes ne s'était jamais écarté, tu hésiterais à croire qu'il y a, derrière l'épaisse buée, le radieux Soleil qui fait le ciel bleu et la printanière douceur de vivre !

Ta vie sur terre, c'est la vie dans le brouillard. La mort le dissipera pour laisser apparaître la vie lumineuse dans la joie universelle.

Que sera cette Vie de l'eau-delà ? — La plante engourdie dans la vie végétative peut-elle comprendre ce qu'est la sensibilité de l'animal ? L'animal, captif de l'instinct, peut-il comprendre ce que sont l'intelligence et la liberté humaines ? Non.

Pas davantage, notre intelligence affaiblie et corrompue ne peut se figurer l'immensité du bonheur qui l'attend dans le sein de Dieu, après que la mort du corps l'aura libérée de sa faiblesse et de sa corruption. « Lorsque nous serons dans l'état parfait, dit l'Apôtre saint Paul, tout ce qui est imparfait sera aboli. Quand j'étais enfant, je parlais en enfant, je jugeais en enfant, je raisonnais en enfant : mais lorsque je suis devenu homme, je me suis défait de tout ce qui tenait de l'enfant. Nous ne voyons maintenant que comme en un miroir et en des énigmes ; mais alors nous verrons Dieu face à face. Je ne connais maintenant Dieu qu'imparfaitement ; mais alors **je le connaîtrai comme je suis moi-même connu de Lui.** »

Raisonnement de ceux qui se reposent dans l'ignorance religieuse. — « Je ne sais d'où je viens, je ne « sais où je vais ; je sais seulement qu'en sortant « de ce monde, je tombe pour jamais, ou dans le « néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans « savoir à laquelle de ces deux conditions je dois « être éternellement en partage. Et de tout cela, je « conclus que je dois donc passer tous les jours de « ma vie sans songer à ce qui doit m'arriver, et que « je n'ai qu'à suivre mes inclinations, sans réflexion « et sans inquiétude, en faisant tout ce qu'il faut « pour tomber dans le malheur éternel, au cas que « ce qu'on en dit soit véritable. Peut-être que je « pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes « doutes ; mais je n'en veux pas prendre la peine, « ni faire un pas pour le chercher. »

« Ce même homme qui passe les jours et les nuits « dans la rage et le désespoir pour la perte d'une « charge ou pour quelque offense imaginaire à son « honneur, est celui-là même qui sait qu'il va tout « perdre par la mort, et qui demeure néanmoins « sans inquiétude, sans trouble et sans émotion. « Cette étrange insensibilité pour les choses les plus « terribles, dans un cœur sensible aux plus légères, « est une chose monstrueuse. »

PASCAL. — *Pensées.*

LA RÉSURRECTION DU CORPS

Notre corps nous sera rendu. — A cette âme éperdue de joie dans le sein de la Toute-Puissance infiniment intelligente et infiniment aimante, le corps qu'elle animait sur terre sera rendu.

Quelqu'un objectait un jour : « Quand je serai mort, toutes les molécules de mon corps retourneront à la terre ; elles ne tarderont guère à la quitter pour former d'autres composés inanimés ou vivants. Comment alors, les molécules qui auront formé, non pas seulement mon propre corps, mais un grand nombre d'autres, pourront-elles se retrouver en chacun ? Cela est impossible. »

Combien d'impossibilités de ce genre une science plus grande a fait évanouir, comme s'évanouit une bulle de savon !

Les plus récentes découvertes ont prouvé que si notre corps reste le même, ce n'est pas du tout parce que les mêmes parties de carbonate, de phosphate, d'azote, d'oxygène, de fer, de soufre, restent dans nos os, dans notre sang, dans notre chair.

Mes cheveux, mes ongles, ont la même forme qu'il y a dix ans : pas un des atomes qui s'y trouvaient alors, ne s'y retrouve plus. Et le même travail de renouvellement s'est opéré dans mes os, dans mon sang, dans ma chair ; pas un des atomes qui composaient jadis mon corps, n'y est resté. La matière qui y est entrée en est sortie, semblable à un fleuve qui traverse une campagne, toujours pareil à lui-même et jamais le même.

Devant toutes ces objections d'apparence scientifique, n'oublions jamais que notre intelligence est bien bornée, — que nous sommes un peu comme la plante qui nierait l'existence de la sensibilité, comme l'animal qui nierait l'existence de l'intelligence humaine. **Ne nions pas la toute-puissante Intelligence de Dieu ;** ne méritons pas que le Créateur ne confonde un

jour notre présomption avec les paroles de l'Ecriture :

« *Où étais-tu quand je jetais les fondements de la Terre ? Où étais-tu lorsque les astres du matin me louaient tous ensemble et que j'ai dit à la mer : Tu viendras jusque-là et tu ne pousseras pas plus loin ?* »

Les Sciences. — « Les sciences ont deux extrémités qui se touchent : la première est la pure ignorance naturelle où se trouvent tous les hommes en naissant ; l'autre extrémité est celle où arrivent les grandes âmes, qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, et se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étaient partis. Mais c'est une ignorance savante qui se connaît. Ceux d'entre-deux, qui sont sortis de l'ignorance naturelle, et n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science et font les entendus : ceux-là troublent le monde et jugent plus mal de tout que les autres. »

PASCAL. — *Pensées.*

LE CORPS SPIRITUEL

La matière n'est pas tout. — L'opération mystérieuse qui renouvelle incessamment les molécules de notre corps sans qu'il cesse d'être le même, nous enseigne que la matière n'est pas tout. La matière reçoit passagèrement la forme humaine. Cette forme humaine est indépendante de la matière.

Aujourd'hui notre corps matériel est celui d'Adam, formé du limon de la terre. Après le dernier jour, notre corps deviendra semblable à celui du Christ vainqueur de la mort et libéré du poids de la chair : **un corps spirituel.**

Spirituel : c'est-à-dire que, sans cesser d'être sensible et de pouvoir être touché, il sera libéré de tous ses besoins.

Spirituel : cest-à-dire que, sans cesser d'être sensible, il sera libéré de toute maladie et de toute douleur.

Spirituel : c'est-à-dire que docilement soumis à l'âme, il ne s'opposera plus à ses volontés : de même que Notre-Seigneur, après sa Résurrection, pénétra dans le Cénacle de ses disciples, « les portes fermées », il pourra franchir tout obstacle, toute distance, avec la rapidité de l'éclair.

Spirituel : c'est-à-dire, enfin, qu'il laissera, — comme Jésus sur le mont Thabor, — transparaître la rayonnante lumière dont l'âme sera inondée dans le sein de Dieu.

A quel point l'esprit de Dieu peut faire rayonner la chair, nous en pouvons prendre une faible idée devant le chef-d'œuvre de Cabuchet : l'admirable statue du curé d'Ars. « Ces traits sans beauté

quand on les analyse, atteignent à la pureté idéale sous la lumière intérieure qui les illumine ; ce corps décharné s'enlève par un mouvement d'une harmonie suprême et semble prêt à prendre son vol, sous le souffle de l'esprit. » Vraiment, on entrevoit ici ce que seront un jour **les corps glorieux**, légers et brillants contours d'un puissant foyer d'amour.

L'EXPIATION

Outre-tombe. — La vie humaine est donc une course vers la mort, une course où il n'est permis à personne de se reposer ou de marcher plus lentement. Chaque instant rapproche de nous ce dernier jour où finira la vie du corps et où commencera la vie de l'âme en Dieu.

Crois-tu que cette vie au sein de l'intelligence et de l'Amour infinis sera donnée à celui qui n'aura vécu que pour amasser des richesses, qui n'aura pas aimé son prochain, qui ne se sera pas soumis aux commandements de Dieu et de son Eglise ?

Notre-Seigneur a dit : « *Le royaume des cieux est semblable à un roi qui, voulant faire les noces de son fils, envoya ses serviteurs appeler tous ceux qu'ils trouvaient. La salle des noces fut remplie de personnes qui se mirent à table.*

Le roi entra ensuite pour voir ceux qui étaient à table ; et y ayant aperçu un homme qui n'était point revêtu de la robe nuptiale, il lui dit : Mon ami, comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale ? Et cet homme demeura muet.

Alors le roi dit à ses gens : Liez-lui les mains et les pieds : et jetez-le dans les ténèbres extérieures :

c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

Donc, chacun de nous fait lui-même sa destinée d'outre-tombe.

Dans la Lumière. — S'il s'est vêtu de blanc pendant la vie, c'est-à-dire si son âme, après la mort, apparaît dans la Lumière, pure de toute faute grave, déjà lumineuse par son amour de Dieu, elle se trouvera chez elle dans la maison paternelle où s'offrent pleinement la joie et l'amour divins :

« *Venez, vous qui avez été bénis par mon Père ; possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde.* »

Au lieu des tourments. — Mais si notre âme s'est obscurcie dans l'affection au mal, la seule approche de la Lumière la blessera atrocement. Voyant pleinement l'horreur de ce mal dont elle est possédée, elle tombera aux *lieux inférieurs*, dans la région infernale, sous la malédiction du Christ :

« *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges.* »

Dans cet Enfer, où Dieu manque, l'âme sent croître son besoin de la Lumière et croître son désespoir de l'avoir perdue à jamais.

Un jour, au cours de son oraison, raconte sainte Thérèse, elle se vit introduite au lieu des tourments. Elle y subit d'abord des tortures physiques dont ses souffrances antérieures n'avaient pu lui donner aucune idée, et elle ajoute : « *Mais ces tortures du corps ne sont rien à leur tour auprès de l'agonie de l'âme : c'est une étreinte, une angoisse, un brisement de cœur si douloureux, c'est en même temps*

une si désespérée et si amère tristesse que j'essaierais en vain de les dépeindre. »

Tristesse désespérée, en effet, car il n'est plus de retour en arrière.

Dans ce lieu d'expiation, aux appels du damné une voix inflexible répondra : « **Trop tard !** Le temps t'avait été donné pour acheter le ciel ; tu l'as passé dans l'oubli de Dieu. Le temps est fini ; l'éternité commence. »

Que des millions et des millions d'années s'écoulent, la douleur commencera toujours. « **Là où l'arbre est tombé, à l'orient ou à l'occident, il demeurera éternellement** », dit l'Ecriture.

La joie solide. — « Il y en a qui embrassent si avidement cette vie périssable qu'ayant à peine le nécessaire en travaillant, ils n'éprouveraient aucun souci du royaume de Dieu s'ils pouvaient toujours vivre ici-bas. Cœurs insensés si profondément enfoncés dans les choses de la terre qu'ils ne goûtent rien que ce qui est charnel ! Les malheureux ils sentiront douloureusement à la fin combien était vil, combien n'était rien ce qu'ils ont aimé !

Chose étrange qu'un homme en cette vie puisse se reposer pleinement dans la joie. A cause de la légèreté de notre cœur et de l'oubli de nos défauts, nous ne sentons pas les maux de notre âme, et souvent nous rions quand nous devrions bien plutôt pleurer. Il n'y a de vraie liberté et de joie solide que dans la crainte de Dieu et la bonne conscience. »

Imitation.

LE DIVIN REPENTIR

L'homme selon le cœur de Dieu. — Avant que *l'arbre ne tombe*, c'est-à-dire tant que dure la vie corporelle, la porte du salut reste ouverte à tous.

Qui donc l'Ecriture appelle-t-elle « *l'homme selon le cœur de Dieu* » ? C'est le roi David. Or, David est souvent tombé, et jusque dans le crime. Seulement, le repentir, le divin repentir, l'a toujours redressé ; toujours il s'est relevé pour lutter contre lui-même ; avec des larmes et un cœur saignant, il a marché, en trébuchant, mais avec une indomptable volonté.

Toute vie d'homme est de même une succession de chutes : qu'elle soit de même une lutte loyale et un fervent appel au secours de Dieu.

Jusqu'au dernier soupir. — Jusqu'au dernier soupir, dans l'agonie du corps se débattant contre la mort toute proche, la porte de la Lumière reste grande ouverte au repentir.

Quand Jésus eut été conduit sur le Golgotha, il y fut crucifié entre deux voleurs. Et ceux qui étaient là blasphémaient en lui disant : « *Il a sauvé les autres; qu'il se sauve maintenant lui-même.* »

L'un des deux voleurs qui étaient crucifiés, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, se joignit aux blasphémateurs ; mais l'autre le reprit : « *Nous souffrons la peine que nos crimes ont méritée, mais celui-ci n'a fait aucun mal.* » Et il dit à Jésus : « *Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez arrivé dans votre royaume.* » Le regard de Jésus se posa sur ce mourant qui désirait Dieu et acceptait la souffrance en réparation de ses fautes ; et il lui répondit :

« *En vérité, tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis.* »

Désespérer, c'est commettre le péché suprême, celuî par lequel Judas surpassa son crime d'avoir vendu le divin Maître.

LE CRUCIFIX

Quand des chants, des sanglots, la confuse harmo-
N'éveille déjà plus notre esprit endormi, [nie
Aux lèvres du mourant, collé dans l'agonie
Comme un dernier ami,
Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin consolateur dont nous baisons l'image,
Réponds, que lui dis-tu ?

Tu sais, tu sais mourir ! Et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines,
Du soir jusqu'au matin !

De la croix, où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil,
Tu laissas, comme nous, tes amis sur la terre
Et ton corps au cercueil.

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir !
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir !

Ah ! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré !

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure;
Et gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
Passe ainsi tour à tour,

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,
Une voix dans le ciel, les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
De l'éternelle croix !

LAMARTINE.

III

UN AMOUR INFINI

— Jésus Homme-Dieu et Jésus-Hostie —

« Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que tout homme qui croit en Lui ne périsse point, mais qu'il ait la Vie éternelle. »

« Si vous ne mangez ma chair et ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous »

1. LE PAIN DE VIE

L'HOSTIE

La Résurrection et la Vie. — Je sais que l'Esprit du Père qui est aux Cieux anime toutes choses. Je sais que le progrès dans la Création est grandiose :

— que des **Lois** groupent les atomes de la matière;

— que la **Vie végétative** s'incruste dans cette matière ;

— que la **Sensibilité animale** s'insère dans la vie végétative ;

— que la **Pensée humaine** éclôt dans la vie animale ;

— et qu'enfin la **Divinité** s'est incarnée dans l'homme avec Jésus, l'Homme-Dieu.

Mais dans cette élévation grandiose, tout est mystère. Nul homme sur terre ne saura jamais ce que sont en réalité ces *Consignes invisibles* qui soutiennent l'Univers, et dont son intelligence constate seulement la présence et les effets. Nul homme ne pourra jamais dire ce que sont en réalité les lois de la matière, ce qu'est la Vie dans la plante, ce qu'est la sensibilité dans l'animal, ce qu'est ma propre pensée et par-dessus tout, ce qu'est la divinité à laquelle Jésus appellera ceux qui seront nourris de Lui.

Il a dit : « *Je suis la Résurrection et la Vie* » ; et c'est pour nourrir en nous cette vie divine que, par Amour infini, il a caché son corps, son sang, son âme et sa divinité sous les apparences de l'**Hostie.** La parole de Dieu fortifie notre âme, la prière la rafraîchit. Cependant nous avons besoin de quelque chose de plus. Croire au Christ et lire les Saintes Ecritures, ce n'est point assez : de même que notre corps languit et s'étiole s'il est privé du pain qui entretient en lui la vie, de même notre âme a besoin d'une nourriture plus substantielle, du pain divin : Jésus nous le prépare.

« *Je suis le Pain vivant qui suis descendu du Ciel. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour, car ma chair est véritablement une nourriture et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et je demeure en lui.* »

Avec Job, je redis : « Je sais que mon Rédempteur

est vivant, et qu'à la fin des temps, il me fera sortir de la poussière ; et après que ma peau que voici aura été détruite, je verrai Dieu de ma chair, mes yeux le verront, et non un autre que moi. »

Cependant vous avez dit, ô Maître : « *Gardez-vous des faux prophètes. Vous les connaîtrez à leurs fruits : Peut-on cueillir des raisins sur des épines ? Ainsi tout arbre qui est bon produit de bons fruits, et tout arbre qui est mauvais produit de mauvais fruits.* »

Souffrez, ô Jésus, que nous demandions à l'histoire ce qu'était la société des hommes avant vous ;

si vous leur avez vraiment apporté la lumière ;

et quels fruits la divine Hostie a produits dans leurs âmes.

2. SOUS LA LOI DU PLUS FORT

« Un peuple ne se soumet aux règles de la justice que quand il ne peut pas faire autrement. » — Paroles des Athéniens.
THUCYDIDE.

C'EST AUX FAIBLES A OBÉIR

Chez les descendants de Japhet. — Après le déluge, les descendants de Sem, de Cham et de Japhet formèrent tous les peuples de la Terre.

Noé avait demandé à Dieu de multiplier les descendants de Japhet et Dieu l'avait exaucé. Ils eurent en partage une intelligence lumineuse. Entre tous brillèrent les Grecs et les Romains.

Les Grecs. — Un petit pays aux mille découpures où entrent les flots bleus de la Méditerranée : c'est la Grèce. Ses habitants aimaient le beau. Il y avait dans la ville d'Athènes des temples magnifiques et des statues comme on n'en voit plus. Des hommes de génie y ont écrit toutes sortes de livres qui font encore notre admiration. Ces Grecs ont été les instituteurs du monde.

Les Romains. — Dans leur voisinage, en Italie, grandissait la ville de Rome.

Les Romains furent d'une habileté extraordinaire, En toute circonstance, ils surent ce qu'il fallait faire pour réussir. Ils finirent pas conquérir tous les peuples et Rome devint la maîtresse du monde.

Jamais il n'y a eu de peuple plus intelligent que les Grecs ; jamais il n'y a eu de peuple plus sensé que les Romains : ni l'un, ni l'autre, cependant, n'ont su organiser une société juste et fraternelle.

Pourquoi ?

Parce qu'ils ignoraient le vrai Dieu. Père de tous les hommes.

Tyrannie dans la famille. — La plus ancienne chose qu'on aperçoive dans les lointains de l'histoire, c'est la famille et son respect pour ses morts. On les ensevelissait sous la pierre du foyer ; la flamme de l'âtre rappelait leurs âmes disparues.

Mais, après avoir honoré les ancêtres, la famille en vint à les adorer ; elle crut qu'ils devenaient des dieux, qu'ils pouvaient faire du bien et du mal ; elle leur adressa des prières.

Dans toute maison, à Athènes et à Rome, il y avait un autel des ancêtres ; la flamme des morts y brûlait nuit et jour ; on la nourrissait de branches choisies et, au matin, le père, entouré de sa femme et de ses enfants, priait ceux qui étaient entrés dans l'au-delà.

La famille avait été instituée par Dieu dans la justice ; seulement, qui s'éloigne de Dieu court à sa perte : la famille tomba en esclavage.

La femme et les enfants ne comptaient guère, en effet, auprès du père qui, seul, pouvait prononcer la prière aux ancêtres, et qui, bientôt, allait en mourant devenir dieu lui-même.

Voilà pourquoi la loi lui reconnaissait un pouvoir sans limites.

La femme ! rien de plus triste que son sort ! Dieu avait dit à Eve en punition de sa faute : « *Tu seras sous la puissance de l'homme* » ; il n'avait pas dit : « *Tu seras esclave.* » Cependant, chez les peuples de l'Inde, en Grèce et à Rome, la loi disait : « *Une femme ne doit jamais être libre : si son mari meurt, qu'elle obéisse à ses fils ; si elle n'a pas de fils, qu'elle obéisse aux parents de son mari.* »

Et le mari, juge suprême au foyer domestique, pouvait la condamner à mort, la tuer, sans avoir à rendre compte de son acte.

Les enfants aussi étaient esclaves.

Devenus hommes, devenus vieux, ils n'avaient pas le droit de quitter la maison du père tant qu'il vivait. Même mariés, même pères de famille, ils pouvaient encore être condamnés à mort ou vendus par lui.

TYRANNIE DANS LA SOCIÉTÉ ET HOSTILITÉ ENTRE LES PEUPLES

L'autel de la Cité. — De même que la tyrannie s'était établie dans la Famille parce que le père ne commandait pas au nom du Dieu de justice et de bonté, de même elle s'établit dans la Société.

Chez les Anciens, une Société, un Etat, c'était un certain nombre de familles réunies en une plus grande famille qu'on appelait une **Cité**.

Cette plus grande famille s'assemblait à certains jours autour de l'autel, où une flamme perpétuelle représentait l'âme de l'ancêtre commun. Cet autel

de la Cité était donc le lien qui unissait le peuple, c'était l'affirmation de la parenté des *Citoyens*, c'était toute la Cité.

Mais, de même que le père, — prêtre de l'autel domestique, — devint le tyran de la famille, les Chefs, — prêtres de l'autel de la Cité, — devinrent les tyrans du peuple. Au nom de la Cité, c'est-à-dire de l'intérêt public, ces chefs croyaient avoir le droit de prendre à un innocent sa fortune, sa liberté, sa vie. On ne se préoccupait jamais de ce qui est juste, ni de ce qui est injuste, mais uniquement de ce qui est utile. Et un historien a pu dire avec vérité que « jamais les peuples antiques n'ont connu que la tyrannie: soit la tyrannie d'une Assemblée populaire, comme dans la République athénienne, soit la tyrannie d'un Roi ou d'un Sénat aristocratique comme à Rome. »

L'hostilité entre les Cités. — Sur le mauvais arbre, les mauvais fruits se succèdent. Voici un homme qui n'appartient à aucune des familles de la Cité : quels droits aura-t-il ? Aucun.

Ne pouvant pas prendre rang autour de l'autel de l'ancêtre, il est l'*hostis*, mot terrible qui signifie à la fois l'*étranger* et l'*ennemi*.

En temps de paix, on n'avait pas même l'idée d'être juste envers cet étranger ; c'était bien pis en temps de guerre.

Un jour, les Athéniens voulurent que les habitants de l'île de Mélos se soumissent à eux. Ceux-ci répondirent qu'ils étaient libres depuis sept cents ans, que ce qu'on leur demandait n'était pas juste.

Alors les Athéniens osèrent dire :

« *Un peuple ne se soumet aux règles de la justice*

que quand il ne peut pas faire autrement ; mais c'est aux forts à commander et aux faibles à obéir. Cette Loi du plus fort était établie avant nous ; nous en profitons, sachant bien que vous feriez de même, si vous aviez notre puissance. »

Puis, ils attaquèrent la ville, la prirent, tuèrent tous les hommes et emmenèrent les femmes et les enfants en esclavage.

Les vaincus n'avaient rien à espérer.

« On ne faisait pas seulement la guerre aux soldats : on la faisait à la population tout entière, hommes, femmes, enfants. On ne la faisait pas seulement aux êtres humains : on la faisait aux champs et aux moissons. On brûlait les maisons, on abattait les arbres. Une guerre pouvait faire disparaître d'un seul coup le nom et la race de tout un peuple et transformer une contrée fertile en un désert. » (Fustel de Coulanges. — *La Cité antique.*)

Les Romains n'ont pas agi autrement que le Grecs.

Autour de Rome, il y avait vingt-trois villes appartenant aux Volsques ; ils les prirent et les détruisirent au ras du sol. Ce territoire dévasté devint un lieu marécageux : ces *Marais Pontins* qui, aujourd'hui, rendent Rome si malsaine à certaines époques de l'année.

Puis, ce fut le tour des peuples du Latium : leurs cinquante-trois villes furent rasées. Le Samnium fut ravagé de même. Une solitude immense grandissait autour de Rome défiante.

Ainsi s'élevait entre les hommes, par l'oubli de Dieu, leur Père à tous, ce que saint Paul a nommé admirablement « **une muraille de séparation et d'iniquité.** »

LA RÉVOLTE CONTRE LA LOI DU TRAVAIL

L'homme devient un loup pour l'homme. — « *Celui qui n'aime pas Dieu*, dit Bossuet, *n'aime nécessairement que lui.* »

En effet, pourquoi aimerait-il les autres ? Et pourquoi se gênerait-il pour eux ? pourquoi ne les ferait-il pas servir à ses propres intérêts ?

Etre juste et bon, s'oublier, se dévouer, cela demande des efforts pénibles, quelquefois douloureux. Impossible de les faire si on n'a pas l'amour de Dieu.

Aussi, les Anciens n'ont-ils pas connu la loi de Justice et de Charité. Chacun ne chercha qu'à alléger son fardeau, à faire d'autrui l'instrument de ses satisfactions.

Après que la désobéissance d'Adam eut anéanti le bonheur qui emplissait le Jardin de délices, la voix de Dieu avait fait entendre la condamnation qui pèsera jusqu'au dernier jour sur l'humanité :

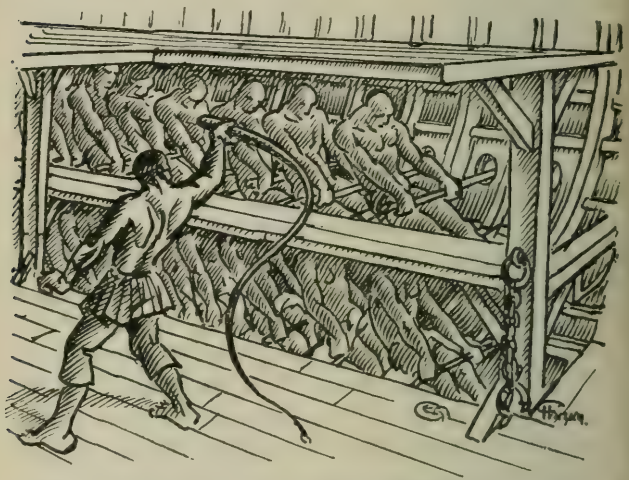
« *Parce que tu as désobéi, la terre sera maudite et tu n'en tireras de quoi te nourrir pendant toute ta vie qu'avec beaucoup de travail.* Tu mangeras *ton pain à la sueur de ton front jusqu'à ce que tu retournes en la terre d'où tu as été tiré, car tu es poussière et tu retourneras en poussière.* »

Travailler avec peine, se blesser à toutes les épines de la vie, puis mourir : telle est désormais la loi des hommes. C'est une épreuve où chacun de nous doit grandir par l'obéissance à Dieu et l'effort vers le bien.

Contre cette loi du travail, les Anciens se révoltèrent. Les forts ne voulurent pas gagner leur pain

à la sueur de leur front ; et, de leurs frères, ils firent des bêtes de somme.

Les vaincus deviennent esclaves. — Les vaincus, en effet, n'étaient pas toujours tués ; une partie était réduite en esclavage. Dans les scènes de bataille peintes ou sculptées au fronton des temples égyptiens, on voit les serviteurs du roi compter les mains qui ont été coupées aux morts, mais on voit aussi les officiers amener des prisonniers durement enchaînés.



En Assyrie, les monuments de Ninive montrent, à côté des vaincus qu'on décapite ou qu'on écorche vifs, de longues files d'hommes rattachés par des anneaux passés dans leurs narines et qui s'avancent sous le bâton levé.

Pendant la guerre du Péloponèse, les deux rivales,

Athènes et Sparte, portent la servitude chez les petits peuples grecs.

Avec Rome s'accomplit la conquête du monde et chaque pas des vainqueurs est marqué par une scène d'horreur. Des peuples entiers disparaissent de la face de la terre.

Les populations de la Sicile sont vendues ; les populations de l'Espagne sont vendues. Vendus aussi, nos ancêtres, les Gaulois : en Belgique, Jules César défait les Aduatiques et ordonne de mettre à l'encan tous les habitants de la ville. « Les acheteurs, dit-il, lui apprirent que le nombre des têtes était de cinquante-trois mille. »

A Vannes, en Bretagne, la jeunesse et tous les hommes d'âge mûr du rang le plus élevé avaient pris les armes pour la défense de la patrie : vaincus, ils se rendirent. César fit mourir le Sénat *et reliquos sub corona vendidit*, « et il vendit le reste à l'encan ». Combien étaient-ils, ceux-là ? Il ne le dit pas. Quand la liberté gauloise eut péri sous les murs d'Alésia, plus d'un million de nos malheureux ancêtres avaient été dispersés sur tous les marchés d'esclaves.

Il en fut de même en Asie : quand une armée romaine s'éloignait, elle emmenait l'élite des populations vaincues. Lucullus fit tant de prisonniers dans le Pont, que le prix d'un homme tomba à trois francs.

LA FEMME EN ESCLAVAGE

L'irrémédiable déchéance. — L'homme, du moins, courait encore la chance d'être tué pendant la

guerre ou mis à mort après la défaite ; mais la femme, elle, n'échappait guère à l'esclavage. Dans une tragédie du poète grec Euripide retentit un cri plaintif qui est le cri même de la femme antique : le vaillant Hector, défenseur de Troie assiégée par les Grecs, vient de succomber ; à cette nouvelle, sa veuve Andromaque gémit : « Tu es mort, gardien vigilant qui protégeais tant d'épouses vénérées et de jeunes enfants ! Ah ! bientôt les flancs du navire vont les emporter loin de ces bords et moi-même avec elles... O vent, vent de la mer qui pousses la carène du vaisseau voyageur, où vas-tu me porter, malheureuse ? Quel maître, esclave infortunée, dois-je accompagner dans sa demeure ? » Bientôt, en effet, la ville succombe et nul ne trouve grâce. La vieille reine Hécube attend son maître comme les jeunes filles. « Et moi, demande-t-elle, de qui suis-je esclave, moi dont la main a besoin d'un bâton comme d'un troisième appui, pour cette tête vieillie.» Et sa fille Polyxène s'écrie : « J'étais belle entre toutes les jeunes filles, et maintenant je suis esclave... Ah ! ce nom commence à me faire aimer la mort ! »

La mort eût été moins cruelle. Comme le damné à la porte de l'Enfer, l'esclave pouvait s'écrier : « Vous qui entrez ici, laissez toute espérance. » Servir sans espoir, servir sans fin, servir dans sa personne, dans ses enfants, à toutes les générations, telle était désormais sa destinée. (Wallon. — *Histoire de l'esclavage.*)

Un marché d'esclaves à Rome. — De nombreux marchands d'hommes suivaient les armées romaines. Et comme leur hideux commerce rapportait de gros-

ses sommes d'argent, des Romains illustres ne craignaient pas de s'y associer.

A Rome, les principaux marchés d'esclaves se trouvaient dans le quartier de Suburre. Avant la vente, avait lieu l'exposition : les pieds enduits de blanc, signe de mise en vente, les esclaves se rangeaient sur un échafaud où les acheteurs pouvaient les toucher, les examiner en détail. S'ils étaient d'un grand prix, on les enfermait dans une cage. Tous portaient au cou un écriteau qui indiquait leur origine et leurs qualités. Une même loi punissait la tromperie dans les ventes d'animaux domestiques et dans les ventes d'esclaves. Après l'exposition, venait la vente aux enchères.

Quel spectacle que ces hommes, ces femmes, ces enfants arrachés à la patrie lointaine et qui attendaient dans un muet désespoir l'irrémédiable déchéance !

Euripide. — Illustre poète grec qui vivait 400 ans avant J.-C. Il nous reste de lui dix-huit tragédies. Une tragédie est une pièce de théâtre qui excite la terreur ou la pitié, et qui se termine d'ordinaire par un événement funeste.

La guerre de Troie. — Troie était une ville riche et puissante sur la côte d'Asie. Les Grecs l'attaquèrent. Le siège dura dix ans, après quoi la ville fut détruite. Beaucoup de malheurs fondirent sur les Grecs à leur retour. Ce fut le sujet de nombreuses légendes que raconta le grand poète *Homère* (900 av. J.-C.) et qui fournirent le sujet de beaucoup de tragédies.

Jules César. — L'un des plus grands capitaines qui aient jamais été. Il a raconté la conquête de la Gaule dans son livre : *les Commentaires.*

Lucullus. —. Général romain qui conquit le royaume du Pont (sur la mer Noire). Il est resté célèbre par le luxe de sa table. On lui doit l'introduction de la cerise, originaire de la ville de Cérasonte, dans le Pont.

L'ESCLAVAGE DEVIENT LA CLÉ DE VOUTE DE LA SOCIÉTÉ ANTIQUE

La vie de l'esclave. — Ainsi la famille antique et la cité antique, soumises l'une, au pouvoir absolu du père, l'autre, au pouvoir absolu des chefs, avaient au-dessous d'elles, la foule des esclaves.

Grecs et Romains ont dit qu'un peuple ne pouvait être grand et prospère si les habitants de la Cité n'avaient pas une vie de loisirs, s'il n'y avait pas beaucoup de serviteurs enchaînés aux travaux matériels. Voilà pourquoi toute société antique se composait d'un petit nombre d'hommes libres et d'une foule d'esclaves.

L'esclave est une chose. — L'homme qui devenait esclave cessait d'être une *personne*, il devenait une *chose* que la loi grecque définissait *un corps avec ses mouvements naturels*, *un instrument animé*. Son maître pouvait en disposer comme d'un animal domestique, le faire travailler autant qu'il le voulait, le nourrir comme l'on lui semblait. Jamais l'esclave ne pouvait invoquer la protection des lois. Les lois ne le connaissaient pas, parce qu'il n'était rien pour les dieux de la cité, parce qu'il ne devait pas prendre part aux cérémonies du culte.

Si un esclave paraissait dans un procès, ce n'était qu'en qualité de témoin; alors le juge ne l'interrogeait pas, car on n'interroge que des personnes ; il lui faisait appliquer la torture. « *Rien n'est plus sûr pour les forcer à dire la vérité* ». affirmait un grand orateur grec. C'était ce qu'on appelait *le témoignage du corps*. Plus la douleur mordait profondément, plus le témoignage semblait véridique.

On voit, dans une comédie d'Aristophane, un juge demander : « *Quelle question ferai-je subir à ton esclave ?* » Et le maître répond : « *Toutes : les lanières, l'échelle et les poulies pour lui disloquer les membres ; frappe, déchire, tords, verse-lui du vinaigre dans les narines, applique des tuiles brûlantes à ses flancs, et tout le reste.* »

Ceci se passait à Athènes, la ville de tous les arts, la ville des poètes et des philosophes, renommée pour son humanité.

A Sparte. — C'est qu'ailleurs la vie de l'esclave était encore plus dure. En Laconie, à quelques lieues d'Athènes, trente mille Spartiates tenaient en servitude deux cent mille Hilotes. Ces premiers habitants du pays avaient été partagés entre les vainqueurs. « On les force, écrivait un témoin, à porter un bonnet de peau de chien et à se vêtir de la dépouille des bêtes; on leur inflige tous les ans un certain nombre de coups, sans qu'ils aient commis aucune faute, pour leur rappeler qu'ils sont esclaves. Bien plus, s'il en est qui dépassent la mesure de vigueur qui convient aux esclaves, on les punit de mort et l'on frappe leurs maîtres d'une amende pour n'avoir pas su comprimer leur développement. » Tant de cruauté s'explique pourtant : à Sparte, on vivait sous la menace constante d'une révolte.

En l'an 390 avant J.-C., un recensement officiel fit connaître que la Grèce comptait 550.000 habitants dont 400.000 étaient esclaves.

Aristophane. — Poète grec qui vivait quatre cents ans avant J.-C. Il nous reste de lui onze comédies

où il raille les mœurs de la démocratie athénienne.

L'Acropole, c'est-à-dire la *ville haute*, était un gros rocher à pic, long de 300 mètres et large de 130. Très facile à défendre, ce fut l'origine de la ville d'Athènes ; il s'y trouvait une citadelle et le vieux sanctuaire de Minerve ou *Athéné*, déesse protectrice de la ville.

L'ESCLAVE CESSE D'ÊTRE UN HOMME

A Rome. — A Rome, les palais ressemblaient à de petites villes avec leurs immenses jardins, leurs cours intérieures bordées de belles constructions, leurs jets d'eau, leurs bains, leurs cirques.

Les vastes salles aux plafonds encadrés d'or étaient embellies de peintures, peuplées de statues. Des centaines d'hommes et de femmes en occupaient les alentours, prêts à satisfaire tous les caprices du maître.

Nombreux étaient les grands propriétaires qui, tant à la ville qu'à la campagne, possédaient jusqu'à vingt mille esclaves. *Quot pascit servos ?* combien nourrit-il d'esclaves ? disait-on ; et chacun voulait pouvoir en montrer une multitude. N'en posséder que trois était un signe de pauvreté.

Un mot résume les devoirs de ces malheureux : obéir. « Esclave, suis les ordres de ton maître, justes ou injustes » ; voilà pour la vie de l'âme.

Travailler, même au delà de ses forces, s'alimenter juste assez pour ne pas mourir de faim : voilà pour la vie du corps.

A ceux qui faisaient le pain, on passait autour du cou une sorte de roue qui, écartant la main de la bouche, les empêchait de manger de la farine.

Cependant, quel travail que le leur !

Ils n'avaient pour écraser les grains que des moulins à bras. On les maintenait au travail avec le fouet. « Ils ont, a dit un Ancien, les paupières rongées par la fumée, la peau livide et sillonnée de coups de fouet ; vêtus seulement d'un débris de tunique, marqués au front avec le fer rouge, ils ont les pieds pris dans des anneaux. »

Devenus vieux, les esclaves étaient jetés dehors. « Débarrassez-vous des vieux bœufs, du bétail maladif, des vieilles ferrailles et des esclaves vieillis ou malades », conseillait un illustre Romain dans ses instructions aux propriétaires agricoles.

Et l'on disait :

« A quoi bon les nourrir ? on perd ce qu'on leur donne et on prolonge leur vie pour la misère. »

L'usage était de les abandonner dans une île du Tibre.

Par une cruauté impitoyable, on empêchait toute révolte.

Ceux qui se montraient indociles étaient enchaînés nuit et jour : ils travaillaient avec leurs chaînes, ils formaient ce qu'on appelait *la race ferrée*.

Pour une négligence, pour une maladresse, l'esclave courait danger de mort. Un Romain fit jeter dans le vivier où il engraissait des murènes un esclave coupable d'avoir brisé un vase précieux et il se réjouit à le voir dévorer.

Les supplices étaient infiniment variés. Les verges, le bâton, l'aiguillon, les étrivières, c'était le pain de

chaque jour. Puis venaient les gênes de toutes sortes : menottes aux mains, entraves aux pieds, fourche au cou, chaînes aux reins.

Quelque malheureux osait-il s'enfuir ? Il avait commis le crime inexpiable : bientôt repris, il était jeté dans un puits, brûlé dans un four, ou, si l'on voulait faire de ses tortures un plus frappant exemple, on le crucifiait.

Les millions d'esclaves romains ont vraiment touché le fond de la misère humaine.

LES RÉVOLTES D'ESCLAVES

La Guerre servile (133 av. J.-C.). — De telles mœurs expliquent la fréquence des soulèvements d'esclaves en Italie : le plus terrible est connu sous le nom de Guerre servile.

La Sicile était la nourrice de Rome à qui elle fournissait le blé. Les Romains se l'étaient partagée après la conquête et ils la faisaient cultiver par des troupeaux d'esclaves qu'on lâchait dans la campagne, après les avoir marqués au fer rouge du signe du maître. A eux de se nourrir comme ils pouvaient.

Un jour, des esclaves à demi nus se présentèrent devant leur maître Damophile pour implorer sa pitié.

« Porquoi ne prenez-vous pas à ceux qui possèdent ? » répondit celui-ci.

Et les ayant fait attacher à des pieux, il ordonna qu'on les battît.

Aussi n'entendait-on parler que de vols, d'assassinats sur les grands chemins, d'attaques de fermes isolées. Pour ne pas mécontenter les grands proprié-

taires de Rome, les gouverneurs de Sicile laissaient faire. Seulement, il arriva que les esclaves, armés par leurs maîtres, tournèrent leurs armes contre ceux-ci Les esclaves de Damophile s'étant emparés de leur bourreau et de sa femme Mégallis, non moins cruelle que lui, les firent monter sur un théâtre et les torturèrent affreusement.

Ce fut l'étincelle qui amena le soulèvement de la Sicile. Tous les hommes libres furent massacrés. Au nombre de deux cent mille, les esclaves battirent l'armée romaine. A cette nouvelle, un long frémissement agita la population servile d'un bout à l'autre de l'Italie. Rome sentit son existence menacée et elle commença une guerre d'extermination. Ses troupes disciplinées et bien commandées finirent par triompher de la révolte ; elles la noyèrent dans le sang.

VIE DES RICHES

Les faux dieux. — Ainsi, parce que les peuples anciens avaient oublié le vrai Dieu, l'étranger devint un ennemi et le vaincu un esclave.

L'oubli du vrai Dieu eut des conséquences plus funestes encore.

Les Anciens savaient que, derrière les choses visibles, il y a une puissance invisible qui les a créées et qui les conserve. Ils ne savaient plus que cette puissance invisible, c'est le Dieu très bon.

Egarés par l'Esprit du mal, ils se firent des dieux auxquels ils attribuèrent leurs propres vices. De la sorte, il n'y avait pas une mauvaise action qui

ne pût être justifiée par l'exemple d'un dieu : Jupiter, Mars, Apollon, Vénus...

Quand les Romains eurent fait la conquête du monde, ils introduisirent chez eux les dieux des peuples vaincus. Ils en apprirent tous les vices. Ils ne pensèrent plus qu'à vivre pour le plaisir. Ce fut le commencement de leur propre ruine.

La vie des riches. — Rome avait alors un million et demi d'habitants, dont près d'un million d'esclaves. Les cinq cent mille Romains qui avaient, seuls les droits de la liberté étaient, pour une part, des *patriciens* ou nobles, et des enrichis, et pour une autre part, beaucoup plus nombreuse, des *plébéiens* ou gens du peuple, fort pauvres.

Les riches donnaient l'exemple de tous les désordres. Ils disaient : « Ce qui importe, c'est qu'il y ait beaucoup de richesses. Les richesses tiennent les grands dans la splendeur et les petits dans le bien-être, par conséquent dans la soumission. Que les lois n'ordonnent rien de pénible, qu'elles ne défendent rien d'agréable. Que les esclaves abondent sur les marchés. Que les palais soient magnifiques. Qu'on multiplie les banquets et que chacun puisse boire, regorger, vomir jusqu'au jour ! Qu'on entende partout le bruit des danses ! que les acclamations joyeuses éclatent sur les bancs des théâtres ! »

D'immenses richesses étaient au service du plaisir. Un fleuve d'or coulait vers Rome de toutes les parties du monde. En quarante ans, de 208 à 167 avant J.-C., les peuples conquis se virent enlever environ un milliard. Qui dira ce que pareille somme représente de cadavres, de supplices et de larmes ? Cet or maudit était une source intarissable de dé-

sordres. Il avait usé le lien qui tenait la famille si fortement unie à son chef : tuée par le vice et le divorce, la famille se mourait. De temps en temps quelque crime effrayant venait déshonorer les maisons les plus illustres.

VIE DE LA PLÈBE

Panem et circenses. — Comme les riches, la plèbe ne vivait que pour les plaisirs des sens. Elle exprimait en deux mots ce qu'elle réclamait des grands : *panem et circenses*, du pain et des jeux.

Elle n'avait pas la ressource du travail qui développe nos bonnes qualités. Le travail était profondément méprisé. « *Les métiers sont bas* », disait-on. Et d'ailleurs, les riches Romains louaient leurs esclaves à ceux qui avaient besoin d'ouvriers. Plus dociles parce qu'ils pouvaient être châtiés rudement, moins coûteux parce qu'on les nourrissait à peine, les esclaves étaient préférés aux ouvriers libres.

Condamnés à l'oisiveté, les plébéiens ne se plaignaient pas. La nuit, ils s'entassaient dans de hautes et vastes maisons où ils avaient loué quelque coin obscur, et, le jour venu, ils assiégeaient les portes des patriciens où se faisaient d'interminables distributions de vivres. Pas un riche Romain qui n'eût une foule de *clients*, à qui il distribuait la *sportule*, la nourriture de la journée. L'Etat lui-même faisait fréquemment des distributions de blé, de vêtements, d'argent.

Toute la journée restait libre pour le plaisir.

Comme la nourriture, le plaisir était gratuit. Il y eut par an jusqu'à 175 jours de fêtes publiques, aux-

quels s'ajoutaient les spectacles extraordinaires : jeux de cent jours pour l'inauguration du grand cirque du Colisée, de cent vingt-trois jours pour la célébration des victoires de l'Empereur Trajan, etc... Alors, quelle animation dans la Ville ! Pendant la nuit, la foule s'était entassée en longues files à toutes les portes des amphithéâtres ; à l'aube, la fête commençait pour ne s'interrompre qu'au coucher du soleil. Pendant l'entr'acte de midi, des vivres étaient distribués gratuitement aux spectateurs.

Ces fêtes, c'étaient des courses de chars et de chevaux dans les cirques, des combats d'athlètes dans les stades, des représentations dans les théâtres, des combats de gladiateurs dans les amphithéâtres. Rien n'indique mieux l'état moral du peuple romain que ces derniers spectacles.

DANS L'AMPHITHÉATRE

Les gladiateurs. — Les Romains avaient fait de l'homicide une distraction, un jeu public. « Des hommes, les gladiateurs, avaient pour métier imposé de verser le sang, de s'entre-tuer pour l'amusement des spectateurs. Recrutés parmi les captifs et les esclaves, ils étaient dressés dans les écoles de tuerie. On les nourrissait abondamment pour développer leurs forces, mais à la moindre faute, on les chargeait de chaînes, on les frappait avec le fouet, on les marquait au fer rouge. Hors de l'amphithéâtre, ils vivaient désarmés dans une sorte de prison, sous la surveillance des soldats.

Aux jours de fête, quand les milliers de spectateurs s'étaient entassés sur les gradins de quelque amphithéâtre, les portes d'en bas qui donnaient sur l'arène s'ouvraient devant les combattants. Ils défilaient en silence, s'arrêtant sous la loge de l'empereur qu'ils saluaient du cri : *Ave, Cesar Imperator ! morituri te salutant !* Cesar Empereur, ceux qui vont mourir te saluent ! Puis, au son lugubre des trompes, le combat commençait.

« Les cadavres étaient emportés dans la chambre mortuaire où l'on vérifiait avec des fers rougis au feu si la mort n'était pas feinte ; on y achevait ceux à qui il restait encore un souffle de vie. Puis la terre ensanglantée ayant été retournée avec des pelles et recouverte de sable frais, la lutte reprenait. » (Friedlander.)

Trajan, l'un des meilleurs empereurs de Rome, fit égorger ainsi dix mille captifs en une série de fêtes données pour célébrer ses victoires.

Spartacus. — Ce goût du sang faillit causer la perte de Rome. Un jour, un gladiateur thrace réussit à s'enfuir de Capoue avec quelques compagnons de misère. Il se nommait Spartacus. Il avait une âme héroïque. La petite troupe des fugitifs battit les soldats qui la poursuivaient, leur prit leurs armes et s'établit sur une montagne. Trois mille Romains vinrent les attaquer et furent encore vaincus. Une seconde armée eut le même sort. Dans les villes d'Italie, les esclaves recommencèrent à s'agiter comme au temps de la guerre servile : soixante-dix mille vinrent se joindre à Spartacus qui, plusieurs fois encore, fut victorieux. Il épouvanta Rome, mais il finit par tomber sur le champ de bataille de Ca-

poue, victime de l'indiscipline des siens (73-71 av. J.-C.).

Il se passa ensuite une chose effrayante. Six mille croix furent dressées ; sur chacune un prisonnier fut crucifié ; après quoi on les planta le long de la route qui menait à Rome : avenue sinistre par où un autre Crucifié allait bientôt venir... enfin !

VIE DES ESCLAVES

Leur démoralisation. — Avec de tels spectacles sous les yeux, les esclaves tombèrent, eux aussi, au dernier degré de la dépravation.

Vivant dans l'ignorance du bien, ils mirent leur bonheur dans le vice, la paresse, la gourmandise ; afin de satisfaire leurs désirs, ils s'adonnèrent au vol ; pour cacher leurs fautes, ils devinrent fourbes.

Rigoureusement châtiés, ils vivaient sombres et silencieux ; beaucoup se suicidaient.

Ils avaïent soit de vengeance ; quand on apprenait l'assassinat d'un maître par un esclave, les maîtres s'écriaient : « Voilà ce qui nous attend ! »

« *Autant d'esclaves, autant d'ennemis* », disait un proverbe latin. Et un riche Romain voulut qu'on gravât sur son tombeau cette phrase : « *Je suis heureux de quitter la vie pour échapper à l'inquiétude où me tenaient mes esclaves.* »

Le poison leur était familier ; laissant peu de traces, il leur offrait des chances d'échapper à la terrible loi qui voulait que la mort violente d'un maître fût expiée par le supplice de tous ses esclaves, sans distinction entre les coupables et les innocents, « *car,*

disait cette loi, *si tous n'étaient forcés au péril de leur tête de protéger leur maître, la sécurité des maisons serait détruite* ».

En l'an 61 après J.-C., le Préfet de Rome, Pedanius Secundus, fut assassiné par l'un de ses esclaves. « Suivant l'usage, raconte Tacite, on allait envoyer au supplice tous ceux qui habitaient la maison ; ils étaient au nombre de quatre cents. Cette fois le peuple s'émut.

Le Sénat s'assembla.

Cassius prit la parole et dit :

« Si vous leur faites grâce, il n'y aura plus de maîtres en sûreté, puisque ni le titre de Préfet de la Ville, ni le grand nombre de ses esclaves, n'ont pu sauver Pedanius. Il ne faut pas revenir sur la décision de nos aïeux qui étaient plus sages que nous. Des innocents périront ? Qu'importe un malheur individuel quand il s'agit du bien général ! »

Ce cruel avis l'emporta : les quatre cents esclaves, hommes, femmes et enfants furent égorgés.

La force. — La force peut comprimer les volontés sous une loi uniforme ; mais fera-t-elle par là qu'un seul homme aime son prochain comme son frère, que tous les hommes s'aiment, que tous les cœurs se purifient et s'élèvent, que s'ennoblisse l'humanité ?

« Force des matraques du prolétariat insurgé ou force d'un dictateur triomphant, la force n'a pas de puissance éducatrice. Elle n'atteint pas aux profondeurs où la transformation doit s'opérer. Les âmes lui échappent et c'est d'elles que cette œuvre dépend. L'humanité ne se renouvelle que par le dedans. C'est son cœur qu'il faut changer pour chan-

ger la face de la terre. *Le royaume de Dieu est en vous* (1). » C'est dans l'intérieur de ses pensées, de ses sentiments, de ses vouloirs, qu'il faut étendre le Divin Vouloir, royaume de respect de soi et d'autrui, de dignité morale, de beauté, de justice et d'amour, pour qu'il rayonne au dehors et transfigure l'univers.

THELLIER DE PONCHEVILLE.

LA BÊTE HUMAINE : LE PRINCE-DIEU

Le divin Empereur. — Vers la fin du monde antique, l'idolâtrie éleva un nouvel autel dans cette société qu'elle avait corrompue.

Ce fut le dernier de ses fruits empoisonnés, un fruit affreux.

A ce moment, Rome avait achevé la conquête du monde ; elle était propriétaire des terres de toutes les nations ; elle était maîtresse de la vie de tous les hommes. Sa puissance sans bornes finit par passer entre les mains d'un chef, le César Empereur. On vit un homme être à lui seul possesseur du monde ; ce qu'il voulait, devenait la loi.

A l'empereur Néron, son précepteur Sénèque disait : « Vous êtes, parmi les nations de l'univers, l'arbitre de la vie ou de la mort. »

Alors, comme on adorait Rome et ses fondateurs, on adora aussi son chef : après sa mort, le César Empereur était déclaré dieu ; un temple et des prêtres lui étaient consacrés.

Les Princes-dieux. — Et voici à quels Princes-dieux aboutit le long effort de la civilisation païenne :

Le fondateur de l'Empire, César Auguste, meurt quatorze ans après la naissance du Christ ; et dans les cent années qui suivent, le monde eut à sa tête ces monstres qui se nomment Tibère, Caligula, Néron, Domitien. Ils ont reculé les bornes du mal qu'il est possible à un homme de faire.

Pour ces Princes-dieux, il n'y a d'ailleurs ni bien ni mal ; ou plutôt, tout ce qu'ils veulent est bien.

tout ce qui contrarie leurs volontés est mal. Ils sont armés d'une loi terrible, la loi de *lèse-majesté* qui punit de mort toute action et même une simple parole jugées offensantes pour l'Empereur.

Tibère. — De l'île de Caprée, où il se tenait enfermé, Tibère faisait trembler Rome.

Presque tous ses amis périrent par ses ordres.

A la suite d'une conspiration, il fit emprisonner tous les Romains qu'il n'aimait pas, puis il commanda de les tuer, innocents ou coupables.

« Ce fut, dit Tacite, un massacre immense ; sur la terre gisaient éparses ou amoncelées, des victimes de tout sexe, de tout âge, des nobles et des plébéiens. Il n'était pas même permis aux parents, aux amis des morts, de se tenir près d'eux, de pleurer, de les regarder trop longtemps. Des sentinelles disposées tout autour et attentives à la douleur de chacun faisaient escorte aux cadavres putréfiés, lorsqu'on les traînait pour les jeter dans le Tibre. Personne n'osait ni les repêcher quand ils flottaient sur l'eau, ni les brûler, quand ils étaient portés sur les rives. La terreur, par sa violence, avait brisé les relations des vivants et des morts...

« Des années durant, les exécutions se succédèrent. Des familles entières s'ouvraient les veines. Par crainte du bourreau, on se décidait vite à mourir ainsi, car ceux qui se tuaient volontairement n'étaient pas, comme les condamnés, privés des honneurs des funérailles et leurs testaments étaient respectés. »

Paganisme et Christianisme. — Le christianisme va se proposer la conquête des consciences. Rome n'y avait jamais songé. Se *convertir*, c'est donner à

la Conscience purifiée le gouvernement des passions. Or le paganisme enchaînait la Conscience au pied des passions divinisées.

Le christianisme ne comptera pour rien la possession du sol et la soumission forcée des peuples. Il réclamera l'empire des intelligences et des volontés. A des hommes violents, il donnera une loi de mansuétude et de pardon. (THELLIER DE PONCHEVILLE.)

CALIGULA, NÉRON

Caligula. — On a dit de Tibère : « C'était de la boue pétrie avec du sang. » Son successeur descendit aussi bas que lui.

Caligula faisait ses délices de la souffrance. Il voulait qu'on fît périr à petits coups ceux qu'il avait condamnés.

« Fais en sorte qu'ils se sentent mourir », disait-il à l'exécuteur.

Il forçait les pères à assister au supplice de leurs enfants. L'un d'eux ne pouvant marcher, il lui envoya sa propre litière pour le porter au lieu d'exécution. Il en invita un autre à dîner au sortir de l'horrible spectacle ; pendant le repas, il lui prodigua les amabilités, l'excitait à rire et à plaisanter : et le malheureux rit et plaisanta, car il avait un autre fils que son silence eût mis en danger.

Néron. — Egoïsme profond et méchanceté atroce se retrouvèrent en Néron. Il commença par le fratricide : il empoisonna Britannicus pour n'avoir pas de rival dans sa famille.

Peu après, il devint parricide.

Irrité contre sa mère, Agrippine, il donne en se-

cret l'ordre de la tuer. Après l'avoir accablée de caresses, il la fait monter sur un vaisseau qui doit la mener à sa maison de campagne. En mer, à un signal donné, le plafond de la cabine, chargé de plomb, tombe et écrase les serviteurs d'Agrippine, puis le vaisseau s'enfonce.

Blessée seulement, Agrippine se sauve à la nage ; mais des soldats envoyés par Néron l'achevèrent.

Un tel crime dépassait ceux que les Romains avaient pris l'habitude d'applaudir. Inquiet, Néron n'osait revenir à Rome ; mais bientôt il apprit que les grands faisaient semblant de croire qu'il avait ainsi prévenu les embûches de sa mère et que, pour remercier les dieux de le leur avoir conservé, ils ordonnaient des prières dans les temples.

Il revint.

Le peuple et le Sénat allèrent à sa rencontre en habits de fête ; les femmes et les enfants faisaient la haie. Heureux de la lâcheté publique, Néron dès ce moment s'abandonna publiquement à toutes les passions qu'il avait dissimulées jusque-là.

Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. — Ces hommes, les uns si cruels, les autres si lâches, tous perdus de vices, étaient cependant très intelligents et très cultivés.

Tibère était poète et composait des discours avec beaucoup d'art.

Caligula avait établi des luttes d'éloquence.

Néron aimait tous les jeux de l'esprit.

Et les plus grands des écrivains vivaient à cette époque où l'homme tomba le plus bas. Virgile, Horace, Tite-Live étaient contemporains de la jeunesse de Tibère ; l'un des plus fins moralistes de l'anti-

quité, Sénèque, fut précepteur de Néron ; et le grand historien Tacite vécut sous Domitien.

Les chefs-d'œuvre étaient lus, étudiés, appréciés : mais ce n'est pas par la seule culture de son intelligence que l'homme arrive à mériter le respect.

Un de nos écrivains français le dira plus tard : « Science sans conscience, n'est que ruine de l'âme. »

Il fallait d'autres hommes pour opposer à la tyrannie du mal le *non possumus* « nous ne pouvons pas vous obéir », qui devait arracher le monde à la pourriture.

Mais Quelqu'un va venir. Quand il aura parlé, il ajoutera : « *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.* » Et dans la lumière de la Vérité chrétienne, un monde nouveau apparaîtra.

Notions littéraires.

Virgile. — Illustre poète latin, né en 70 avant J.-C. Il a célébré la vie des champs dans ses *Georgiques* et raconté de vieilles légendes romaines dans son *Enéide*. Nul n'a mieux exprimé que lui les sentiments doux et tendres de l'âme.

Horace. — Célèbre poète latin, né en l'an 65 avant J.-C. Dans ses *Odes* et ses *Satires*, il peint l'homme avec ses défauts et son penchant vers les plaisirs.

Tite-Live. — Célèbre historien latin qui a raconté l'histoire de Rome depuis sa fondation.

Sénèque. — Ecrivain à qui l'on doit des pages magnifiques sur les devoirs de l'homme envers lui-même ; mais qui mena une vie d'intrigues et de luxe. Néron l'obligea à se tuer.

3. LA LOI D'AMOUR ET DE JUSTICE

« Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit ; et votre prochain comme vous-même. »

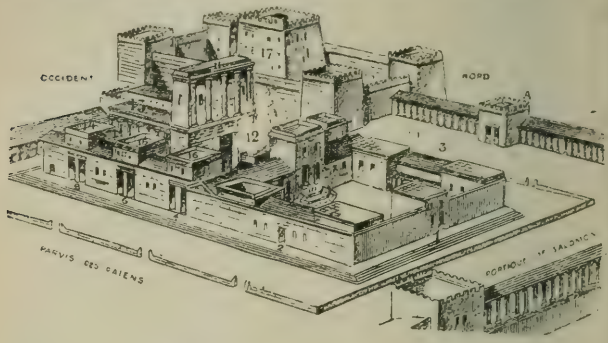
LE PEUPLE DE DIEU

Les deux Cités : Rome et Jérusalem. — Avec toute leur raison et toute leur intelligence, les Grecs et les Romains ne purent organiser qu'une société semblable à « une salle de festin où quelques heureux se gorgeaient sans mesure, servis par un peuple d'esclaves ».

Mais, en opposition avec Rome, la Cité élevée par les hommes, grandissait Jérusalem, la Cité édifiée par Dieu.

Avant de prier pour Japhet, Noé avait loué son fils aîné, Sem, de sa fidélité au Seigneur, et ce fut avec un descendant de Sem, avec Abraham, que Dieu fit alliance pour le salut du genre humain. Par son obéissance, Abraham avait plu à Dieu qui lui avait dit : « *Je vous bénirai et toutes les nations de la terre seront bénies dans Celui qui sortira de*

vous. » Aux Israélites, descendants du Patriarche, il avait donné la Palestine, — le pays de Jérusalem, — située au point où se touchent les trois parties du vieux monde, Europe, Asie, Afrique. Elle



LE TEMPLE DE JÉRUSALEM

1-9. Portes extérieures du Temple : la première à l'est, quatre au sud et quatre au nord (invisible). — 10. Porte intérieure (Nicanor). — 11. Portique du Sanctuaire (60 m. hauteur ; 50 m. largeur). — 12. *Autel des holocaustes* (ou des victimes entièrement consumées) ayant 10 m. en longueur et en largeur; 5 m. en hauteur. — 13. *Le Sanctuaire* (38 m. longueur, 10 m. largeur, 50 m. hauteur, en deux étages). Le Sanctuaire comprenant deux salles : la première, le *Saint*, contenant le chandelier d'or à sept branches, l'autel des parfums et la table des pains de proposition; la seconde salle, *le Saint des Saints*, était vide depuis que l'arche d'alliance avait disparu. Le grand prêtre n'y entrait qu'une fois par an. — Les instruments des sacrifices se trouvaient dans la *Cour des prêtres*, autour de l'autel des holocaustes. — 14, 15, 16. Salles pour le mobilier et le Trésor du Temple.

était merveilleusement placée pour la propagation de l'Evangile quand le temps serait venu.

Le peuple d'Israël. — L'histoire d'Israël est l'histoire d'une alliance entre Dieu et le peuple choisi pour conserver la vérité, d'une alliance qui cesse

quand Israël est devenu déicide. Alors, pulvérisé, il est jeté aux quatre vents du ciel.

Mais, tant que dure l'alliance, ce petit peuple donne l'extraordinaire spectacle d'être le seul au milieu de toutes les nations idolâtres à proclamer un Dieu unique, un Dieu esprit, un Dieu saint, infiniment parfait ; d'être le seul qui soit un peuple de frères, le seul où la loi soit celle-là même des *Commandements de Dieu*, le seul où Dieu intervienne pour régler la forme du pouvoir et choisir ceux qui devront l'exercer ; le seul qu'un châtiment immédiat ramène à sa mission quand il s'abandonne à son amour de l'or et des plaisirs matériels. Des guides illuminés par l'esprit de Dieu — les *Prophètes* — se lèvent de temps à autre pour le maintenir dans le devoir et lui montrer au loin le Messie promis qui doit faire du Dieu d'Israël, le Dieu de toute la terre.

Et cela dure quatre mille ans, jusqu'au jour où, dans la nuit qui couvre le monde, les anges de lumière, parce que le Sauveur est né, chantent le *Gloria in excelsis Deo* et ajoutent la divine parole de réconciliation : **Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté:**

La Grande Attente. — Moment solennel. Malachie, le dernier des prophètes juifs, avait fermé le livre des révélations sur le Messie, en disant aux races futures : « *Le voici qui vient.* » Aux jours d'Hérode, le peuple et les interprètes de l'Ecriture s'accordaient à l'attendre. Anne et Siméon déclaraient qu'ils avaient reçu du ciel la promesse de le saluer avant de mourir. Le Précurseur annonçait sa naissance...

L'attente n'était pas qu'en Judée. Tacite, aussi

bien que Suétone, nous dit qu'une tradition ancienne annonçait que l'Occident serait conquis par l'Orient, que des hommes venus de Judée domineraient le monde. L'humanité était agitée par un grand pressentiment. (Mgr Le Camus.)

A ce moment, Rome a fini de rassembler les nations : elle a détruit les frontières entre les peuples; elle leur a imposé la vaste *paix romaine*. Plus de bruits de guerre, partout le silence : l'auditoire du Christ est prêt à l'entendre ; les chemins sont ouverts devant ses apôtres. En même temps, dans Rome même, s'est faite une mystérieuse concentration de toutes les forces du mal. « Spectacle étrange, en vérité, que celui de tous les dieux de l'Egypte, de la Grèce, de l'Asie, qui sortent de leur immobilité séculaire pour se mettre en marche vers la capitale du monde avec leurs cortèges de prêtres et de mystères. Ils sont accueillis, ils triomphent. Dans Rome est tout le paganisme, tout l'Esprit du mal ; dans Rome se voit toute la laideur de l'humanité déchue. (Ozanam.)

C'est dans la Ville Eternelle que doit se livrer le combat.

Et voilà que Jésus enseigne, et que bientôt ses Apôtres se mettront en route.

L'ENSEIGNEMENT DE JÉSUS

La Cité de Dieu. — L'antiquité disait : *L'individu appartient tout entier à la Cité dont il fait partie.* Et, dans cette Cité, les forts écrasaient les faibles; eux-mêmes ne trouvaient qu'amertume dans leurs joies. On mettait le bonheur dans le plaisir, la richesse, le pouvoir ; on ne reculait devant rien pour y atteindre, puis on mourait sans espoir.

De Judée, Jésus dit à tous : « *L'homme a été créé par Dieu, le péché originel l'a éloigné de Dieu ; racheté par mon sang, il redeviendra enfant de Dieu. L'homme doit vivre pour Dieu et mériter ainsi la vie éternelle.* »

Ce fut comme une seconde Création, un recommencement de l'histoire. Jamais on n'a vu pareil changement dans l'humanité.

Tout homme de bonne volonté sentit la force invincible de Jésus descendre en lui et libérer son âme. Il mit son bonheur à se perfectionner pour Dieu, à se dévouer à son prochain.

Par ce perfectionnement de l'individu, la dure civilisation antique disparut peu à peu sous la civilisation chrétienne.

Jésus indique la voie à l'individu: — L'homme n'a été créé ni pour être esclave de la Cité, ni pour être esclave de ses passions. L'homme est en ce monde comme le grain qui a été semé en terre. Le grain qui a été semé en bonne terre porte des épis pleins de fruit ; de même, l'homme qui écoute la parole de Dieu fait de bonnes œuvres. Mais le grain semé en mauvaise terre ne donne pas de fruit ; de même, l'homme qui n'observe pas la parole de Dieu ne produit rien de bon. Comme on arrache l'ivraie et qu'on la jette dans le feu, il en arrivera de même à la fin du monde : le Christ enverra ses anges qui ramasseront et enlèveront de son royaume tous ceux qui sont des occasions de scandale et ceux qui commettent l'iniquité ; et ils les précipiteront dans la fournaise du feu. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Alors les justes brilleront comme le soleil, dans le royaume de leur Père.

Quelle est cette *parole de Dieu* qu'il faut observer pour mériter ainsi la vie éternelle ? Jésus nous la fait connaître dans l'Evangile.

L'Evangile. — L'Evangile, c'est la *bonne nouvelle* annoncée à tous les hommes qui ont vécu depuis dix-neuf cents ans, à tous ceux qui vivent aujourd'hui, à tous ceux qui vivront dans l'avenir.

L'Evangile a ce caractère extraordinaire d'être toujours jeune ; c'est le seul livre qui n'ait jamais vieilli, le seul qui, depuis bientôt deux mille ans, et malgré tous les bouleversements, indique aux hommes le sûr chemin. Les Romains l'ont entendu, et il les a conquis. Les Barbares l'ont écouté, et ils ont admiré. Le moyen âge l'a lu à genoux, et il a été émerveillé. Les plus belles intelligences des temps

modernes ont reconnu son caractère divin. C'est bien la voix du Maître instruisant l'humanité : voix infiniment douce, voix d'un frère infiniment tendre.

Jésus veut que chacun de nous change ses sentiments intérieurs ; il veut que Dieu règne sur nos pensées, nos désirs, nos volontés ; il veut que Dieu ait, dès maintenant, son « royaume » en notre âme, afin qu'il puisse, après la mort, introduire cette âme rachetée et purifiée dans son royaume éternel.

QU'EST-CE QUE DIEU ?

Dieu. — Qu'est-ce que Dieu ? Le Seigneur du ciel et de la terre, maître de nos corps et de nos âmes. Il est plus encore, il est « *notre Père qui est aux cieux* ». Dans son **Amour infini**, il nous a envoyé son Fils pour nous sauver. Rien ne nous arrive sans sa permission : « *Les cheveux mêmes de notre tête sont comptés.* »

« Jésus entra dans une barque, accompagné de ses disciples, et tout à coup il s'éleva sur la mer une si violente tempête, que la barque était couverte par les vagues : Jésus cependant dormait. Alors ses disciples s'approchèrent de lui et le réveillèrent, en lui disant : Seigneur, sauvez-nous ! nous périssons ! Jésus leur dit : *Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ?* En même temps, il se leva et commanda aux vents et à la mer : et il se fit un grand calme. »

Mais si Dieu est un Père, il est aussi un Juge A chacun de nous, il demandera compte de ses actes, de ses pensées même.

Quel est notre devoir envers le Père « *plein de mi-*

séricorde, qui est bon aux ingrats mêmes et aux méchants » ? A un docteur qui lui demandait quel est le grand commandement de la loi, Jésus répondit : « **Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. C'est là le plus grand et le premier des commandements.**

Or l'amour se manifeste par **l'obéissance.**

« Quel bien faut-il que je fasse pour acquérir la vie éternelle ? » demandait un jeune homme à Jésus. Et Jésus lui répondit : « *Si vous voulez entrer dans la Vie, gardez-les commandements.* »

Lui-même nous a donné l'exemple de l'obéissance. Il a obéit jusqu'à la mort.

Sur le point d'être livré à ses ennemis, il se rendit avec ses disciples au lieu appelé Gethsémani ; et il leur dit : « Asseyez-vous ici pendant que je m'en irai là-bas pour prier. » Et ayant pris avec lui Pierre, Jacques et Jean, il commença à être saisi de frayeur et pénétré d'une grande affliction. Alors il leur dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ; demeurez-ici et veillez avec moi. »

Et s'en allant un peu plus loin, il se prosterne le visage contre terre, priant, et disant : « Mon Père, tout vous est possible ; faites que ce calice s'éloigne de moi ; néanmoins *que votre volonté s'accomplisse et non pas la mienne.* »

L'amour ne se montre pas seulement par l'obéissance, mais encore par **l'humiiité.**

Celui qui n'est pas humble est orgueilleux ; celui qui est orgueilleux n'aime que lui-même et son cœur se dessèche ; celui qui est orgueilleux n'admire que lui-même et son intelligence est ainsi obscurcie ; ce-

lui qui est orgueilleux ne veut que son propre avantage et sa volonté est ainsi portée vers le mal. *Il est impossible à l'orgueilleux d'établir en lui le royaume de Dieu.*

Jésus dit :

« Deux hommes montèrent au temple pour prier; l'un était pharisien, et l'autre publicain. Le pharisien, se tenant debout, priait ainsi en lui-même : « *Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis point comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes et adultères ; ni même comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine ; je donne la dîme de tout ce que je possède.* »

Le publicain au contraire, se tenant éloigné, n'osait pas même lever les yeux au ciel ; mais il frappait sa poitrine, en disant : « *Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur.* »

Je vous déclare que celui-ci s'en retourna chez lui justifié, et non pas l'autre : car quiconque s'élève, sera abaissé, et quiconque s'abaisse, sera élevé. »

Notre troisième devoir enfin est **la prière.**

« Quel est le père d'entre vous, disait Jésus, qui donne à son fils une pierre lorsqu'il lui demande du pain, ou qui lui donne un serpent lorsqu'il lui demande un poisson ? Si donc, vous, étant méchants comme vous êtes, vous savez néanmoins donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père qui est dans le ciel donnera-t-il les véritables biens à ceux qui les lui demandent ! »

Et, de ses lèvres tomba la filiale prière : « *Notre*

Père qui êtes aux Cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive... »

.....

Se peut-il qu'un chrétien, laissant tomber ses armes,
Lâchement s'abandonne à d'indignes alarmes ?
Pourquoi vouloir toujours sonder les plans secrets
Du Maître de la Vie, et juger ses décrets ?
Mieux que nous il connaît le moment favorable
Auquel il nous doit tendre une main secourable.
Qui nous dit que, s'il eût plus tôt comblé nos vœux,
Nous n'en eussions été cent fois plus malheureux ?
Il veut notre bonheur, il nous aime, il est Père...
Jamais en son secours vainement on espère ;
Mais il exige aussi qu'avec humilité,
Nous courbions notre front devant sa volonté.
S'il avait existé une plus sûre route
Du repos et du bien, il nous l'eût dit sans doute.
A nous il s'est donné : donnons-nous donc à lui,
Et disons-lui : « Mon Père, il faut, dès aujourd'hui,
Que votre volonté se fasse, et non la mienne,
Et quand il vous plaira que le calme revienne.... »

.....

Ai-je l'amour de Dieu ?

Désirez-vous savoir si la foi, dans votre âme,
Allume les ardeurs d'une sincère flamme ?
Consultez-vous vous-même. A ses règles soumis,
Pardonnez-vous sans peine à tous vos ennemis? ses?
Combattez-vous vos sens ? Domptez-vous vos faibles-
Dieu, dans le pauvre, est-il l'objet de vos largesses ?
Enfin, dans tous ses points, pratiquez-vous sa loi ?

— Oui, dites-vous. — Allez, vous l'aimez, croyez-moi.
« Qui fait exactement ce que ma loi commande,
« A pour moi, dit ce Dieu, l'amour que je demande. »

BOILEAU.

LA LOI D'AMOUR SUBSTITUÉE A LA LOI DE LA FORCE

Aimer le prochain comme soi-même. — Après avoir dit : « *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces : c'est là le premier commandement* », Jésus avait ajouté :

« *Et voici le second qui est semblable au premier :* **Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Il n'y a point d'autre commandement plus grand que ceux-ci.** »

Le second commandement est une suite du premier : on n'arrive pas à aimer les hommes quand on n'aime pas Dieu. C'est seulement quand vous aimerez de tout votre cœur notre Père à tous que vous regarderez tous ses autres fils comme vos frères, que leurs maux vous causeront une vraie peine, que vous voudrez qu'ils soient heureux, et que vous trouverez la force de les aider efficacement.

En dehors de cet amour du Père commun, l'union de tous les hommes en une grande famille est impossible. C'est pourquoi chacun de nous doit dire dans sa prière quotidienne : *Notre Père*, et non pas : *mon Père*, afin d'affirmer, dès le premier mot, que tous les hommes sont frères.

Ce seul mot : *notre Père*, c'est la condamnation de toute la civilisation antique et le fondement de la civilisation chrétienne. C'est la **Loi d'Amour** substituée à la **Loi de la Force**. L'humanité doit cesser d'être un ensemble de cités hostiles ; elle doit devenir une grande famille composée

de Dieu, Créateur et Maître du monde, — de son Fils, le Sauveur Jésus, Dieu fait Homme ; — et de tous les hommes rachetés au Calvaire.

Que chacun renonce donc à soi-même et pratique la charité.

« Si quelqu'un veut venir après moi, dit Jésus, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive. » Ainsi, il brisera l'enveloppe d'égoïsme qui l'isolait, il acceptera la dernière place, la pauvreté, la fatigue ; il se sacrifiera pour que le règne de Dieu arrive, pour que la vérité et la charité règnent sur la terre.

LA VOIE ROYALE DE LA CROIX

.....

Règle tout sous ton ordre au gré de ton désir,
Tu ne manqueras point d'objets de déplaisir,
Tu trouveras partout à souffrir quelque chose :
Ou de force ou de gré, quoi qu'on veuille espérer,
Toujours de quoi souffrir et de quoi soupirer
Nous présente partout la croix inévitable ;
Et nous sentons au cœur toujours quelque douleur,
Ou quelque trouble en l'âme, encor plus intraitable,
Qui semblent à tour à tour nous livrer au malheur.

Le croix donc en tous lieux est toujours préparée ;
La croix t'attend partout, et partout suit tes pas ;
Fuis-là de tous côtés, et cours où tu voudras,
Tu n'éviteras point sa rencontre assurée ;
Tel est notre destin, telles en sont les lois ;
Tout homme pour lui-même est une vive croix,

Pesante d'autant plus que plus lui-même il s'aime ;
Et comme il n'est en soi que misère et qu'ennui,
En quelque lieu qu'il aille il se porte lui-même,
Et rencontre la croix qu'il y porte avec lui.

Porte-la de bon cœur cette croix salutaire,
Que tu vois attachée à ton infirmité ;
Fais un hommage à Dieu d'une nécessité,
Et d'un mal infaillible un tribut volontaire.
Elle te portera toi-même en tes travaux,
Elle te conduira par le chemin des maux
Jusqu'à cet heureux port où la peine est finie.
Mais ce n'est pas ici que tu dois l'espérer ;
La fin des maux consiste en celle de la vie,
Et l'on trouve à gémir tant qu'on peut respirer.

P. Corneille,
Traduction de l'*Imitation.*

AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES

Un commandement nouveau: — Avant de quitter ses disciples pour aller au Calvaire, le Maître leur fit ses recommandations suprêmes :

« Mes petits enfants, je vous fais un commandement nouveau qui est que vous vous aimiez les uns les autres, que vous vous entr'aimiez comme je vous ai aimés. C'est en cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples. Les monarques des nations les gouvernent par la force, mais vous, mes disciples, ne faites pas ainsi : que le plus grand parmi vous se fasse le plus petit et que le chef soit le serviteur de ses frères. »

Aimer ceux qui nous aiment, ne suffit pas.

« Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent ; bénissez ceux qui font des imprécations contre vous et priez pour ceux qui vous calomnient. Et vous serez les enfants du Très-Haut parce qu'il est bon aux ingrats même et aux méchants. » Aimer et pardonner sans limites, telle est la loi nouvelle.

« Seigneur, demanda Pierre, combien de fois pardonnerai-je à mon frère, lorsqu'il aura péché contre moi ? Sera-ce jusqu'à sept fois ? » Jésus lui répondit : « Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois. »

C'est pourquoi le royaume des cieux est comparé à un roi qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs : et ayant commencé à le faire, on lui en présenta un qui devait dix mille talents. Mais comme il n'avait pas le moyen de les lui rendre, son maître commanda qu'on le vendît, lui, sa

femme et ses enfants, et tout ce qu'il avait, pour satisfaire cette dette. Ce serviteur, se jetant à ses pieds, le conjurait en lui disant : « *Seigneur, ayez un peu de patience et je vous rendrai tout.* » Alors le maître de ce serviteur, étant touché de compassion, le laissa aller, et lui remit sa dette.

« Mais ce serviteur ne fut pas plutôt sorti, que trouvant un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, il le prit par la gorge, et l'étouffait presque en lui disant : « *Rends-moi ce que tu me dois.* » Et son compagnon, se jetant à ses pieds, le conjurait en lui disant : « *Ayez un peu de patience et je vous rendrai tout.* » Mais il ne voulut point l'écouter ; et il s'en alla, et le fit mettre en prison, pour l'y tenir jusqu'à ce qu'il lui rendît ce qu'il lui devait.

« Les autres serviteurs, ses compagnons, voyant ce qui se passait, en furent extrêmement affligés, et avertirent leur maître de tout ce qui était arrivé. Alors son maître l'ayant fait venir, lui dit : « *Méchant serviteur, je vous avais remis tout ce que vous me deviez, parce que vous m'en aviez prié : ne fallait-il donc pas que vous eussiez aussi pitié de votre compagnon comme j'avais eu pitié de vous ?*

« Et son maître, étant ému de colère, le livra entre les mains des bourreaux, jusqu'à ce qu'il payât tout ce qu'il lui devait.

« *C'est ainsi que mon Père qui est dans le ciel vous traitera, si chacun de vous ne pardonne du fond du cœur à son frère les fautes qu'il aura commises contre lui.* »

La paix du Christ. — On a dit : « L'hostie abat les barricades qui divisent les hommes.

Qu'est-ce en effet qui divise les hommes ? Les intérêts matériels. Les hommes se disputent pour la richesse, et autour d'un coffre-fort. Les peuples se battent pour des provinces... Or la sainte Hostie nous donne Celui qui, étant infiniment riche, s'est fait pauvre pour nous ; pauvre jusqu'à la paille de la crèche ; pauvre jusqu'à la nudité du Golgotha, pauvre jusqu'au dépouillement même des apparences humaines dans l'Eucharistie.

Ce qui divise les hommes, c'est la carence de l'autorité et de l'obéissance. On commande mal, on n'obéit pas... Et dans la Sainte Communion nous recevons Celui qui, pour nous, sous l'Hostie, continue le geste immortel par lequel il a, au Calvaire, obéi à Dieu son Père jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la Croix ; et qui a encore étendu son obéissance, puisqu'à l'autel il obéit au prêtre qui le place où il veut, et au fidèle qui le reçoit toutes les fois qu'il le désire.

L'Hostie détruit les barrières. Elle fait plus. Elle *tresse des liens entre les hommes.* — Mgr Chollet. »

JÉSUS INDIQUE LA VOIE AU CITOYEN DE TOUTE CITÉ

Naissance des véritables droits de l'homme. — Etablir le royaume de Dieu dans nos pensées, nos désirs, nos volontés ; renoncer à nous-même par amour de Dieu et du prochain : voilà ce que Jésus est venu enseigner aux hommes. Il n'est pas venu leur révé-

ler la meilleure forme de gouvernement pour la Cité le meilleur code de lois, le meilleur système d'impôts. A celui qui lui demandait de présider à la succession paternelle, il répondit : « O homme, je n'ai pas été envoyé pour faire vos partages. »

Mais en commandant à tout individu de se perfectionner pour Dieu, Jésus perfectionnait la société elle-même. Si chacun de nous tourne sa volonté contre ses mauvais penchants, que de mal disparaîtra de la société ! Si chacun de nous emploie toutes ses forces pour le bien des autres, que de bonheur entrera dans la société !

Toutefois, dans sa conduite de chaque jour, le chrétien n'a pas seulement à tenir compte de ses devoirs envers Dieu et de ses devoirs envers le prochaîn : il rencontre les lois de la société, les ordres des chefs. Comment se conduira-t-il en tant que citoyen ?

Un jour les pharisiens dirent au Sauveur : « *Maître, nous savons que vous n'avez point égard aux personnes et que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité : nous est-il libre de payer le tribut à César ?* » Ils espéraient que Jésus nierait les droits du Prince et qu'ils pourraient le dénoncer comme un révolté. Mais Jésus leur dit : « *Montrez-moi un denier. De qui est l'inscription qu'il porte ?* » Ils lui répondirent : « *De César.* » Alors il leur dit : « *Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* » Et, ayant admiré sa réponse, ils se turent.

Admirable réponse en effet : **rendre à César ce qui appartient à César,** c'est obéir à ceux qui gouvernent la Cité ; c'était jadis, dans Athènes, obéir

aux décisions du Peuple ; à Rome, c'était obéir aux décisions du Prince.

Rendre à Dieu ce qui est à Dieu, c'est proclamer que ni le prince n'est Dieu, ni le Peuple n'est Dieu, que pas un gouvernement n'a le droit de nous obliger à faire ce qui est mal, ce qui est injuste, que pas un gouvernement n'a le droit de se mettre entre nous et Dieu, source unique de la vérité et de l'autorité.

« Soumis aux puissances de la Cité dans les limites de leur autorité légitime, indomptable et saintement rebelle si elles prétendent l'asservir au péché : tel doit être le disciple du Christ. » — (Mgr D'HULST.) Pour la première fois une digue était mise à la tyrannie de la Cité. Les véritables droits de l'homme datent de cette parole du Sauveur.

LES APOTRES DU CHRIST

Les Apôtres. — Pendant trois années, un Ouvrier, sorti d'un obscur atelier du petit village de Nazareth, a parcouru les campagnes de Judée. Autour de lui, il a réuni quelques artisans grossiers qui ne le comprennent pas toujours. Puis, seul, outragé par tout un peuple, abandonné par ses disciples, renié par le chef qu'il leur a donné, il meurt sur la croix infamante, crucifié entre deux larrons. Que pourront faire les disciples, alors que le Maître semble avoir échoué aussi complètement ?

Pour instruire les nations et les baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, il fallait changer toute leur manière de vivre ; il fallait leur faire abandonner les plaisirs honteux, leur faire accepter

les gênes de la vie chrétienne : il fallait, en un mot, mettre le vrai Dieu à la place des dieux corrupteurs

Pareille entreprise n'était-elle pas une folie, puisque tout se faisait dans les familles et dans l'Etat au nom des dieux ?

Quelles armes avaient donc les audacieux qui allaient tenter cette entreprise ? Pas d'autres que la douceur.

« *Ne résistez pas au mal que l'on veut vous faire*, leur avait dit le Maître ; *si quelqu'un vous a frappé sur la joue droite, présentez-lui l'autre.* » Oui, pareille entreprise était vraiment en dehors de la raison.

« Et cependant, de même que les humbles pêcheurs qui, un jour, sur les bords du lac de Génézareth, virent le divin Passant s'approcher et, le cœur bondissant, laissèrent leurs barques, leurs amis, leur famille pour le suivre, ainsi les foules asiatiques, grecques et romaines s'arrachèrent à leur vie de plaisir pour accepter tous les sacrifices de la vie chrétienne. » C'est que le divin Passant est toujours là ; c'est qu'il se donne dans l'Eucharistie à ceux qui croient en lui et qu'il les enveloppe d'un rayon de sa lumière et de sa force. Le puissant Empire romain va se dresser contre les humbles chrétiens ; il a imposé silence à la terre, il ne pourra étouffer la voix des martyrs. Le sang va couler à flots, les disciples du Christ vont fondre comme la neige au soleil ; d'autres se lèveront toujours plus nombreux. Cinq millions d'hommes, de femmes et d'enfants vont mourir, en répétant inlassablement : *je suis chrétien*. Et le monde sera vaincu,

Jésus l'avait annoncé : « *Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi.* »

LES PREMIÈRES COMMUNAUTÉS CHRÉTIENNES

La prédication de l'Evangile. — La prédication de l'Evangile commença dix jours après l'Ascension du Christ vainqueur de la Mort, quand le Saint-Esprit eut rempli les Apôtres de la force d'en haut. Pierre, l'humble pêcheur galiléen devenu « *pêcheurs d'hommes* », comme le lui avait annoncé son Maître, convertit trois mille Juifs. L'Eglise de Jérusalem se forme ; elle a aussitôt son premier martyr en la personne du diacre saint Etienne, lapidé par les Juifs.

Puis les Apôtres se séparent pour obéir à l'ordre du Maître qui leur a dit, avant de monter aux cieux : « *Allez, enseignez toutes les nations.* »

Ils fondent les sept églises de l'Asie Mineure et pour quelques années, saint Pierre établit la Chaire suprême à Antioche. (An 36.)

Saint Pierre établit la Chaire de Vérité à Rome. — Comme saint Pierre est le chef de la chrétienté, c'est la capitale du monde, c'est Rome qui lui revient en partage. Il y arrive en l'an 42. Un jour, cet homme qui était naguère un humble pêcheur d'un village perdu dans les lointaines montagnes de la Judée, s'arrêta aux portes de la Ville immense pour contempler la Reine du monde étagée sur sept collines, avec ses monuments splendides, ses palais, et aussi ses prisons, ses animaux féroces, ses foules cruelles.

Cette ville qui depuis des siècles tenait tous les peuples captifs, il venait lui imposer le joug du Christ.

Avant même d'y être entré, l'Apôtre se heurta à un premier rempart de haines, à des ennemis acharnés qui formaient une ceinture à la Ville. Les Juifs étaient très nombreux à Rome. Ils y exerçaient toutes sortes de petits commerces ; le soir, ils rentraient dans leurs quartiers, car ils aimaient à habiter ensemble. Ils étaient particulièrement nombreux dans les faubourgs de Suburre, du Transtévère et de la porte Capène. Pour la moindre chose, ils éclataient en cris assourdissants et en réclamations furieuses. Plusieurs fois les troubles qu'ils causaient les firent expulser.

Fuyant d'aussi dangereux voisins, saint Pierre se fixa près de la voie Nomentane. C'est là qu'il commença de prêcher l'Evangile, baptisant dans la source voisine.

Pendant ce temps, saint Paul fondait des communautés chrétiennes sur toutes les rives de la Méditerranée et les autres Apôtres portaient la parole du Christ aux peuples plus lointains. Comme Jésus l'avait annoncé, l'Eglise, d'abord semblable à un petit grain de sénevé, devenait un grand arbre, et les foules venaient chercher à son ombre le repos et la joie. Qui dira le bonheur des âmes désespérées par l'horreur du paganisme quand elles virent briller pour la première fois la figure et le sourire de Jésus et qu'elles entendirent son appel : « *Venez à moi vous tous qui êtes accablés et je vous soulagerai.* »

« Ils entraient émus et attendris et, en franchis-

sant le seul béni de l'Eglise, il leur semblait passer du froid de la mort dans la douce chaleur de la vie, et des ténèbres de la nuit dans la splendeur du jour éternel. Le baume de la charité fermait leurs plaies et dilatait leurs cœurs : ils se sentaient aimés, et à leur tour, ils éprouvaient une douceur infinie à aimer leur semblable et à voir en lui un frère. Illuminés par le plein jour de la vérité, ils y trouvaient le pourquoi du monde et d'eux-mêmes. »

(G. Kurth.)

LA PREMIÈRE PERSÉCUTION

L'incendie de Rome. — Les Juifs voyaient avec fureur ce progrès de l'Evangile. En l'an 49, ils firent une émeute contre saint Pierre ; et les Romains, sans distinguer les victimes de leurs persécuteurs, expulsèrent momentanément de la Ville, juifs et chrétiens.

Dans les provinces, les Juifs poursuivirent saint Paul de leur haîne, soulevèrent les populations contre lui en Asie Mineure et en Grèce, tentèrent de le tuer à Jérusalem et réussirent à le faire emprisonner deux ans à Césarée.

L'incendie de Rome leur fournit l'occasion d'atteindre tous les chrétiens.

Cet incendie paraît avoir été ordonné en secret par Néron, qui voulait s'illustrer en rebâtissant la Ville plus belle. Le 19 juillet 64, le feu prit dans les boutiques pleines de marchandises inflammables qui entouraient le Grand Cirque. Le vent soufflait avec violence. Bientôt l'ovale immense du Cirque fût en feu. Puis le fléau, gagnant les sommets, en-

toura le Palatin d'une ceinture de flammes, ravagea le Cœlius et l'Aventin. On l'arrêta le sixième jour en faisant un grand abattis de maisons au pied de l'Esquilin ; mais il reprit dans les jardins d'un favori de Néron et, trois jours durant, fit rage encore. Des quatorze régions de Rome, il n'en restait plus que quatre. — (P. Allard.)

La fureur et le désespoir agitaient le peuple ; il devinait qu'une main criminelle avait allumé cet immense brasier ; déjà on murmurait le nom de l'Empereur. Néron pouvait tout craindre. Il chercha des victimes sur qui détourner les soupçons.

Or, le feu s'était déclaré dans les boutiques que les Juifs avaient à l'intérieur de la Ville et il avait épargné les faubourgs qu'ils habitaient aux extrémités. Dès lors, rien ne parut plus vraisemblable que le bruit qui fut mis en circulation : *Ce sont les Juifs qui ont mis le feu.* Ils se virent en danger d'être massacrés ou emprisonnés en masse ; mais ils avaient de puissants protecteurs dans l'entourage de Néron : par eux, ils obtinrent que les chrétiens leur fussent substitués.

A cette date, l'Evangile n'était connu de la foule que par les calomnies de ses ennemis. « La communion eucharistique, la cérémonie la plus sainte et la plus pure qui ait jamais consolé l'âme humaine, avait été représentée comme une orgie. » Tout chrétien passait donc pour un scélérat. Les prisons s'emplirent rapidement. Alors, pour reconquérir l'affection du peuple, Néron lui donna une fête horrible.

Notion historique. — On appelle Rome : la *ville*

aux sept collines, parce que, fondée d'abord par Romulus sur le mont Palatin, elle s'étendit ensuite sur les six collines voisines : l'Aventin, le Capitole, le Quirinal, le Viminal, l'Esquilin et le Cœlius.

UNE FÊTE NÉRONIENNE

Au Vatican. — Elle eut lieu dans les magnifiques jardins qui couvraient la colline du Vatican. Elle commença par une de ces longues et navrantes processions où les condamnés défilaient entre deux haies de valets qui les frappaient avec des fouets. Puis eut lieu la *chasse :* une partie des chétiens avaient été revêtus de peaux de bêtes ; des chiens d'une férocité extrême furent lancés contre eux ; et ce fut un horrible festin... Quand le peuple romain eut rassassié ses yeux de cet affreux spectacle, on introduisit d'autres chrétiens : des croix avaient été préparées en divers endroits du cirque ; on les y attacha et des bêtes fauves les dévorèrent.

Vint ensuite la fête de nuit.

Les immenses jardins avaient été jalonnés de pieux sur lesquels on avait attaché des chrétiens revêtus d'une tunique imbibée de poix et de résine. On y mit le feu ; le sang et la poix brûlaient lentement avec d'horribles grésillements. Dans les avenues formées par ces flambeaux vivants couraient des chars qui se disputaient le prix de la course. Les martyrs furent admirables de courage et de douceur ; plus d'un spectateur en fut retourné et fit ce jour-là son premier pas vers le salut : **Le sang des martyrs est une semence de chrétiens.** (D'après P. Allard. — *Histoire des persécutions.*)

La rumeur infâme qui représentait les chrétiens comme des scélérats allait avoir d'infinies conséquences.

Suppliciés au Vatican, parce qu'on les disait capables de tous les crimes, les chrétiens furent recherchés dans tout l'Empire : première persécution qui devait être suivie de neuf autres. Un édit les mit hors la loi. Saint Pierre fut crucifié comme son Maître l'avait été, mais pour marquer jusque dans la mort l'humilité du disciple, il obtint d'être placé sur la croix la tête en bas. Saint Paul fut décapité.

Aujourd'hui les restes des deux grands Apôtres sont réunis dans l'Eglise de Saint-Pierre de Rome et leur tombeau attire les foules chrétiennes du monde entier. Et personne ne sait ce que sont devenues les cendres de Néron.

LES PERSÉCUTIONS AU IIe SIÈCLE ET AU IIIe SIÈCLE

Au IIe siècle, les chrétiens victimes du culte rendu aux passions. — A la persécution de Néron succèdent, au second siècle, celles de Domitien, de Trajan et de Marc-Aurèle. Mais, maintenant, ce ne sont plus les magistrats qui poursuivent les chrétiens. On s'était rendu compte de la fausseté des accusations portées contre eux ; et l'Empereur Trajan donnait pour instruction aux gouverneurs : « *Il ne faut pas les rechercher ; si on les dénonce et qu'ils refusent de sacrifier aux dieux, il faut les punir.* » A quoi un défenseur des chrétiens répliqua : « Partout il y a des soldats pour donner la chasse aux bri-

gands ; tout ennemi de l'Etat est recherché : si le chrétien ne doit pas l'être, c'est donc qu'il n'est pas coupable ; alors, pourquoi le punissez-vous quand il a été dénoncé ? »

Pour qu'une poursuite fût engagée, il fallait qu'un accusateur vînt dire : « Un tel est chrétien. » Alors le magistrat disait à l'accusé : « Tu sais qu'il n'est pas permis d'être chrétien. » Le fidèle répondait : « *Sum christianus*, je suis chrétien. » Et il était envoyé au supplice comme sacrilège.

Ainsi les véritables auteurs des persécutions du second siècle furent moins les Empereurs et les magistrats, que la tourbe infâme des dénonciateurs, que la plèbe surtout. Celle-ci se moquait bien des prétendus crimes des chrétiens ; mais leurs vertus l'irritaient. Elle flairait en eux les démolisseurs de ses plaisirs ; elle entrevoyait avec effroi, s'ils triomphaient, une société sans débauches. Et elle hurlait à la mort.

Au III^e^ siècle, les chrétiens victimes du culte rendu au chef de l'Etat. — Au III^e^ siècle, les persécutions eurent une cause nouvelle : la fureur des Empereurs qui s'étaient aperçus que le christianisme met des limites au pouvoir du chef de l'Etat.

Les Romains disaient : « *La volonté de l'Empereur est la loi.* » Mais les chrétiens ajoutaient : « *à condition qu'il respecte les droits de Dieu.* » Ils ne refusaient pas d'obéir ; personne n'obéissait mieux qu'eux ; ils payaient les impôts, combattaient vaillamment dans les armées ; chaque jour ils priaient pour le chef de l'Etat. « Ouvrez nos livres, disait l'un d'eux, vous apprendrez qu'il nous est ordonné de pousser la charité jusqu'à prier pour nos persé-

cuteurs ; nous demandons tous pour les Empereurs quels qu'ils soient, une longue vie et un règne tranquille. »

Seulement, après avoir *rendu à César ce qui est à César*, les chrétiens voulaient aussi, de toute leur âme, *rendre à Dieu ce qui est à Dieu.* C'est pourquoi ils n'assistaient jamais aux jeux criminels du cirque, et c'est pourquoi ils refusaient dêtre magistrats. Tout magistrat devait prier les dieux avant de rendre un jugement ; comment un chrétien aurait-il pu le faire ?

Cela, les Empereurs l'auraient encore permis ; seulement, ils étaient regardés eux-mêmes comme des dieux et leur pouvoir sans limites venait de là ; or, autant de chrétiens, autant de gens qui mettaient quelqu'un au-dessus du Prince, autant de gens qui refusaient de faire ses volontés mauvaises. Pour un chrétien, le Prince n'avait pas le droit de commander contre les commandements de Dieu.

Les Empereurs voulurent sauver leur pouvoir absolu en forçant les chrétiens à reconnaître leur divinité. Ils ordonnèrent six grandes persécutions.

LA GUERRE D'EXTERMINATION

L'attitude des chrétiens. — Cette fois, on n'envoyait pas les chrétiens immédiatement à la mort : on essayait de les faire abjurer. On les torturait, on soignait ensuite leurs plaies, on les guérissait pour les torturer encore ; on ne les faisait mourir qu'après avoir perdu l'espoir de les amener à adorer les idoles.

L'attitude des chrétiens fut héroïque : saint Pierre

l'avait fixée. « Jésus-Christ, dit-il, a souffert pour nous, lui qui n'avait commis aucun péché, vous laissant ainsi un exemple, afin que vous marchiez sur ses traces. En butte aux mauvais traitements, il n'éclata point en menaces ; chargé d'injures, il demeura dans le silence ; mais il s'abandonna au pouvoir de celui qui le jugeait injustement. »

Les chrétiens suivirent l'exemple du divin Maître. Ils se contentèrent de répondre au persécuteurs

« Nous ne pouvons pas vous obéir, *non possumus.* » Leur désobéissance ne fut pas une révolte : elle fit couler du sang, mais uniquement du sang de chrétien.

« Leur attitude devant le juge avait quelque chose de surhumain. Des accents semblables aux leurs n'avaient jamais été entendus dans aucun prétoire. Loin de chercher à nier leur crime, ils s'en glorifiaient. Ils proclamaient avec délices ce nom de chrétien pour lequel ils étaient poursuivis ; ils le répétaient comme un cri de joie et d'amour au fort des plus atroces tourments, et souvent un interrogatoire entier s'écoulait sans que le juge leur eût

arraché autre chose que cette fière et unique parole : « Je suis chrétien. »

— Tu dois aimer nos princes, disait le juge.

— Eh ! de qui donc l'Empereur est-il mieux aimé que de ses sujets chrétiens ? Nous ne cessons de prier pour lui.

— A la bonne heure ! Mais pour que l'Empereur ait des preuves plus claires de ta fidélité, tu vas lui offrir un sacrifice avec nous.

— J'honore l'Empereur et je fais des vœux pour lui, mais je ne puis pas lui offrir un sacrifice. Je n'adore que le Dieu tout-puissant, créateur de l'univers.

— Les lois te prescrivent d'adorer le divin Empereur.

— Mon Dieu me défend de rendre un culte à d'autres qu'à lui seul.

— Tu dois obéir aux lois.

— Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

Cette réponse de la conscience chrétienne aux sommation de la force mettait fin à la discussion théorique.

Alors s'en ouvrait une autre pour laquelle le juge était mieux armé et où il s'efforçait de faire violence à la volonté après avoir essayé de convaincre l'intelligence. Tantôt il atténuait le plus possible l'acte d'idolâtrie qu'on attendait du chrétien : quelques grains jetés sur un autel, une simple invocation, le silence même suffisait : quel mal y avait-il à cela ? Et ne fallait-il pas une étrange obstination pour refuser une clémence qui se contentait de si peu ? D'autres fois, c'était le cœur qu'on essayait de surprendre par l'ostentation d'une sollicitude et

d'une pitié presque paternelles pour les accusés. On les conjurait au nom de leur propre salut, on évoquait le souvenir de ceux qui leur étaient chers, on faisait même comparaître ceux-ci à l'audience et c'était une terrible épreuve pour le martyr quand la voix d'un père à cheveux blancs ou d'une épouse tendrement aimée se joignait à celle du magistrat pour lui présenter l'apostasie comme un devoir.

« Enfin, lorsque tout avait échoué, le juge recourait au dernier argument qui était la torture. Ce que la volonté libre avait dédaigneusement refusé, il se serait contenté de le devoir à la faiblesse de la chair. Mais ce triomphe lui était rarement accordé. Les athlètes du Christ étaient invincibles. Ils souriaient au milieu des plus effroyables tortures. « Il y avait, disaient-ils, quelqu'un en eux qui souffrait à leur place. » Le dénouement uniforme de ces scènes terribles, c'était une sentence de mort... » (G. KURTH : *Les origines de la Civilisation moderne.*)

Des millions de chrétiens périrent ainsi pendant les six assauts donnés à l'Eglise : en 202 par Septime Sévère ; — en 235 par Maximin ; — en 250 par Dèce ; en 257 par Valérien ; — en 276 par Aurélien ; — et enfin en 302 par Dioclétien.

LE TRIOMPHE (313)

La conversion de Constantin. — La persécution de Dioclétien fut la plus terrible de toutes ; cependant le triomphe la suivit de près.

« Quand Dieu, qui sait que les plus fortes vertus naissent parmi les souffrances, eut fait voir qu'il n'avait pas besoin du secours humain pour établir son Eglise, dit Bossuet, il y appela les Empereurs et fit du grand Constantin le protecteur déclaré du christianisme. »

Constantin, César des Gaules, était païen zélé, mais il n'avait pas de haine pour les chrétiens ; il les estimait. Proclamé Empereur par ses troupes, il marche sur Rome tyrannisée par Maxence. La rencontre eut lieu aux portes de la Ville. Avant la bataille, Constantin se proclame chrétien. Au point de vue humain, cette conversion était une folie. La crise terrible qu'ils venaient de traverser avait affaibli les chrétiens. Jamais d'ailleurs ils ne s'étaient occupés des affaires publiques. Constantin, homme de grand sens, ne pouvait compter qu'ils seraient une force pour lui et il savait qu'en se convertissant, il soulèverait les haines de la majorité païenne, la fureur de Rome, forteresse du paganisme. Et cependant, avant d'engager le combat, au risque d'irriter ses propres soldats, il met la croix du Christ sur son étendard.

Le labarum. — Il a raconté lui-même qu'il était fort inquiet. Il se disait que le secours des hommes ne suffit pas en des circonstances aussi graves. Il lui revint alors à l'esprit que de tous les princes

qu'il avait connus, le seul qui eût joui d'une prospérité ininterrompue était son père Constance qui avait protégé les chrétiens, tandis que ceux qui les avaient persécutés avaient presque tous fini misérablement. Ces pensées inclinaient déjà son âme vers le christianisme, et il demandait à Dieu de lui donner quelque signe visible qui pût tout à fait le décider. Sa prière fut exaucée : il s'était mis en marche avec son armée lorsque, vers le milieu du jour, à l'heure où le soleil commence à s'incliner vers l'horizon, il vit dans le ciel une croix lumineuse avec ces mots : « *Hoc signo vinces*, Triomphe par ce signe. » Ses soldats la virent aussi avec un grand étonnement. Cependant l'Empereur n'était pas entièrement convaincu ; mais pendant la nuit, le Christ lui apparut : il tenait à la main la même croix lumineuse et il lui dit de la placer sur un étendard, le *labarum*, qui devait être porté en tête de l'armée. Constantin obéit et remporta une victoire décisive. Vaincu, Maxence se noya dans le Tibre

Le premier soin de l'Empereur victorieux fut de publier l'édit de Milan (313) qui accordait aux chrétiens la pleine liberté d'exercer leur culte.

C'est la fin du monde antique.

4. LA GRANDE RÉPARATION

L'ARCHE DE SALUT. — L'ÉGLISE ET SON CHEF

Une grande aumône faite à une grande faiblesse. — Après l'édit de Milan, les chrétiens n'avaient plus à craindre les bourreaux. Ils trouvèrent d'autres ennemis dans les hérétiques. De temps en temps, un homme se levait pour dire : « On se trompe ; Jésus n'a pas voulu dire ceci. » Et il entraîna beaucoup de chrétiens ignorants dans des erreurs mortelles pour leurs âmes. Si personne n'avait eu le droit de dire : « Ceci est vrai, cela est faux », les chrétiens auraient fini par s'émietter en petits groupes ennemis les uns des autres.

Seulement, Jésus qui avait tout notre avenir sous les yeux, savait que nous sommes faciles à tromper. Pour assurer notre union à tous dans la vérité, il fit une grande aumône à notre faiblesse : il nous donna l'Eglise. L'Eglise fait régner l'union et l'amour entre tous les chrétiens parce qu'elle est

dirigée par le Pape représentant de Jésus, inspiré par lui.

Le Pape, lumière du monde. — A saint Pierre, Jésus avait ordonné de gouverner tout, « les agneaux et les brebis, les petits et les mères, et les pasteurs mêmes, qui sont pasteurs à l'égard des peuples et brebis à l'égard de Pierre. » C'est pourquoi saint Jérôme écrivait au Pape Damase : « *Vous êtes la lumière du monde.* »

Jésus avait ajouté : « *Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles.* » Et c'est pourquoi toutes les décisions des Papes, — depuis dix-neuf cents ans, — se sont montrées d'une justesse miraculeuse.

Les Papes martyrs. — Les premiers Papes se dévouaient à la famille des chrétiens jusqu'aux jours de persécution, où ils s'en allaient paisiblement à la mort.

Comme saint Pierre, ses deux successeurs, saint Lin et saint Anaclet, versent leur sang pour la foi. Saint Clément, d'abord exilé en Chersonèse, y est jeté dans la mer avec une ancre au cou. Martyrs aussi les Papes saint Alexandre (115) saint Sixte (125), saint Télesphore (136) et bien d'autres. En 222, saint Calixte est précipité d'une fenêtre dans un puits où la foule le lapida. Condamné à l'exil, le pape saint Pontien se démet pour que l'Eglise ne reste pas sans chef pendant sa captivité ; il meurt peu après, tourmenté et battu de verges ; mais déjà son successeur saint Antère l'avait précédé dans le martyre : il n'avait été pape qu'un mois.

Les ennemis de l'Eglise se sont toujours acharnés contre son chef, sachant bien que si la tête pouvait être blessée à mort, le corps périrait. L'Empereur

Dèce qui fut l'un des plus cruels persécuteurs de l'Eglise, disait qu' « *il aurait mieux aimé voir un rival lui disputer le trône qu'un Pape siéger à Rome* ». Il fit martyriser le Pape Saint Fabien (250) ; la persécution fut telle, la surveillance si active, que l'Eglise fut dix-huit mois sans pouvoir élire un autre Pape. Privés de leur chef, les prêtres de Rome furent admirables ; nulle fatigue ne leur coûtait, nul danger ne les arrêtait ; beaucoup furent mis à mort. La surveillance s'étant relâchée pendant une absence de Dèce, le pape Corneille fut élu. « Il fallait une foi bien ferme, dit un contemporain, pour s'asseoir sur la chaire de Pierre. » Deux ans après, saint Corneille versait à son tour son sang pour le Christ. Et toujours un autre est prêt pour le sacrifice.

Les Papes créent la civilisation chrétienne. — Après l'édit de Milan, quand le monde regorgea de chrétiens, l'Eglise n'eut plus seulement des individus et des familles à diriger : elle dut guider la Société elle-même. Aussi le rôle des Papes s'étend-il. Dès saint Léon le Grand (440-461), ils apparaissent comme les pères de la civilisation. A toutes les époques dangereuses, ils sauront indiquer le sûr chemin.

Les catacombes. — Un grand écrivain a fait raconter ainsi par un chrétien des premiers temps, un office dissimulé sous terre : « Un jour, j'étais allé visiter la fontaine Egérie. La nuit me surprit. Pour regagner la voie Appienne, je me dirigeai sur le tombeau de Cécilia Métella chef-d'œuvre de grandeur et d'élégance. En traversant des champs abandonnés, j'aperçus plusieurs personnes qui se glissaient dans

l'ombre, et qui toutes, s'arrêtant au même endroit, disparaissaient subitement. Poussé par la curiosité, je m'avance et j'entre hardiment dans la caverne où s'étaient plongés les mystérieux fantômes ; je vois s'allonger devant moi des galeries souterraines qu'à peine éclairaient de loin à loin, quelques lampes suspendues. Les murs des corridors funèbres étaient bordés d'un triple rang de cercueils placés les uns au-dessus des autres. La lumière lugubre des lampes, rampant sur les parois des voûtes, et se mouvant avec lenteur le long des sépulcres, répandait une mobilité affrayante sur ces objets éternellement immobiles.

Les Catacombes, cimetières souterrains de la banlieue de Rome où les chrétiens se réunissaient.

En vain, prêtant une oreille attentive, je cherche à saisir quelques sons pour me diriger à traveés un abîme de silence, je n'entends que le battement de mon cœur dans le repos absolu de ces lieux. Je voulus retourner en arrière, mais il n'était plus temps. Je pris une fausse route, et au lieu de sortir du dédale, je m'y enfonçai.

De nouvelles avenues qui s'ouvrent et se croisent de toutes parts augmentent à chaque instant mes perplexités. Plus je m'efforce de trouver un chemin,

plus je m'égare ; tantôt je m'avance avec lenteur, tantôt je passe avec vîtesse : alors, par un effet des échos qui répétaient le bruit de mes pas, je crois entendre marcher précipitamment derrière moi. Il y avait déjà longtemps que j'errais ainsi, mes forces commençaient à s'épuiser ; je m'assis à un carrefour solitaire de la cité des morts. Je regardais avec inquiétude la lumière des lampes, presque consumées, qui menaçaient de s'éteindre. Tout à coûp une harmonie semblable au chœur lointaïn des esprits célestes sort du fond de ces demeures sépulcrales : ces divins accents expiraient et renaissaient tour à tour ; ils semblaient s'adoucir encore en s'égarant dans les routes tortueuses du souterrain. Je me lève et je m'avance vers les lieux d'où s'échappent les magiques concerts : je découvre une salle illuminée. Sur un tombeau paré de fleurs, Marcellin célébrait le mystère des chrétiens ; des jeunes filles couvertes de voiles blancs chantaient au pied de l'autel ; une nombreuse assemblée assistait au sacrifice : je reconnais les catacombes.

CHATEAUBRIAND. — *Les Martyrs.*

LA VOIE APPIENNE fut la première de ces grandes routes qui mettaient Rome en communication avec tous les points de l'Italie ; elle fut construite en 312 par Appius. Elle était comme toutes les routes, bordée de tombeaux, car il était défendu d'ensevelir les morts à l'intérieur de la Ville. — *Les Metellus* étaient une illustre famille romaine.

L'ÉGLISE ET SES ÉVÊQUES

Les Evêques. - Au-dessous de l'Eglise de Rome, ses filles, les autres Eglises, étaient dirigées chacune par son évêque, filialement soumis au Père commun des fidèles. L'évêque enseignait le troupeau qui lui était confié, dirigeait toutes les œuvres de la charité chrétienne, puis quand il le fallait, il donnait son sang. Le simple fidèle pouvait fuir la persécution, mais non l'évêque. « L'évêque peut fuir, dit saint Augustin, quand il n'y a plus de peuple auquel il doive son ministère ; mais fuir quand la persécution commence ! quand tous accourent plus que jamais à l'Eglise, les uns demandant le baptême, d'autres la réconciliation, d'autres la pénitence, et tous, la consolation des sacrements ! » Saint Marc, évêque d'Aréthuse, avait fui dans l'espoir d'écarter le danger de son troupeau ; parvenu en lieu sûr, il apprit que ses fidèles étaient poursuivis : sans retard, il revint sur ses pas et s'offrit au martyre. Les évêques se souvenaient de la parole du Maître : « *Je suis le bon Pasteur et je donne ma vie pour mes brebis.* »

Les évêques martyrs. Saint Ignace. — En l'an 107, saint Ignace, évêque de la glorieuse Eglise d'Antioche fondée par saint Pierre, fut arrêté et désigné pour faire partie d'un de ces envois de chair humaine destinés aux cirques de Rome.

Ni l'attente du supplice, ni la fatigue du voyage, ni les mauvais traitements de ses gardiens ne troublèrent l'évêque. Profitant de la demi-liberté qu'on laissait aux condamnés à mort, il écrivait à ses fidèles d'Antioche, conseillait les chrétientés des

villes où passait le convoi, prêchait les vertus chrétiennes à tous ceux qui venaient le voir. Une étonnante tranquillité d'âme, avec la soif du martyre, paraît dans toutes ses lettres. La plus célèbre est celle qu'il écrivit aux chrétiens de Rome. Ayant appris qu'ils espéraient obtenir sa grâce, par l'influence de quelques-uns des leurs, il les supplie de ne faire aucune démarche :

« Que rien ne m'empêche d'atteindre l'héritage qui m'est réservé. C'est votre charité que je crains. Vous n'avez, vous, rien à perdre ; moi, c'est Dieu que je perds, si vous réussissez à me sauver. Jamais je ne retrouverai une pareille occasion de me réunir à lui ; jamais vous ne ferez une meilleure œuvre qu'en vous abstenant d'intervenir. Depuis la Syrie jusqu'à Rome, sur terre, sur mer, de jour, de nuit, je combats déjà contre les bêtes, enchaîné que je suis à dix léopards ; je veux parler des soldats de garde, qui se montrent d'autant plus méchants qu'on leur fait plus de bien. Grâce à leurs mauvais traitements, je me forme, mais je n'en suis pas pour cela justifié. Je gagnerai à être en face des bêtes qui me sont préparées. J'espère les trouver bien disposées ; je les caresserai plutôt, afin qu'elles me dévorent sur-le-champ, et ne fassent pas comme pour certains qu'elles ont craint de toucher. Si elles y mettent du mauvais vouloir, je les forcerai.

« Pardonnez-moi : je sais ce qui m'est préférable. Maintenant, je commence à être un vrai disciple. Nulle chose visible ou invisible ne m'empêchera de jouir de Jésus-Christ. Feu et croix, troupes de bêtes, dislocation des os, mutilation des membres, broiement de tout le corps, que tous les supplices du

démon tombent sur moi, pourvu que je jouisse de Jésus-Christ. Le monde et ses royaumes ne me sont rien. Je cherche Celui qui pour nous est mort ; je veux Celui qui pour nous est ressuscité. Ma délivrance approche. Faîtes-moi grâce, mes frères, ne me privez pas de la vraie vie. Il n'y a plus en moi d'ardeur pour la matière, il n'y a qu'une eau vive qui murmure au dedans de moi et me dit : Viens vers le Père. » (P. ALLARD.)

Le 20 décembre, le grand évêque obtint la grâce si ardemment désirée : pendant les cent vingt-trois jours de fêtes données au peuple par l'Empereur Trajan, onze mille bêtes féroces furent lâchées dans les cirques et saint Ignace fut de ceux qui périrent sous leurs dents.

LES ÉVÊQUES MARTYRS

Saint Polycarpe. — « *Sang de martyr, semence de chrétiens* », disait-on alors ; on put le constater une fois de plus. Quarante ans après le martyre du saint évêque d'Antioche, les chrétiens de Syrie formaient près de la moitié de la population. Ce progrès de l'Evangile faisait le désespoir des Juifs et des idolâtres. Un soir la foule qui se pressait à Smyrne dans l'immense ovale du stade, surexcitée par le spectacle des fauves dévorant onze chrétiens, réclama la mort de leur chef : « *L'évêque Polycarpe, aux lions !* »

Polycarpe était, depuis la mort de saint Ignace, le plus grand personnage chrétien de l'Orient. Il était disciple de saint Jean, l'ami de Jésus. Sa renommée était grande. Lorsqu'il était venu à Rome, en 154, le pape Anicet lui avait cédé l'honneur de

prononcer à sa place, dans l'Assemblée des fidèles, les paroles de la Consécration eucharistique. Depuis trop longtemps il vivait dans l'attente du martyre, pour être troublé quand la couronne s'approchait de lui ; mais il céda aux instances des chrétiens et consentit à se dérober aux recherches. Il se retira dans un petit domaine aux environs de la ville. Il y passa plusieurs jours priant sans cesse, selon sa coutueme, pour l'Eglise universelle. Averti de l'approche de ceux qui le cherchaient, il refusa de fuir plus loin. « Que la volonté de Dieu soit faite ! » dit-il. Il se livra aux soldats et se mit à causer avec eux. Son sang-froid, sa belle vieillesse les frappèrent d'admiration. « Fallait-il se donner tant de peine pour prendre ce vieillard ? » dirent quelques-uns. Polycarpe leur fit donner à manger et à boire et demanda quelque temps pour prier. Il pria debout et à haute voix, deux heures durant. Les choses qu'il disait à Dieu émurent profondément ses gardes. « Il recommandait au Seigneur tous ceux qu'il avait connus dans sa longue vie, petits et grands, illustres et obscurs, et toute l'Eglise catholique répandue dans le monde. »

Sa prière achevée, les soldats l'emmenèrent à la Ville. Ils le conduisirent dans l'enceinte des jeux, transformée en tribunal. C'est là qu'eut lieu cet émouvant interrogatoire où se marque la calme intrépidité du vrai chrétien.

Le proconsul Quadratus essaya de lui faire renier sa foi. « Aie égard à ton âge : jure par le Génie de César et insulte le Christ. — Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, répondit Polycarpe, et il ne m'a jamais fait de mal : comment pourrais-je in-

jurier mon Roi et mon Sauveur ? — Jure par le génie de César. — Je suis chrétien. — J'ai des bêtes féroces ; tu leur seras livré. — Fais-les venir ; nous n'avons point l'habitude de retourner en arrière et d'aller du mieux au pire. Il m'est bon, au contraire, de passer des maux de cette vie à la suprême justice. — Puisque tu méprises les bêtes, je te ferai brûler. — Tu me menaces d'un feu qui brûle une heure et s'éteint aussitôt. Ignores-tu le feu du juste jugement et la peine éternelle qui est réservée aux impies ? Vraiment pourquoi tardes-tu ? Apprête ce que tu voudras.

Le proconsul eût désiré ne point sévir, mais la foule, excitée par les nombreux Juifs de Smyrne, que saint Jean appelait « *la Synagogue de Satan* », se mit à crier : « C'est le docteur de l'Asie ! le père des chrétiens ! celui de qui beaucoup ont appris à ne plus honorer les dieux ! Aux lions ! » Ce dernier cri fut remplacé par un autre qui devint général : « Qu'il soit brûlé vif ! »

Polycarpe ne s'étonna pas : une vision lui avait appris qu'il périrait dans le feu. Il vit sans émotion les Juifs et les païens se répandre aux environs pour y chercher du bois. En peu de temps le bûcher fût construit ; attaché au poteau qui en occupait le milieu, le saint se mit à prier à haute voix. On vit alors la flamme onduler à la façon d'une voile de navire gonflée par le vent, et envelopper dans ses plis le corps du martyr, mais sans le toucher. Il fallut que le bourreau vint le tuer d'un coup de poignard. (D'après P. Allard. — *Histoire des persécutions.*)

LES ÉVÊQUES DOCTEURS

Après le triomphe du Christianisme. — Après l'édit de Milan, qui mit fin aux persécutions, l'Eglise eut à combattre les hérésies.

Alors, après les évêques martyrs, vinrent les évêques docteurs, ces génies qui dans l'Eglise d'Orient, se nomment saint Athanase, saint Grégoire, saint Basile, saint Jean Chrysostome, — et dans l'Eglise d'Occident, saint Paulin, saint Ambroise, saint Augustin. Chaque foïs que la vérité était obscurcie, ils se levaient pour lui rendre son éclat.

Un grand exemple. — Aux Empereurs chrétiens, ils rappelèrent obtinément leurs devoirs. Et un jour le monde vit une chose qui jamais encore ne s'était vue : un successeur des Princes-dieux, Théodose le Grand, fit publiquement pénitence au pied de la Croix pour avoir violé le commandement de Dieu : *Homicide point ne seras.*

En 390, le commandant de la garnison de Thessalonique ayant été égorgé par la populace, Théodose, dans un premier moment de colère, donne l'ordre d'exterminer les habitants. Bientôt il révoque cet ordre cruel. Trop tard : la foule accourue aux jeux du cirque avait été assaillie par les troupes et massacrées. C'était certes un grand crime, mais supprimez le christianisme, dites, qu'était-ce au prix de toutes les horreurs qui avaient accompagné la conquête du monde ? Qu'était-ce à côté de ce siège de Jérusalem où l'un des meilleurs Empereurs païens, Titus, celui qu'on avait surnommé *les délices du genre humain*, faisait crucifier tous les fugitifs,

si bien que les croix manquèrent et aussi la place pour les dresser, — où l'on vit les soldats romains éventrer leurs prisonniers pour chercher dans leurs entrailles l'or qu'ils avaient pu avaler, — où onze cent mille Juifs périrent, de sorte qu'il n'en resta que cent mille à vendre ?

Le massacre de Thessalonique : une goutte de sang dans l'Océan rouge qui avait submergé le monde ! Mais celui qui l'avait ordonné était chrétien. Quand la nouvelle en parvint à Milan où Théodose tenaît sa cour, l'évêque Saint Ambroise prononça l'excommunication de celui qui avait manqué si gravement à la loi divine. Il écrivit à l'Empereur : « Je n'oserais offrir le Saint Sacrifice de la Messe en votre présence. Ce qui me serait interdit pour le sang répandu d'un seul homme, me serait-il permis pour le meurtre d'une foule d'innocents ? »

« Théodose n'est point retenu par cette lettre, il revient pour assister à l'office ; mais sous le portique se tient Ambroise qui l'arrête et lui dit : « Tu as imité David dans son crime, imite-le dans son repentir. » Huit mois s'écoulèrent ; l'Empereur n'obtenait toujours pas la permission de pénétrer dans le saint lieu. « Le temple de Dieu, disait-il, est ou« vert aux esclaves et aux mendiants, et il m'est « fermé ! » A la fin, l'évêque, touché du repentir de l'Empereur, lui accorda l'expiation publique. Dépouillé des marques du pouvoir suprême, Théodose le Grand fit pénitence au milieu de la cathédrale de Milan. Prosterné sur le pavé, il implora le pardon de Dieu avec sanglots et prières. Etendu à ses côtés, saint Ambroise pleurait aussi et récitait avec lui le psaume de David : « *Adhaesit pavimento*

anima mea, vivifica me secundum verbum tuum. »

Cet exemple, à jamais fameux, apprenait au peuple que les crimes font descendre au dernier rang ce qu'il y a de plus élevé ; que le royaume de Dieu ne connaît ni grands, ni petits ; que la religion nivelle tout et rétablit l'égalité parmi les hommes. A quelle immense distance le paganisme était laissé ! » — CHATEAUBRIAND.

LES PRÊTRES ET LES DIACRES

Les Prêtres. — Pour les assister, les évêques avaient des prêtres et des diacres.

Comme leur évêque, les prêtres consacraient toutes leurs forces au soins des âmes et aux œuvres de charité. Pendant les persécutions, ils redoublaient d'ardeur: porteurs de la sainte Eucharistie, ils rôdaient autour des prisons, s'efforçant de parvenir jusqu'à ceux qui se préparaient au martyre. Un certain nombre cependant s'éloignaient, pour revenir plus tard donner leurs soins aux fidèles, quand le reste du clergé aurait péri. On tirait au sort à qui la fuite, à quî l'attente du supplice.

Les diacres. — **Saint Laurent.** — Les diacres étaient particulièrement chargés des pauvres. A Rome, ils étaient au nombre de sept. Ils tenaient leur règlement du Pape saint Evariste (110). Le pape saînt Fabien (236-250) avait confié à chacun d'eux un quartier de la Ville. Pour chef immédiat, ils avaient un

archidiacre. Au IIIe siècle, le pape Sixte nomma archidiacre de Rome, Laurentius qu'il aimait pour ses vertus. Alors parut l'édit de Valérien contre le christianisme (257) : les évêques, les prêtres, les diacres c'est-à-dire les chefs bien connus de la communauté chrétienne devaient être tous mis à mort. Sixte fut saisi l'année suivante. Comme on le menait au supplice l'archidiacre Laurent le suivit, baigné de larmes.

« Où vas-tu, père, sans ton fils ? disait-il, où vas-tu, évêque, sans ton diacre ?

— Je ne t'abandonne pas, répondit le saint ; mais une épreuve plus glorieuse que la mienne t'est réservée. Dieu épargne la faiblesse de mon âge. Va, tu me suivras dans trois jours. »

Et il le chargea de distribuer tout de suite aux pauvres le trésor de l'Eglise afin qu'il ne tombât pas aux mains des païens. Laurent fait rechercher tous ceux que la communauté secourait, leur distribue ce qu'il a d'argent entre les mains, vend les vases sacrés, leur en donne le prix. Mais le Préfet de Rome avait entendu parler de vases d'or et de grandes richesses. Il appelle Laurent et lui dit :

« Tu ne te plaindras pas aujourd'hui de mes rigueurs ; je ne viens point te torturer. Remets-moi les trésors de ton Eglise ; ils sont nécessaires pour relever les finances du Prince.

— L'Eglise est riche en effet, dit Laurent. Elle a des trésors que ceux de César lui-même ne sauraient égaler. Accorde-moi quelque temps pour en dresser le compte et je te montrerai tout.

Le Préfet lui donne trois jours. Laurent les emploie à parcourir la ville pour rassembler tous les

pauvres bien connus de lui depuis longtemps. Il leur ordonne de se réunir aux portes de l'église.

— « Viens, dit-il alors au Préfet, viens voir les richesses de notre Dieu, le portail orné de vases d'or. »

Le Préfet le suit, ne voit que des visages pâles, des corps contrefaits, n'entend que la prière murmurante des mendiants.

« Voilà, lui dit Laurent, les trésors que j'ai promis de te faire voir. Voici nos pierres précieuses : c'est là le collier de l'Eglise. »

Tout le christianisme était dans ce langage : aussi, nul martyre n'a été plus célèbre que celui de saint Laurent, le trésorier des pauvres. « Le gril sur lequel il fut brûlé a servi de modèle à un palais royal, en Espagne, et l'Eglise n'a jamais répudié le trésor dont il s'enorgueillissait pour elle. » — (DE CHAMPAGNY.)

La vie du prêtre. — Elle a été décrite en ces termes par un grand écrivain : « Qui de nous, superbes philanthropes, voudrait, durant les rigueurs de l'hiver, être réveillé au milieu de la nuit pour aller administrer, au loin, dans les campagnes, le moribond expirant sur la paille ? Qui de nous voudrait avoir sans cesse le cœur brisé du spectacle d'une misère qu'on ne peut secourir, se voir environné d'une famille dont les joues hâves et les yeux creux annoncent l'ardeur de la faim et de tous les besoins ? Consentirions-nous à suivre le prêtre dans le séjour du crime et de la douleur, pour consoler le vice sous les formes les plus dégoûtantes, pour verser l'espérance dans un cœur désespéré ? Qui de nous, enfin, voudrait se séquestrer du monde des heureux pour

vivre éternellement parmi les souffrances, et ne recevoir en mourant, pour tant de bienfaits, que l'ingratitude du pauvre et la calomnie du riche ? — CHATEAUBRIAND. — *Génie du Christianisme.*

LES MOINES

La vie monastique. — Aux papes, aux évêques, aux prêtres et aux diacres vinrent bientôt se joindre des

moines. Ils contribuèrent beaucoup au développement de la vie chrétienne.

En l'an 250, le premier ermite, saint Paul de Thèbes, se retira en Egypte, dans le pays de Thèbes, au désert de Fayoum. Quelques années plus tard, saint Antoine le rejoignit. Attirés par leurs vertus, de nombreux disciples vinrent dresser leur cellule à côté des leurs, et le désert se changea en monastère.

Quelques-uns de ces moines de la Thébaïde furent amenés à Rome par saint Athanase. Puis saint Eusèbe fonda un autre monastère à Verceil.

A Marmoutier, près de Tours, saint Martin rassembla autour de lui jusqu'à deux mille moines

(397). Cent autres régions vont se peupler de ces maîsons où la prière s'unit au travail ; elles donneront aux foules l'exemple de la vie chrétienne parfaite.

Une autre parole de Jésus s'est accomplie : « *Si quelqu'un croit en moi, il sortira de son cœur des fleuves d'eau vive.* » Le monde antique peut achever de mourir : l'arche qui sauvera le genre humain du naufrage est prête.

L'ÉGLISE ROMPT « LA MURAILLE DE SÉPARATION ET D'INIQUITÉ »

L'HOMME EST UNE AME

La grande injustice. — Quelle société les Papes, les évêques et les prêtres trouvaient-ils devant eux ? Une société où l'injustice était partout.

L'homme qui quittait sa Cité devenait chez les autres un étranger sans droits. Dans cette Cité même, il était sans droits contre les chefs. Dans la famille, l'enfant était sans droits contre le père ; la femme, sans droits contre le mari.

Partout des maîtres absolus.

Malheur aux vaincus ! ils cessaient d'être hommes pour devenir esclaves. Malheur aux citoyens ! la tyrannie des chefs menaçait leur vie et leur honneur. Malheur à l'enfant infirme et à l'enfant qui survenait dans une famille que le père jugeait déjà trop nombreuse ! « Chez vous qui êtes si rigoureux envers nous, disait un chrétien parlant aux magistrats, combien y en a-t-il qui n'aient pas donné la mort à une partie de leurs enfants, qui ne les aient pas noyés, livrés aux chiens, ou laissés périr de faim et de froid ? » Combien surtout les avaient vendus ou jetés sur la place publique ! *La paix romaine* ayant rendu les esclaves plus rares, des marchands de chair humaine parcouraient l'Empire, achetant ou ramassant les petits enfants pour les revendre plus tard. « On les nourrissait par troupeaux, dit saint Justin, comme des chèvres et des brebis. »

Malheur à la femme ! le père de famille, qui re-

présentait les dieux du foyer, avait sur elle le droit de vie ou de mort, et pouvait la chasser par le divorce.

Pourquoi toutes ces injustices ? Parce qu'on ne savait plus ce qu'est un homme.

Tout homme a des droits. — Les Papes, les évêques et les prêtres enseignèrent qu'un homme ne vient pas en ce monde pour faire uniquement les affaires de l'Etat ou de la famille ; que tout homme a une âme créée par Dieu et rachetée par le sang du Christ. L'esclave, le pauvre, le citoyen, c'est une âme. L'enfant, c'est une âme. Et une âme créée par Dieu, rachetée par Dieu, appelée à voir Dieu, ne peut être empêchée de servir Dieu. Par conséquent, personne n'a le droit d'agir en maître absolu envers un être humain : ni le vainqueur envers le vaincu, ni le maître envers l'esclave, ni le souverain envers le sujet, ni le mari envers la femme, ni le père envers l'enfant. On doit leur obéir, mais on ne leur appartient pas. Et on doit cesser de leur obéir quand ils commandent ce que Dieu a défendu. Les Apôtres l'ont dit : « *obedire oportet Deo magis quam hominibus*, il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. »

Par conséquent l'homme retrouvait, au pied de la Croix, ses véritables droits : le droit de refuser de faire toutes les actions qui salissent l'âme, — le droit d'exiger le respect de son corps sanctifié par l'Eucharistie, — le droit d'acquérir les biens de la terre qui entretiennent la vie nécessaire au salut.

Etendues des bienfaits du Christianisme. — Pour se faire d'abord une idée de l'immensité des bienfaits de la religion, il faut se représenter la chrétienté comme une vaste république où tout ce que nous disons

d'une partie se passe en même temps dans une autre. Ainsi, quand nous parlons des hôpitaux, des missions, des collèges de la France, il faut aussi se figurer les hôpitaux, les missions, les collèges de l'Italie, de l'Espagne, de l'Allemagne, de la Russie, de l'Angleterre, de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie ; il faut voir deux cent millions d'hommes au moins, chez qui se pratiquent les mêmes vertus et se font les mêmes sacrifices ; il faut se ressouvenir qu'il y a dix-huit cents ans que ces vertus existent, et que les mêmes actes de charité se répètent : calculez maintenant, si votre esprit ne s'y perd, le nombre d'individus soulagés et éclairés par le christianisme, chez tant de nations, et pendant une aussi longue suite de siècles. — CHATEAUBRIAND. — *Génie du Christianisme.*

L'ÉGLISE ROMPT « LA MURAILLE DE SÉPARATION ET D'INIQUITÉ »

LA DOUBLE OBLIGATION DE JUSTICE ET DE CHARITÉ

Le devoir de justice. — Désormais, personne, quelle que soit sa puissance, ne peut plus, sans crime, forcer au mal les vaincus, les esclaves, les pauvres, les sujets, les femmes, les enfants. Personne ne peut plus leur ôter la vie, ni leur prendre le fruit de leur travail. Le *devoir de justice*, imposé à tout chrétien, s'y oppose.

C'était un progrès immense, mais, encore insuffisant.

Le devoir de charité. — L'Eglise impose le *devoir de charité* à tous les chrétiens, aux puissants, aux riches, aux malheureux même qui peuvent apporter une aîde à d'autres malheureux. La charité, c'est cet amour de Dieu qui nous pousse à secourir nos frères en Jésus-Christ. Est-ce qu'on aime vraiment Dieu, quand on ne vient pas en aide à ceux de ses enfants qui souffrent ?

Sans doute, personne ne peut forcer quelqu'un à être charitable. La charité forcée n'est plus de la charité. La charité doit être volontaire. Le devoir de charité ne donne aucun droit nouveau aux déshérités, mais il s'impose aux chrétiens tout autant que le devoir de justice. Jésus, qui a été la charité même, demandera compte spécialement de ce grand devoir au jour du jugement :

« *J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ;*

j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'ai eu besoin de logement et vous m'avez logé... Je vous dis en vérité : autant de fois que vous l'avez fait à l'égard d'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait. »

Voilà pourquoi, dès les premiers jours, la fraternité réelle apparut au monde païen comme la marque des disciples du Christ. Un de leurs ennemis, Lucien, écrivait : « Leur premier législateur leur a apporté la conviction qu'ils étaient tous frères ; ils déploient une activité incroyable dès qu'il se passe quelque chose qui touche aux intérêts communs ; alors rien ne leur coûte. » Et Tertullien remarque : « La sollicitude que nous exerçons envers les délaissés, notre aimable obligeance est devenue chez nos adversaires un signe qui nous distingue : « Voyez donc, s'écrient-ils, comme ils s'aiment ! »

Cette parole de Jésus s'était donc vraiment accomplie : « *Ce à quoi on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, c'est si vous vous aimez les uns les autres.* »

Prière

O toi dont l'oreille s'incline
Au nid du pauvre passereau,
Au brin d'herbe de la colline
Qui soupire après un peu d'eau.

Providence qui les console,
Toi qui sais de quelle humble main
S'échappe la secrète obole
Dont le pauvre achète son pain !

Toi qui tiens dans ta main diverse
L'abondance et la nudité,
Afin que de leur doux commerce,
Naissent justice et charité !

Charge-toi seule, ô Providence,
De connaître nos bienfaiteurs ?
Et de puiser leur récompense
Dans les trésors de tes faveurs !

Notre cœur, qui pour eux t'implore,
A l'ignorance est condamné ;
Car toujours leur main gauche ignore
Ce que leur main droite a donné !

Mais que le bienfait qui se cache
Sous l'humble manteau de la foi,
A leurs mains pieuses s'attache
Et les trahisse devant toi !

Qu'un vœu qui dans leur cœur commence,
Que leurs soupirs les plus voilés
Soient exaucés dans ta clémence
Avant de t'être révélés !

Que leurs mères dans leur vieillesse
Ne meurent qu'après des jours pleins !
Et que les fils de leur jeunesse
Ne restent jamais orphelins !

Mais que leur race se succède,
Comme les chênes de Membré,
Dont aux ans le vieux tronc ne cède
Que quand le jeune a prospéré !

LAMARTINE.

RUPTURE DE LA « MURAILLE DE SÉPARATION ET D'INIQUITÉ ». POUR L'ESCLAVE

La prédication contre l'esclavage. — Appeler à la liberté des millions d'êtres déchus, corrompus : quel problème en comparaîson de ceux qui se posent à nous, après dix-neuf cents ans de vie chrétienne !

L'Eglise ne recula pas devant la tâche formidable. Elle commença par détruire l'idée fausse d'où le mal était venu. Les Anciens croyaient que les esclaves étaient de nature inférieure, qu'ils étaient destinés d'avance à la servitude par les dieux. Le plus grand génie de l'antiquité, Aristote, a écrit : « Tous ceux qui ne savent qu'user de leurs forces corporelles sont esclaves par destination et il est avantageux pour eux qu'ils le soient. » On disait : « Il n'y a rien de sain, ni d'entier en eux. »

Saint Paul éleva une protestation obstinée contre cette erreur de l'antiquité. Aux Corinthiens, il dit : « *Nous avons tous été baptisés dans le même Esprit pour n'être tous ensemble qu'un même corps : Juifs ou Gentils, esclaves ou hommes libres.* » Aux Galates, il dit : « *Vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous avez été revêtus de Jésus-Christ ; il n'y a plus de Juif, ni de Grec, il n'y a plus d'esclave, ni d'homme libre : vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ.* » Et enfin au Colossiens, il répète : « *Ni esclave, ni libre : Jésus-Christ est tout en tous.* »

Plus tard, saint Augustin s'écrie : « *Dieu a dit à l'homme de dominer sur les poissons de la mer, sur*

les animaux de la terre, sur les oiseaux du ciel. Il a voulu que la créature raisonnable faite à sa ressemblance ne dominât que sur la créature privée de raison : il n'a point établi la domination de l'homme sur l'homme. »

Et saint Jean Chrysostome s'adressant aux possesseurs d'esclaves, leur dira : « *Sachez que votre Maître et le leur est au ciel. Il nous appliquera la mesure dont nous aurons usé pour les autres. N'entendez-vous pas qu'il dit : « Méchant serviteur, je « t'avais remis toute ta dette ; ne devais-tu donc « pas avoir pitié de ton compagnon comme j'ai eu « pitié de toi ? » Ne croyez pas que ce que l'on fait contre les esclaves sera pardonné comme fait contre des esclaves. Les lois du monde connaissent la différence des deux races, mais la loi commune de Dieu l'ignore, car Dieu ouvre le ciel à tous indistinctement.* »

RUPTURE DE « LA MURAILLE DE SÉPARATION ET D'INIQUITÉ ». POUR L'ESCLAVE (*suite*)

L'affranchissement des esclaves. — Cette prédication détruisit l'esclavage dans son principe. Du jour, en effet, où l'esclave a un Dieu qu'il doit prier, le maître chrétien est obligé de se dire : « Il faut que mon esclave vienne avec moi à l'église, qu'il s'y assoie auprès de moi, qu'il se repose le dimanche comme moi. Puisqu'il est enfant de Dieu, il a une conscience : par conséquent, il est homme, il a droit au mariage, à la famille, à tous les droits qui s'ensuivent. Il a un corps qui est comme le mien le temple de l'Esprit-Saint : il faut donc que ce corps soit pur, intact, respecté ; je n'ai pas le droit de le faire mourir, de le maltraiter, de détruire sa santé ou ses forces ; les corrections que je lui infligerai seront donc restreintes et le travail que je lui demanderai sera modéré. Et si, en se privant du repos auquel il a droit, mon esclave gagne quelque argent, je n'ai aucun droit sur cet argent. »

Par conséquent l'esclave n'était plus esclave que de nom. Devenu époux, père de famille, propriétaire, il ne lui manquait plus, pour devenir homme libre, que la formalité de l'*affranchissement*. Et les Pères de l'Eglise faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour décider le maître à affranchir son frère en Jésus-Christ.

« Pourquoi tant d'esclaves ? s'écriait saint Jean Chrysostome. Un maître devrait se contenter d'un serviteur ; bien plus, un serviteur devrait suffire à

deux ou trois maîtres. Si cela vous paraît dur, songez à ceux qui n'en ont pas et qui ne s'en servent que mieux et plus vite, car Dieu nous a créés capables de nous servir nous-mêmes et de servir encore les autres. Si vous en doutez, écoutez saint Paul : « *Mes mains suffisent à me servir et ceux qui sont avec moi.* » Vous, au contraire, vous vous croiriez flétris, si vous ne traîniez à votre suite des troupeaux d'esclaves, ignorant que c'est là ce qui vous déshonore. Je sais bien que je suis à charge à ceux qui m'écoutent : mais que faire ? c'est mon devoir et je ne cesserai point de parler, que je réussisse ou non à persuader. »

Libérer tous ses esclaves était le premier acte du chrétien qui aspirait à la perfection. Hermès, Préfet de Rome, qui mourut martyr, affranchit un jour de Pâques ses douze cents esclaves. Ovidius, autre martyr, en affranchit cinq mille ; Mélanie la jeune, huit mille. Pas une fête de Pâques, où, en souvenir de la Résurrection de Celui qui s'était fait chair pour affranchir l'humanité du péché originel, quelque maître ne s'avançât vers l'autel tenant par la mains l'esclave qu'il affranchissait de la servitude.

RUPTURE DE LA « MURAILLE DE SÉPARATION ET D'INIQUITÉ »

L'ÉGLISE NE SUPPRIMA PAS L'AUTORITÉ. ELLE EN CHANGEA LE FONDEMENT

L'Egalité sur la terre est devenue impossible. — L'affranchissement des esclaves était une obligation de **charité**, nullement une obligation de **justice**. De ce que les âmes sont égales devant Dieu, il n'en résulte pas que les hommes soient égaux sur la terre. Entre eux, les suites du Péché originel ont mis des différences d'intelligence, de force, de pouvoir. L'inégalité est devenue la loi de la Terre. La charité chrétienne peut bien en diminuer les effets autant que possible ; mais supprimer l'inégalité au nom de la justice, ce serait commettre des injustices sans nombre ; ce serait d'ailleurs tenter une œuvre impossible qui n'aurait que la durée d'un jour.

Si donc l'Eglise avait proclamé l'égalité sur terre, elle aurait faît une œuvre mauvaise, elle aurait dressé les esclaves contre les maîtres et les pauvres contre les riches ; elle aurait inauguré la lutte des classes, suscité des haines, versé le sang. Ni les guerres serviles, ni les jacqueries, ni les charrettes révolutionnaires, ni les prédications antisociales ne sont des œuvres chrétiennes.

L'Eglise ne supprima pas l'autorité : sans l'autorité, il n'y a plus de société. Elle rendit à l'autorité son véritable fondement. Elle dit : « *Toute autorité vient de Dieu* **pour le bien commun.** » De même

que le chrétien était tenu d'obéir à César, l'esclave fut tenu d'obéir à son maître.

« Esclaves, disait saint Paul, obéissez à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, avec crainte et avec respect, comme à Jésus-Christ lui-même. Ne les servez pas seulement lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes, mais comme serviteurs de Jésus-Christ, faisant de bon cœur la volonté de Dieu. »

Mais il ajoutait : « Et vous, maîtres, agissez de même envers eux, ne les traitant point avec menaces, sachant que vous avez, les uns et les autres, un Maître commun dans le ciel, devant lequel il n'y a point d'acception de personnes. »

Toutes les classes de la société étaient ainsi rattachées au Dieu d'Amour et fondues dans une charité réciproque.

On ne saurait trop admirer la sagesse d'une telle conduite. Si l'Eglise eût appelé brusquement à la liberté des millions d'hommes dégradés par des siècles de déchéance, c'eût été la destruction de la société, le triomphe de l'anarchie. « Il est impossible de gouverner, remarque Joseph de Maistre, ou sans l'esclavage qui diminue le nombre des volontés agissantes, ou sans l'influence divine qui, par une espèce de greffe spirituelle détruit l'âpreté naturelle des volontés et les met en état d'agir ensemble sans se nuire. »

Il fallait à la greffe chrétienne le temps de restituer à l'esclave les traits de l'homme. L'affranchissement complet sera l'œuvre du moyen âge : à force d'aimer Dieu, il usera la lourde pierre qui ne pou-

vaît être enlevée d'un seul coup sans amener l'écroulement du monde.

Prière d'une servante chrétienne. — « Nous sommes de toutes les maisons, et toutes les maisons peuvent nous fermer leurs portes ; nous sommes de toutes les familles et toutes les familles peuvent nous rejeter ; nous élevons les enfants comme s'ils étaient à nous et, quand nous les avons élevés, ils ne nous reconnaissent plus pour leurs mères ; nous épargnons le bien des maîtres et le bien que nous leur avons épargné s'en va à d'autres qu'à nous ! Nous nous attachons au foyer, à l'arbre, au puits, au chien de la cour, et le foyer, l'arbre, le puits, le chien nous sont enlevés quand il plaît à nos maîtres ; le maître meurt et nous n'avons pas le droit d'être en deuil ! Voilà le sort des servantes devant vous ! Accordez-moi de connaître les devoirs, les peines, et les consolations de mon état, et après avoir été ici-bas une bonne servante des hommes, d'être là-haut une heureuse servante du Maître parfait. » LAMARTINE.

NAISSANCE DE LA CLASSE OUVRIÈRE

La classe ouvrière grandit à l'ombre de la Croix. — De ces esclaves à qui les obligations de justice assurent les fruits de leur travail et à qui les obligations de charité procurent la liberté complète ; — de ces artisans inoccupés et méprisés à qui Rome

fournissait du pain et des jeux, mais à qui le christianisme ne tarde pas à assurer du travail, en diminuant le nombre des esclaves ; — de ces victimes du paganisme se forma peu à peu la classe ouvrière. Elle va grandir à l'ombre de la Croix.

On ne pourra jamais dire toute la sollicitude de l'Eglise pour ceux qu'elle regarde comme ses enfants préférés.

Les Pères de l'Eglise enseignèrent que les abus de pouvoir du riche sont presque un crime d'homicide, que la dette envers l'ouvrier est sacrée. Ils

rappelèrent avec insistance les paroles de l'Ecriture :

« *Que le salaire de ton ouvrier ne passe pas la nuit dans ta demeure.*

Rends-lui le prix de son travail avant le coucher du soleil, de peur qu'il ne réclame contre toi auprès du Seigneur.

Celui qui répand le sang et celui qui fait tort à l'ouvrier sont frères. »

A l'Eglise, la classe ouvrière ne doit pas seulement son existence, elle lui doit plus encore, elle lui doit sa dignité.

Le Christ voulut naître d'une mère pauvre, il grandit dans un humble atelier de village, il fut ouvrier lui-même et c'est parmi les ouvriers — de pauvres ouvriers ignorants — qu'il choisit ses Apôtres, les messagers de la *Bonne Nouvelle*. Ce faisant, le Christ était allé droit au vice de l'organisation sociale : le mépris de la sentence qui est la loi de ce monde : « *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front.* » Il avait réhabilité le travail.

Le travail est l'obligation de tous. — Ce n'est qu'au prix d'une longue lutte que l'Eglise parvint à faire accepter l'idée nouvelle : que le travail est l'obligation de tous, riches ou pauvres, que le travail ennoblit.

« Vous savez ce qu'il faut faire pour nous imiter, écrivait saint Paul. Nous n'avons mangé gratuitement le pain de personne, mais nous avons travaillé jour et nuit avec peine et avec fatigue pour n'être à charge à aucun de vous. Ce n'est pas que nous n'en eussions le pouvoir. Qui est-ce qui plante une vigne et n'en mange point de fruit ? ou qui est-ce qui

même paître un troupeau et n'en mange point de lait ? Si donc nous avons semé parmi vous des biens spirituels, est-ce une grande chose que nous recueillions un peu de vos biens temporels ? Mais nous avons voulu nous donner nous-même pour modèle,

En 1889, dix mille ouvriers, des centaines de patrons et les premiers adhérents de l'A. C. J. F. viennent en pèlerinage demander à Léon XIII de définir leurs droits et leurs devoirs respectifs, à la lumière de l'Evangile. Deux ans après c'était *Rerum Novarum*, l'admirable encyclique qui a été le point de départ de tout le mouvement social moderne.

afin que vous nous imitassiez. Aussi lorsque nous étions avec vous, nous vous déclarions que celui qui ne veut point travailler, ne doit point manger. »

L'exemple donné par saint Paul fut suivi. On vit deux Romains illustres, saint Crépin et saint Crépinien, entrer en apprentissage chez un cordonnier après avoir distribué leurs biens aux pauvres. On entendit exalter la dignité du travail dans toutes les églises.

« Ne rougissons pas des métiers, s'écriait saint

Jean Chrysostome ; ne croyons pas qu'il y ait de la honte dans des occupations manuelles ; la honte est dans l'oisiveté. »

Et les communautés religieuses donnaient l'exemple de la société parfaite où le travail quotidien est uni à la prière.

Dès lors quelle différence reste-t-il entre les hommes ? Ils savent qu'ils ont la même origine, qu'ils ont la même fin en Dieu, que tous ils sont soumis à la loi du travail, que celui qui a reçu plus doit plus. Au pied de la Croix, le genre humain retrouvait la vraie égalité.

L'ÉMINENTE DIGNITÉ DES PAUVRES

Pour les pauvres. — Mais le travail ne suffit pas toujours à assurer la vie matérielle. La maladie, les infirmités, le chômage amènent la misère et font d'un ouvrier un pauvre. Que deviendront-ils ceux qui n'ont rien, qui ne peuvent plus rien ? Même dans une société fondée sur la justice la plus exacte, leur sort sera affreux. Ils n'ont de salut assuré que dans une société où retentit au fond des cœurs la malédiction du Christ : « *Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel ; car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'ai eu besoin de logement et vous ne m'avez pas logé ; j'ai été malade et vous ne m'avez pas visité...* »

Pour que le sort du pauvre soit assuré, il faut que le riche sache que le Christ a voulu être *Celui qui ne possédait pas même une pierre où il pût reposer sa tête*, et qu'il est toujours pauvre en la personne

de tous les pauvres, qu'il a voulu être compté parmi les ouvriers, qu'il est allé plus loin pour les pauvres et s'est identifié avec eux : « *Je vous dis, en vérité, autant de fois que vous avez manqué à rendre ces assistances à l'un de ces plus petits, vous avez manqué à me les rendre à moi-même.* »

L'enseignement de l'Eglise. — De là l'enseignement de l'Eglise, enseignement pressant qui créa ce que Bossuet appelle admirablement *l'éminente dignité des pauvres* dans la société chrétienne. « Le riche, dit saint Basile, ne possède pas pour lui seul. Les biens ne lui sont pas confiés pour qu'il en jouisse, mais qu'il les administre. Apprends pourquoi tu as reçu ces richesses. Tu es le ministre du Dieu très bon, l'intendant commun de tes compagnons de servitude. Administre donc comme les biens d'autrui, les biens qui sont dans tes mains. »

« C'est une sorte de sacrilège, ajoute saint Ambroise, que de ne pas donner au pauvre ce qui est le bien du pauvre. Ta faute est grande, si ton frère souffre de la faim, si tu le sais et si tu ne le secours pas ; si un juste souffre pour une dette et n'obtient rien de toi. »

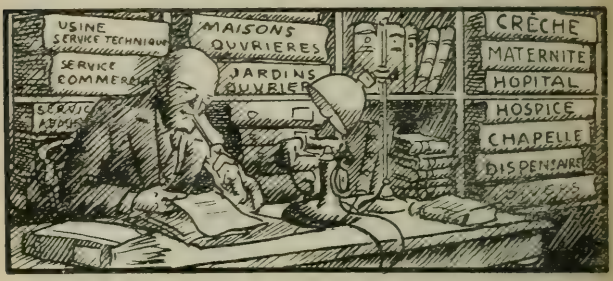
Et, en une admirable formule, saint Augustin résumait ainsi les devoirs du riche :

« Posséder le superflu, c'est posséder le bien d'autrui. Donnez donc à votre frère qui a besoin. A quel frère ? au Christ. » Donner aux pauvres, en effet, c'est donner au Christ puisque les pauvres sont ses membres souffrants.

Voilà pourquoi saint Jean Chrysostome a dit : « Le pauvre a moins besoin du riche, que le riche n'a besoin du pauvre. » Voilà pourquoi on verra

les chrétiens donner ce spectacle, inconnu à l'antiquité, du pauvre servi non plus avec dédain, mais avec un amour passionné.

On verra saint Martin partager son manteau avec un indigent, sainte Elisabeth de Hongrie embrasser un lépreux, saint François d'Assise épouser la pau-



vreté avec enthousiasme, les Filles de la Charité se vouer au dénuement pour mieux servir les indigents...

Le Pauvre qu'a voulu être le Christ a ouvert une source intarissable de vie pour les déshérités de ce monde.

Sans cesse, le riche s'entendra dire que, quoi qu'il fasse, il n'en fera jamais assez.

Le descendant d'une des plus nobles familles de Rome, Pammachius, avait vendu tous ses biens et élevé un hospice pour les pauvres à Ostie. Du fond de son désert, saint Jérôme lui écrit : « J'apprends que tu as fondé un hospice au port d'Ostie. Qui croirait que l'arrière-petit-fils de tant de consuls, au lieu de la pourpre des sénateurs paraîtrait vêtu d'une tunique noire, sans rougir des regards de

ceux dont il fut l'égal ? Cependant si, toi, le premier des patriciens, tu t'es fait moine pour le service des pauvres, n'y trouve pas un sujet d'orgueil. Tu auras beau t'humilier, tu ne seras jamais plus humble que le Christ. Tu portes l'eau, tu fends le bois, tu allumes le feu : mais où sont les soufflets, les crachats ? où est la Croix ? où est la mort ? » — (Ozanam.)

Riches et pauvres étaient séparés par le mépris et la haine. Pour la première fois ils se rencontrèrent dans un même sentiment d'amour : l'amour de Jésus, produisant la charité du riche qui assiste le pauvre, et la charité du pauvre qui prie pour le riche.

NAISSANCE DE LA FAMILLE CHRÉTIENNE

Pour l'enfant. — Dans la famille aussi il y avait des opprimés : c'étaient ici l'enfant et la femme. « L'enfant appartient à la Cité », disaient les Anciens. A Sparte, les vieillards marquaient pour la mort tous ceux qui n'étaient pas nés robustes ; les autres, enlevés à leurs parents, étaient élevés en commun. A Athènes, et à Rome, c'était au père à décider de la vie ou de la mort du nouveau-né, — puis à élever l'enfant pour l'Etat.

L'Eglise dit alors : l'enfant naît pour la vie éternelle ; Dieu le confie à son père, il ne l'abandonne ni au père, ni à l'Etat. Par conséquent l'enfant a droit à la vie ; si son père le tue, il commet un crime.

Tout chrétien qui avait fait mourir un nouveau-né fut soumis à une dure pénitence, et, dès que l'Empereur Constantin se fut converti, il déclara l'infanticide aussi criminel que le parricide, et punissable du même supplice : cousu dans un sac, le coupable était jeté à l'eau.

En même temps qu'elle assurait à l'enfant la vie du corps, l'Eglise lui assurait un bien plus précieux : l'éducation dans une famille purifiée.

Pour la femme. — Qu'est-ce qu'une famille chrétienne ? Une société où les enfants doivent obéissance au père et à la mère, où la femme doit obéissance au mari, — et où tous doivent obéissance à Dieu. Les droits de Dieu limitent les droits du père et du mari, comme ils limitent les droits de la Cité. Le père ou le mari commande et doit être obéi ; mais il doit commander en vue du bien de ceux que Dieu lui a confiés.

Statue de Saint Jean-Baptiste de la Salle, fondateur de la première Ecole Normale d'instituteurs et de l'admirable Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes.

Ici encore la loi d'Amour remplaçait la loi de la Force.

Ainsi se trouvait détruit l'esclavage de la femme. Elle devenait la compagne que l'homme s'associe pour toutes les joies et toutes les peines de la vie. « *L'homme*, a dit le Christ, *quittera son père et sa mère et il s'attachera à sa femme et ils ne seront plus tous deux qu'une seul chair. Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a uni.* » Un seul avec une seule, et pour toujours : telle est désormais la loi

du mariage chrétien. Les mêmes vertus sont imposées aux deux époux.

Dans ce foyer où il l'avait faite reine, le christianisme donna en modèle à l'épouse la femme forte de l'Ecriture :

« Qui trouvera une femme forte ? Elle est plus précieuse que les trésors qu'on apporte des extrémités du monde. Le cœur de son époux se confie à elle... Tous les jours de sa vie elle lui fait du bien, et jamais de mal. Elle cherche la laine et le lin ; elle travaille habilement de ses mains... La nuit elle se lève, et distribue la nourriture à ses servantes et à ses domestiques. Elle considère un champ et l'achète; elle plante une vigne du fruit de son travail. Elle ceint ses reins de force ; elle endurcit son bras... Sa lampe ne s'éteint jamais pendant la nuit. Ses mains s'attachent aux travaux rudes, et ses doigts prennent le fuseau. Elle ouvre sa main à l'indigent, et l'étend sur le pauvre. Elle ne craint ni le froid ni la neige, car tous ceux de sa maison ont double vêtement.

Elle a tissé une robe pour elle... La force et la beauté sont ses ornements, et elle verra arriver son dernier jour avec un visage riant. Elle ouvre sa bouche à la sagesse, et une loi de douceur est sur ses lèvres. Elle observe dans sa maison jusqu'aux traces des pas, et elle ne mange pas son pain dans l'oisiveté. Ses enfants se sont levés et l'ont appelée bienheureuse ; son mari se lève à son tour pour publier ses louanges. Beaucoup de filles, dit-il, ont amassé des richesses, vous les avez toutes surpassées. Les grâces sont trompeuses, la beauté est

vaine : la femme qui craint Dieu est celle qui sera louée. »

La femme devint digne de son élévation.

« Elle renonce aux joyaux, à ses parures d'esclave ; elle prie à côté de son mari, jeûne avec lui, l'accompagne aux assemblées nocturnes des fidèles, se charge des pauvres et des malades et meurt héroïquement aux jours de la persécution. »

Cette femme chrétienne a ouvert pour toutes les femmes qui viendront, les portes de la prison domestique, du *gynécée*, où l'antiquité tenait leurs sœurs captives. « Quand, trois siècles durant, les hommes eurent été habitués à voir les chrétiennes, dans le prétoire comme martyres, à l'Eglise pour prier, et partout pour visiter les pauvres, alors ils les laissèrent passer sans insultes comme des messagères du ciel qui ne traversaient le monde qu'en y faisant du bien ; alors il n'y eut plus de péril pour elles dans les rues de ces cités tumultueuses où, jadis, les matrones romaines étaient obligées de se faire porter dans leurs litières par le bras vigoureux de leurs esclaves qui repoussaient loin d'elles les insultes. Le respect leur fut assuré. » — (Ozanam.)

Au sein de la Cité humaine, l'Eglise a achevé de bâtir les fondations de la Cité divine ; elles sont inébranlables : maintenant les Barbares peuvent venir.

A ma mère.

Là dorment soixante ans d'une seule pensée !
D'une vie à bien faire uniquement passée,
D'innocence, d'amour, d'espoir, de pureté,

Tant d'aspirations vers son Dieu répétées,
Tant de foi dans la mort, tant de vertus jetées.
En gage à l'immortalité !

Tant de nuits sans sommeil pour veiller la souffrance,
Tant de pain retranché pour nourrir l'indigence,
Tant de pleurs, toujours prêts à s'unir à des pleurs,
Tant de soupirs brûlants vers une autre patrie,
Et tant de patience à porter une vie
Dont la couronne était ailleurs !

Et tout cela pourquoi? Pour qu'un creux dans le sable
Absorbât pour jamais cet être intarissable ?
Pour que ces vils sillons en fussent engraissés ?
Pour que l'herbe des morts dont sa tombe est couverte
Grandît, là, sous mes pieds, plus épaisse et plus verte,
Un peu de cendre était assez !

Non, non ; pour éclairer trois pas sur la poussière,
Dieu n'aurait pas créé cette immense lumière,
Cette âme au long regard, à l'héroïque effort !
Sur cette froide pierre en vain le regard tombe,
O vertu ! ton aspect est plus fort que la tombe,
Et plus évident que la mort !

Et mon œil convaincu de ce grand témoignage,
Se releva de terre et sortit du nuage,
Et mon cœur ténébreux recouvra son flambeau !
Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère!
En vain la vie est dure et la mort est amère,
Qui peut douter sur son tombeau ?

LAMARTINE.

ROME CHRÉTIENNE

Tu es Petrus. — On a dit : « Si le christianisme eût été aussi fortement centralisé à Rome, au IVe siècle, qu'il le fut dans les siècles suivants, il eût été possible de rendre romains les Barbares avant leur entrée, ou dès leur entrée, et de sauver ainsi l'Empire. Il n'a tenu qu'à un fil qu'il n'y eût pas de moyen âge. »

« Le christianisme fortement centralisé à Rome », cela signifie « l'autorité du Pape respectée de tous ». Quand le Pape est obéi, la vie religieuse s'accroît, les apôtres se multiplient, le mal est vigoureusement combattu, les mœurs se purifient et les peuples deviennent sains et forts.

Quand l'autorité du Pape cesse d'être respectée, la vie religieuse diminue, le mal gagne de proche en proche, et c'est la décadence des familles et des nations.

Bien des fois, au cours de l'histoire, on pourra redire avec tristesse : « Il n'a tenu qu'à un fil que tant de maux ne soient pas arrivés ; que n'a-t-on respecté l'autorité du Pape ! »

Si donc l'Empire romain n'a pas été sauvé par le christianisme, c'est parce qu'il n'a pas tenu compte de la parole du Christ : « Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise. » L'Empereur chrétien, maître du monde, crut qu'il était « l'Evêque universel » ; il crut qu'il avait le droit d'approuver ou de désapprouver les décisions des Papes et des Conciles : première apparition de ce qu'on nomme

le *laïcisme*, c'est-à-dire l'abus de pouvoir des chefs d'Etat au détriment des Papes.

Et voici les suites de ce premier abus de pouvoir :

Les Empereurs chrétiens eurent d'abord de bonnes intentions, mais des hérétiques condamnés par les Papes, — les *ariens*, — recoururent à eux, et dirent, comme les païens, que l'autorité impériale n'avait pas de limites, qu'elle s'étendait même aux choses religieuses. Les Empereurs se laissèrent aller à les croire, et on revît des évêques emprisonnés, des chrétiens martyrisés.

La société romaine cessa de progresser. Sans doute, beaucoup de familles continuaient à donner les plus beaux exemples ; mais les masses n'avaient pas assez de force pour faire le rude effort nécessaire. Pour une société corrompue depuis tant de siècles, c'était si dur de pratiquer le christianisme ! Du moment que le Pape et les évêques étaient empêchés d'agir contre le mal, les faibles s'abandonnèrent. La société romaine resta païenne dans sa manière de vivre.

« Quand une terre ne produit que des ronces, dit saint Paul, elle est en aversion à son maître qui, enfin, y met le feu. » Le monde romain était trop malade pour guérir ; avant qu'il eût corrompu la jeune société chrétienne, un cataclysme l'emporta. En moins de cent ans (395-476) un déluge de Barbares, venus des profondeurs de l'Europe coula vers l'Italie, submergea l'Empire et détruisit l'œuvre de Rome païenne.

Dans la poussière de ce qui avait été le monde antique, la Croix restait seule debout : « Des prêtres, l'Evangile à la main, allaient ressusciter la société

au milieu des tombeaux, comme Jésus-Christ rendit la vie aux enfants de ceux qui avaient cru en lui. » — CHATEAUBRIAND.)

Rome chrétienne succède à Rome païenne.

Rome païenne avait rassemblé les nations et leur avait imposé le silence pour qu'elles entendissent la

Voix qui allaît s'élever de Judée. Rome chrétienne va faire des débris de l'Empire un monde nouveau : des sociétés où grandiront la liberté des individus créatures de Dieu, et la fraternité des hommes retrouvée en Jésus.

TABLE DES MATIÈRES

I. — Une Puissance infinie

1. Le monde du soleil. — Droit au Soleil 3
Sur le chemin du retour. — Les planètes 6
De la Terre à Jupiter 8
Retour à la Terre 10

2. Dans l'espace infini. — Les millions de Soleils 13
L'Espace infini 14
Les principaux amoncellements de Soleils 16
A travers les Soleils visibles 20
Le Ciel passe 22
Cœli enarrant gloriam Dei 24
L'horloge de Strasbourg 26

II. — Une Intelligence infinie

1. La vie végétative. — Le support de la vie : la matière.. 33
Les lois de la matière 35
Qu'est-ce que la vie? 36
La Consigne 38
La racine et la sève 40
Transmission de la vie à la graine 42
Merveilles de la vie végétative : la variété dans la fécondation. 43
Dieu Créateur 48

2. Un extraordinaire perfectionnement de la vie : *a la vie végétative, la vie animale ajoute la sensibilité et l'instinct*
La vie animale 57
Deux grands perfectionnements 54
La vie s'élève à la sensibilité : le système nerveux 56
Le cerveau. — La mémoire 58, 61
Le guide de la vie animale : l'instinct 63, 65
Impuissance de l'instinct devant l'accidentel 66
L'animal peut-il raisonner? 74
Education de l'animal 77
Dieu Créateur 80

3. Un prodigieux agrandissement de la vie : *la vie végétative et sensible devient le support de l'âme humaine.*
L'ascension de la vie 82
Variété des consignes imposées à la Vie animale 83
La vie végétative de l'âme 85, 87
La vie sensible de l'âme 89
L'âme intelligente 92
L'intelligence humaine, reflet de l'intelligence divine .. 94
L'âme intelligente, consciente et libre 96
Notre liberté morale 99

4. L'achèvement de la vie : la vie éternelle.
La loi du Progrès 103
Qui ? 107
Les six jours de la Genèse 108, 110
Le sombre passage 112
Memento 115
Vita mutatur, non tollitur 117
Seule dans la création, l'âme humaine survit à la mort. 120, 121
L'âme humaine entre ciel et terre 124
Le grand péril de la vie humaine : la responsabilité .. 126
La béatitude surnaturelle 129
La résurrection du corps 130
Le corps spirituel 133
L'expiation 134
Le divin repentir 137
Le crucifix 138

III. — Un Amour infini

1. Le pain de vie. — L'Hostie 143

2. Sous la loi du plus fort. — C'est aux faibles à obéir .. 146
Tyrannie dans la société et hostilité entre les peuples ... 148
La révolte contre la loi du travail 151
La femme en esclavage 153
L'esclavage devient la clé de voûte de la société antique. 157
L'esclave cesse d'être un homme 159
Les révoltes d'esclaves 161
Vie des riches 162
Vie de la plèbe 164
Dans l'amphithéâtre 165
Vie des esclaves 167
La bête humaine : le Prince-dieu 170
Caligula, Néron 172

3. La loi d'amour et de justice. — Le peuple de Dieu 175
L'enseignement de Jésus 179
Qu'est-ce que Dieu ? 181
La loi d'Amour substituée à la loi de la Force 186
La Voie royale de la Croix 187

Aimez-vous les uns, les autres..... 189
Jésus indique la voie au citoyen de toute cité..... 191
Les Apôtres du Christ 193
Les premières Communautés chrétiennes..... 195
La première persécution 197
Une fête néronienne 199
Les persécutions au 2e et au 3e siècle..... 200
La guerre d'extermination 202
Le triomphe (313) 206

4. La grande réparation. — L'Arche de salut. — L'Eglise et son Chef. 208
L'Eglise et ses évêques..... 213
Les évêques martyrs 215
Les évêques docteurs 218
Les prêtres et les diacres..... 221
Les moines 224
L'Eglise rompt la muraille de séparation et d'iniquité : l'homme est une âme 226
La double obligation de justice et de charité..... 229
Pour l'esclave 232, 234
L'Eglise ne supprima pas l'autorité, elle en changea le fondement 236
Naissance de la classe ouvrière..... 239
L'éminente dignité des pauvres..... 242
Naissance de la famille chrétienne 246
Rome chrétienne 251

IMP. P. TÉQUI, 94, RUE DE VAUGIRARD, PARIS-VI^e^.

L'Œuvre d'Education Populaire

de M. l'Abbé A. ROSAT

(Prix Montyon et Prix Braquette — Gonin.)

« Des matériaux pour construire toute une ville. »

LA VIE CATHOLIQUE.

FORMATION DU GOUT :

L'ART AU SERVICE DE L'APOSTOLAT POPULAIRE. Préface de Maurice Denis de l'*Académie des Beaux Arts* ..... 3 fr.

« **MES CLICHÉS** ». Album méthodique des gravures artistiques du maître Henri Marret.
Préface de Pierre Dumaine. Prix ..... 7 fr.

FORMATION DE L'ESPRIT :

L'ÉDUCATION AU PATRONAGE. — La mentalité populaire et les phrases toutes faites. — Le Tableau noir. — Une méthode nouvelle de SÉANCES D'AVIS. — La religion en maximes.
Préface du chanoine H. Hemmer ..... 4 fr.

RECHERCHE DE LA VÉRITÉ :

MA BIBLIOTHÈQUE. — Préface de M. l'Abbé Bethléem, directeur de la *Revue des Lectures*... franco ..... 6 fr. 60

L'auteur, se mettant à la place d'un « Français moyen », curieux de connaître le dernier mot des grands problèmes, a rédigé, *par ordre d'idée*, un répertoire complet et logique des meilleurs livres populaires de tous les éditeurs (2.000 titres).

LES CAUSES RÉELLES DE LA DÉCHRISTIANISATION DES MASSES :

(*En collaboration avec Gauthier Lespute*).

UN SOIR AU FAUBOURG, Prix : 4 fr. (*Téqui*, éditeur).

LE FILS DU FACTEUR, drame vécu. Prix : 6 fr. (*Boulord*, éditeur, Niort (Deux-Sèvres).

Ces deux œuvres sont à la fois des livres à lire et des pièces à jouer.

INSTRUCTION COMPLÉMENTAIRE (INTELLECTUELLE RELIGIEUSE ET SOCIALE) :

COLLECTION : JE SÈME : (Téqui, Paris). Chaque volume de 250 à 300 pages illustrées : 10 fr.

La vie et les œuvres d'Eugénie Bonnefoy, l'apôtre des Petits Forains, par Florence O'NOLL. — **Les Marches de l'Autel**, le roman de la vocation par BERTHEM-BONTOUX. — **Autour du Clocher**, par MOËNNER. — **Le « Credo » des Humbles** ou **Ce que nous apprend un véritable ami du Peuple** (pages de Mgr Gibier ; mises en ordre et présentées par Louis Divry). — **Mystères et Lumière...** par F. GUÉCHOT.

SOUS PRESSE :

Un apôtre : René Bazin par Geneviève DUHAME-

LET. — **Que penser du Socialisme ?** Etude, par Louis DIVRY. — **De l'impiété à l'apostolat : La vie d'Adolphe Retté,** par de Sanet. — **Si les hommes avaient su regarder les bêtes,** par WILNED. — **Du Théâtre à Dieu : Eve Lavallière,** par H. WILLETTE. — **L'Auto Vivante,** par C. J. — **Qu'est-ce que la Bible ?** par le Chanoine BONTOUX. — **C'est vraiment le fils de Dieu !** par M. MARNAS. — **L'Ascension d'une Ame : Yvonne** (notes d'une mère). — **Le Christ chez les Ouvriers** (conversions). — **Le Levain,** etc.

COLLECTION : VÉRITÉ !

(*Opuscules illustrés d'apostolat populaire : 60 pages :* 2 fr. 50.

PARUS :

Nos Ancêtres et Nous, (le roman et... l'Histoire par A. ROBBE. — **Ouvrez l'œil,** (les merveilles de la vision par C. J. et A. R.) — **Qu'est-ce que la Prétrophobie ?**

SOUS PPESSE :

Les Aveux de Jean-Jacques Rousseau (Dieu et la religion défendus par les impies). — **En lisant Pascal...** — **Les livres du peuple** (répertoire). — **La tête déformée** (rien que des images), etc. etc...

ORGANISATION DES LOISIRS :

MON CARNET THÉATRAL. Préface de V. Blanc-Péridier .. .. *franco* 6 fr. 60

Guide pratique du metteur en scène contenant un choix de programmes ; les adresses des costumiers, un plan d'action morale par le théâtre, des répertoires, le MEMENTO du régisseur, de renseignements sur le droit des pauvres, et les nouveaux tarifs de sociétés des auteurs, etc.

LES MEILLEURES PIÈCES. Répertoire analytique de pièces choisies pour Familles, Sociétés. Patronages et Institutions.

Tome 1er. — **Enfants**. — 1 volume de 320 pages (2e édition refondue, 6e mille). — 504 analyses de saynètes pour garçons et fillettes de 6 à 14 ans 12 fr. franco ..... 13 fr. 20

Tome II. — **Dames et Jeunes filles**. — 1 volume de 380 pages (2e édition refondue, 6e mille). — Analyses détaillées de 550 drames et comedies .. 12 fr. franco ..... 13 fr. 20

Tome III. — **Hommes et Jeunes gens**. — 1 volume de 410 pages (3e édition refondue, 10e mille. — Analyses détaillées de 650 pièces à succès 12 fr. franco ..... 13 fr. 20

Tome IV. — **Les meilleurs Rôles-mêlés**. — 420 pages. 710 analyses de pièces pour familles, sociétés d'amateurs et tournées d'apostolat.

« Ce choix des « Meilleures Pièces » qu'on lui avait demandé de faire, l'auteur l'a fait aussi bien que possible, avec tout le goût que l'on peut mettre à une tâche aussi fastidieuse, avec une patience et une conscience que l'on ne peut pas ne pas admirer ». P. Dumaine.

RÉPERTOIRE GENERAL DE PIÈCES, CHANSONS ET MONOLOGUES. Cinq mille intermèdes classés méthodiquement pour tous besoins et tous

groupements. Un volume de 200 pages grand format. Franco ..... 11 fr.

COLLECTION : « LES TRÉTEAUX »

Editions de pièces consacrées à l'éducation de la Jeunesse ouvrière ou agricole. Collaborateurs : Henri Brochet, A. Blanc-Péridier, René Duverne, Marguerite Duportal, M. Marnas, Gautier Lespute, Jean d'Avignon, Jules Imbert, Berthem-Bontoux, etc...

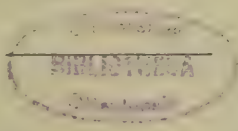
ENCOURAGEMENT AUX AUTEURS :

Prix Albert de Mun ;

Prix Henri Bazire ;

Ces deux prix biennaux de **mille francs,** décernés alternativement sont destinés à récompenser les meilleurs travaux littéraires (livres, pièces, films, répertoires, conférences, périodiques, etc) — susceptibles de favoriser le retour à la foi des classes déchristianisées.

UN CAHIER : **Pour l'Action Catholique,** (préface de Jacques MARITAIN — *Spes :* 5 francs), donne la liste des travaux désirés par le Jury et détaille les conditions du concours.



L'Association Adolphe Retté

L'Association Retté n'est ni une œuvre nouvelle, ni un mouvement de surcroît :

C'est un centre *d'informations* et *d'initiatives* au

service des organisations paroissiales et des groupements variés qui s'intéressent spécialement à l'Evangélisation des milieux déchristianistes.

Son programme est, à la fois, d'ordre *spirituel*, d'ordre *intellectuel* et d'ordre *pratique*.

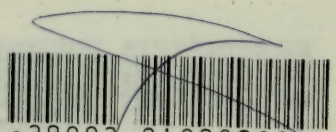
Au point de vue *spirituel*, elle fait appel aux prières et aux sacrifices des âmes pieuses pour le retour à la foi des classes ouvrières et rurales.

Au point de vue *intellectuel*, elle met en rapport les écrivains et les ouvriers convertis qui désirent collaborer, avec méthode, à l'apostolat populaire.

Au point de vue *pratique*, elle édite ou propage les publications, jugées opportunes par un Comité d'Etudes.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due


a39003 0109292216

GUECHOT, MAURICE.
MYSTERES ET LUMIERE.

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 04 05 03 18 8